

—

Le

Bled en Lumière

Folklore Tunisien



PARIS

ÉDITIONS JULES TALLANDIER

75, Rue Dareau, 75 (14^e)

—

DELLY

LE MYSTÈRE DE KER-EVEN

Une délicieuse figure de femme et celle d'un chevaleresque officier gentilhomme dominant ce roman émouvant, qui se déroule dans les plus angoissantes péripéties. Il faut le lire pour connaître le tragique mystère des souterrains de Ker-Even.

1 volume in-16 broché. *Prix.* 6.75

L'ONDINE DE CAPDEUILLES

Dans le parc d'un vieux château délabré, au bord d'un étang aux belles eaux vives, Odon de Montluzac rencontre l'Ondine — une ravissante ondine qui charme aussitôt son âme blasée. Les lecteurs suivront avec le plus puissant intérêt l'évolution de ce cœur de jeune fille, délicieusement ingénu, ignorant tout de la vie et qui bientôt s'ouvre à la joie et aux souffrances de l'amour.

1 volume in-16 broché. *Prix.* 6.75

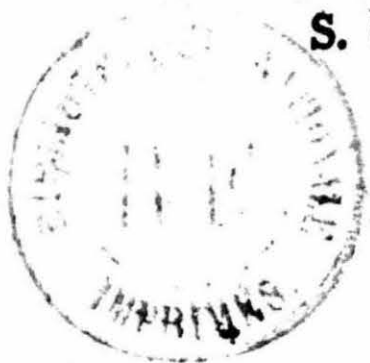
— PAUL HENRI CAPDEVIELLE —

BERMÉO LA SAUVAGE

On remarquera dans cet ouvrage un esprit juste, élevé et pathétique, également capable d'analyse aigüe et de sensibilité charmeuse. Son auteur paraît doué au plus haut point de cette observation qui dénote, chez un romancier, la maîtrise.

1 volume in-16 broché. *Prix.* 6.75

S. C. BENATTAR



—
Le

Bled en Lumière

200914

Folklore Tunisien



PARIS

ÉDITIONS JULES TALLANDIER

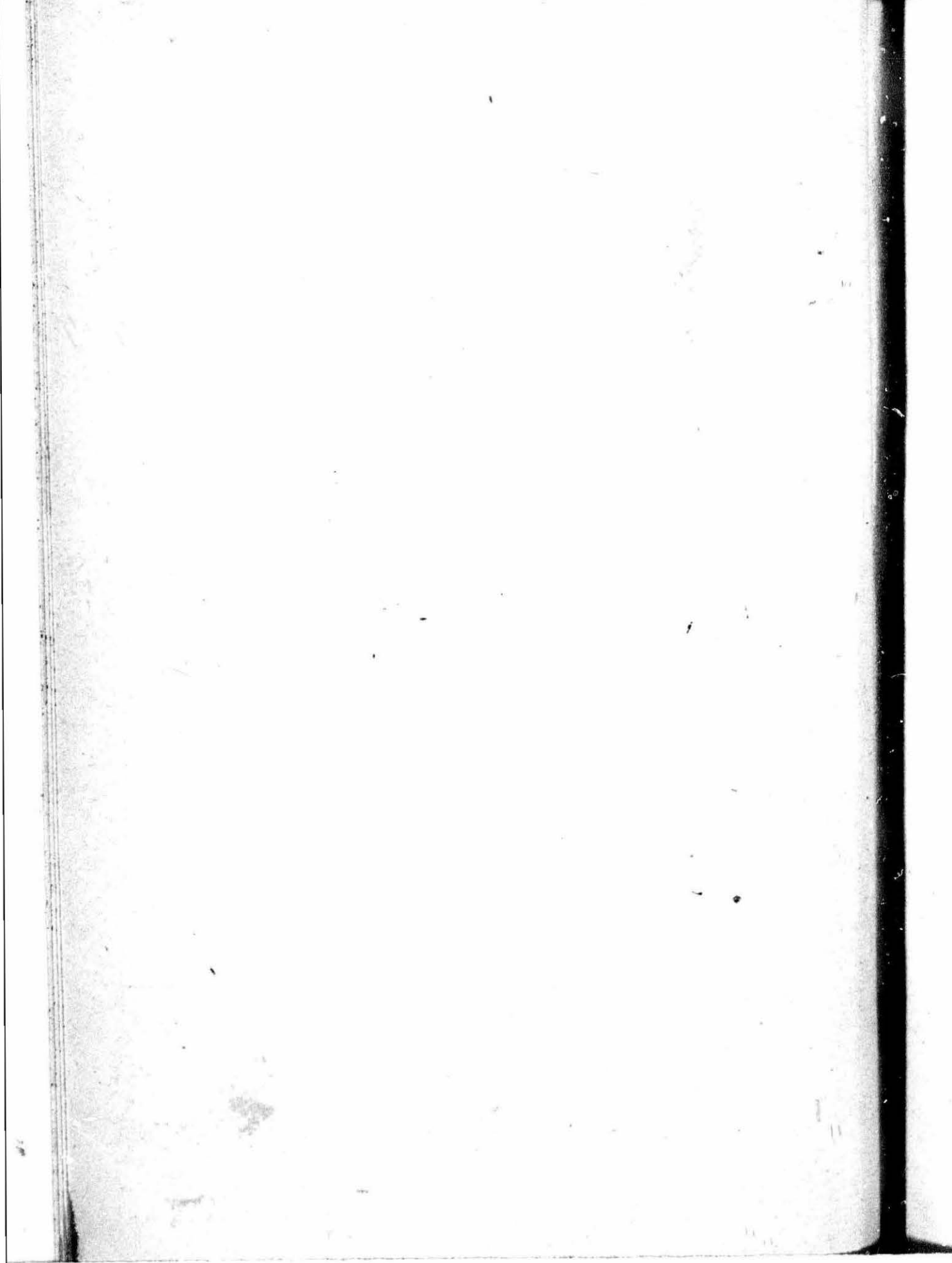
75, Rue Dareau, 75 (14^e)

—
Tous droits réservés

Copyright
by S. C. Benattar 1923

Tous droits de traduction, de reproduction
d'adaptation réservés pour tous les pays y compris
la Suède et la Norvège.

A LA MÉMOIRE
de
PAUL DECKER DAVID
Sénateur du Gers
et de
NICOLAS BODOY
Avocat-défenseur à Tunis



Le Bled en Lumière

PRÉFACE DE MESSAOUDA

— Allons à la rue de Mars, Léon, je te présenterai à la vénérable Messaouda, la vieille nourrice, la bonne négresse respectée par toute la population à cause de son âge et de ses vertus.

— Je veux bien, tu le sais : c'est toujours un enchantement pour moi que d'aller dans ces rues musulmanes, si propres, si discrètes et si pleines de mystère.

Et déambulant à travers le quartier de Bab Khadra, nous arrivâmes à la maison de Messaouda.

Un négrillon vint nous ouvrir.

— Mère, cria-t-il, ce sont des roumis.

Une femme mulâtre, âgée d'une cinquantaine d'années, vint à notre rencontre.

— Que désirez-vous, Monseigneur ? demanda-t-elle.

— Saïda, répondis-je, ce Français et moi désirons voir ta grand'mère, lui présenter nos respects et lui demander sa bénédiction.

Saïda nous fit entrer dans une chambre très

propre où, sur un canapé, se trouvait assise une vieille négresse, les cheveux entièrement blancs, vêtue avec recherche et discrétion.

— Ommi Messaouda, dis-je, que ton jour soit béni ! Cet étranger, qui m'accompagne, vient de Paris. Je lui ai parlé de toi, et il a désiré venir te saluer.

— Avec toi et lui la bénédiction d'Allah nous visite, mon enfant. Je suis heureuse de recevoir les étrangers chez moi, et te suis reconnaissante d'avoir pensé à moi.

« Je suis bien âgée, mes enfants. Il y a plus d'un siècle que j'ai été amenée du Soudan et vendue comme esclave à la Barka à Tunis. J'ai été achetée par Sidi Hamouda Pacha Bey, qu'Allah l'ait en sa miséricorde ! C'est lui qui m'a affranchie et m'a donnée en mariage à feu mon premier mari, Saad el Bornaoui.

« Je n'ai pas voulu quitter la maison beylicale, où j'ai nourri plusieurs de Messesseurs les Princes, dont deux, par la grâce d'Allah, ont régné. Un jour, le Bey lui-même m'a priée de servir de nourrice dans la maison du chrétien Jousabine (Joséphin). Son fils, Arnesto, qui est un vieillard aujourd'hui, a été nourri par mon lait et se montre toujours plein de déférence envers sa vieille mère Messaouda. J'ai nourri d'autres chrétiens, des juifs apparentés aux Caïds Chemama et d'autres. J'ai eu dix-sept enfants et plus de vingt nourrissons. J'ai assisté à tous les avatars de la Tunisie, aux complots, aux révoltes et à l'établissement du Protectorat. C'est moi qui ai servi le café au général français qui est venu voir Son Altesse Sidi Mohamed Es-Sadok Bey, à Kassar Saïd.

« Mais tout a disparu et j'attends maintenant

la mort libératrice. Vois-tu, mon fils, à mon âge et avec mon expérience, je suis arrivée à cette conclusion :

« Je me représente, moi, comme la terre qui nourrit les créatures d'Allah sans distinction de race, de couleur ou de religion.

« J'ai nourri des idolâtres, des musulmans, des chrétiens et des juifs. Tous ceux que j'ai allaités me considèrent comme une mère ; tous m'entourent de respect et de vénération et j'ai pour eux tous une égale affection.

« J'estime que, si je constitue une sorte de lien moral entre tous ceux que mon lait a nourris, la terre, qui les fait vivre, doit être considérée par eux comme une mère commune, et, alors, ils doivent se considérer tous comme frères, parce que fils de la même mère.

« Vois-tu, il n'y a que l'amour, l'affection et la fraternité qui doivent être les sentiments unanimes entre les créatures d'Allah. Tous doivent penser que personne n'est responsable de sa couleur, de sa race, de sa religion. Les divergences sont si minimes et si peu considérables en rapport avec l'effort que chacun doit déployer, avec les devoirs qui sont imposés à tous, que tous doivent se mettre au travail, sans se laisser distraire par des petitesesses, et, par une collaboration unanime, montrer à la terre qu'elle n'a que des enfants qui vivent en frères.

« Vous êtes venus me voir, mes enfants. Je vous remercie de votre bienveillante attention. Je ne puis vous offrir que des conseils et la bénédiction d'une pauvre vieille femme qui attend dans son coin que le Créateur veuille bien la rappeler à lui. »

LE PRIX DU SANG

Enfin, Chadli avait pu surmonter toutes les résistances. Grâce à l'appui du colon, M. Chauvet, qui l'employait, et qui lui avait prêté les deux cents douros (mille francs) exigés pour la dot, il avait pu épouser Zina.

Elle était réellement belle, cette blonde égarée dans le bled. Elle était mince et mièvre, et d'un éclat tel, sous son haïk orange, que les fleurs des champs, les coquelicots et les bleuets, semblaient se pencher vers elle et la caresser lorsqu'elle portait le déjeuner de son mari, occupé dans les travaux agricoles, sur le domaine de son patron.

Six mois à peine après leur union, au moment où les deux jeunes époux déjeunaient ensemble dans la splendeur des moissons, à l'ombre d'une meule d'épis de blés, moins dorés que la chevelure de Zina, un coup de feu éclata. Chadli tomba mort, le cœur traversé par une balle. Le meurtrier, Ali, se laissa facilement arrêter, gardant voluptueusement dans ses yeux le spectacle de sa victime gisant dans son sang, et de Zina, éplorée,

embrassant son mari, le couvrant de son corps, ne pouvant croire à la réalité de cette mort...

.....
Huit mois se sont écoulés. Ali comparait devant le tribunal de l'Ouzara, dans ce Dar el Bey où les Arabes ne pénètrent que craintivement. Ali est assisté par une des gloires du barreau de Tunis. La salle est pleine d'indigènes de Béja. M. Chauvet, l'un des colons les plus importants de la Régence, le patron de Chadli, est assis au banc de la défense entre de nombreux avocats et oukils (avocats indigènes).

De sa voix chevrotante, le vieux président appelle les demandeurs du sang de Chadli. L'huis-sier, un colosse, spahi de l'Oudjac, crie d'une voix tonnante : « Les demandeurs du sang de Chadli. » M. Chauvet se lève, se rend dans le fond de la salle, et, parmi les assistants, qui s'écartent respectueusement sur son passage, va chercher Zina et son beau-père, Abdallah, le vieux berger de son domaine, le père de Chadli.

Zina s'avance : c'est un éblouissement. Sa beauté est encore plus radieuse, plus majestueuse, plus captivante et empoignante par la douleur concentrée qu'on lit sur son visage, dans son regard noyé de larmes. Elle a toujours son haïk orange. Les yeux du meurtrier s'attachent sur elle ardemment, passionnément, se rivent sur ses yeux et sur son corps avec convoitise, avec frénésie, avec rage.

Le vieillard la suit, grand, majestueux, sous sa barbe et ses cheveux blancs, dans son burnous sale et taché, tenant à la main un long bâton de berger.

Tous les assistants gardent un silence profond.

— Parle, ma fille, dit le président. Que demandes-tu ?

D'une voix basse, mais où se perçoivent une haine et une douleur intenses, Zina répond :

— Ali voulait m'épouser, je n'ai pas voulu de lui ; Ali voulait me détourner de mes devoirs, je l'ai repoussé avec mépris ; Ali a tué Chadli, mon époux, mon unique amour jusqu'à la fin de ma vie. Je demande « El Kissas » (la peine du talion).

— Et toi, vieillard, que demandes-tu ?

Le vieux berger jeta un long regard sur sa belle-fille et sur Ali, et, douloureusement, hocha la tête.

S'adressant alors à l'accusé :

— Pourquoi, lui dit le président, ce crime atroce ?

A cette question, Ali était préparé. Il réfléchit :

— Mon avocat m'a dit : « Tu peux proclamer ton innocence. Ton père a acheté à prix d'or le silence de tous les ouvriers agricoles du domaine Chauvet témoins de la scène. Il n'y a contre toi que l'unique témoignage de Zina, témoignage inopérant, parce que témoignage unique et féminin, et d'ailleurs récusable parce que Zina est partie au procès comme plaignante et demanderesse du sang. Il y a, d'autre part, les présomptions consistant dans ton amour pour Zina, ta demande en mariage repoussée et toutes tes infructueuses assiduités auprès d'elle ; mais ces présomptions pourraient peut-être expliquer le crime, mais non le prouver. »

Il répondit donc au président :

— Je suis innocent.

— Tu as entendu, ma fille ? dit le président ;

quelles preuves apportes-tu de la culpabilité de l'accusé ?

Zina se retourne alors vers Ali, dans un mouvement de surprise indignée et, le visage empourpré, le buste cambré, la voix éclatante, le foudroyant de son regard :

— Regarde-moi bien en face, lui dit-elle. Regarde-moi de tous tes yeux, et, en me regardant, répète que ce n'est pas toi le meurtrier ; répète qu'il t'était indifférent de me voir entre les bras de mon Chadli bien-aimé, râlant d'amour tous deux. Regarde-moi bien en face, moi que tu as toujours aimée, et qui t'ai toujours méprisé ; regarde-moi bien en face et réponds-moi, réponds à moi, à moi seule, entends-tu ? dis : « Ce n'est pas moi qui ai tué Chadli, ton époux, ton amant, ton possesseur, celui qui a eu la volupté de ton amour et de ton corps. » Dis-le, Ali, voyons, dis-le, si tu l'oses ?

Fasciné par ce regard, ébloui par cette beauté, dans le silence de tous les assistants haletants, Ali, d'une voix basse mais ferme, pleine de haine et d'amour, les dents serrées, répondit :

— Oui, Zina, c'est moi qui ai tué Chadli ; tu n'as pas voulu être à moi, j'ai anéanti Chadli pour que tu ne sois plus à lui.

Ce fut un coup de foudre. Après une longue exclamation de surprise, toute la salle garda un silence profond, religieux, dans l'attente de graves événements. Le président se pencha vers le juge à sa droite et, longuement, le fit écrire sous sa dictée. Cela dura dix minutes... un siècle.

S'adressant alors à l'avocat d'Ali, le président s'exprima ainsi :

— Maître, tu as dû saisir l'importance de l'aveu

de ton client, avoué que nous avons enregistré, dans notre procès-verbal d'audience, avec les noms des assistants qui en ont été les témoins. Tu sais que notre sainte loi n'admet pas les circonstances atténuantes de la loi française. Allah a dit : « Œil pour œil, dent pour dent. » Tâche donc d'obtenir de ce père et de cette veuve une renonciation à la peine de mort, que seuls ils ont le droit d'exiger. Le tribunal va lever l'audience pour permettre à ton client d'obtenir le consentement des plaignants. Que le prix du sang de Chadli leur soit offert, s'ils l'acceptent. Son Altesse le Bey (qu'Allah prolonge ses jours !) ne prononcera pas la peine de mort.

L'interprète traduisit.

.
L'audience fut levée.

Dans le brouhaha de la salle, le père d'Ali, ses parents et ses amis entourèrent Zina et son beau-père.

Ce fut un marchandage honteux, repoussé par un silence méprisant.

Devant ce mutisme persistant, le père d'Ali disait en sanglotant :

« Aveuglé par la passion et la jalousie, mon fils a eu un moment d'égarement. Je suis riche, Abdallah, et tu n'es qu'un pauvre berger ; je t'offre tout ce que je possède : ma propriété, mes troupeaux, mes provisions, mon argent enfoui ; j'irai ensuite mendier. Zina aura le quart de tout cela, et toi, Abdallah, pauvre vieux berger, les trois quarts. Songe à cela, aie pitié de moi, et, au jour du jugement dernier, le Prophète implorera Allah pour vous deux, comme je vous implore tous deux. »

Abdallah et Zina ne répondirent qu'un mot :
« El Kissas. »

.....
L'audience fut reprise. La salle fut comble immédiatement.

— Maître, dit le président, tu as la parole.

L'avocat fut sublime : il plaida la passion et l'intolérable souffrance d'Ali, exaspéré par l'attitude de Zina, sa voisine, malheureusement, qui lui disait tous les jours : « Je suis à Chadli, tu ne ne m'auras pas. » Il demanda pardon pour lui, il attira la pitié sur son âge, sur son vieux père. L'interprète traduisit avec éloquence et véhémence la merveilleuse plaidoirie.

Ali, la figure terreuse, pris d'un tremblement convulsif, écoutait de toute son âme cette traduction, fixant les magistrats émus, de ses yeux, oh ! combien suppliants.

.....
— L'audience est levée, dit le président.

Alors, s'avançant vers le tribunal, le vieil Abdallah, qui s'était préalablement concerté avec Zina, dit à l'étonnement de tous :

— Monseigneur El Ouzir, je demande la parole.

Et sur un signe d'acquiescement du président, levant très haut sa haute taille, majestueusement drapé dans son burnous loqueteux, appuyé sur son long bâton, comme un roi sur son sceptre, regardant avec mépris le meurtrier de son fils, le vieux berger dit ces paroles :

— Ecoutez, Messieurs les Ministres qui composez le tribunal du Bey, écoutez, vous tous, assistants, et toi, assassin vil, méprisable, que j'ai vu trembler de peur comme une femme, après avoir menti, sans jamais avoir le courage de ton

acte lâche envers un homme sans armes, sans défense et sans méfiance, écoute de toutes tes oreilles. Ecoutez tous la parole du vieillard endeuillé, du père meurtri et de la veuve éplorée, qui sont devant vous. Nous, seuls et uniques héritiers de Chadli ben Abdallah el Bijaoui, disons et proclamons solennellement que nous renonçons à la peine de mort, que, seuls, nous avons le droit d'exiger, en vertu de notre sainte loi. Nous ne pardonnons pas : Ali répondra de son lâche forfait devant le juge unique, le « Juge Suprême ».

« Nous n'avons pas accepté, nous n'acceptons pas le prix du sang de celui dont nous sommes les seuls et uniques héritiers. Quel prix, quelle somme, quel trésor peut payer le sang de Chadli, ardent au travail, cavalier intrépide, chasseur merveilleux ? de Chadli, dont la beauté attirait les femmes et les filles, comme l'aimant attire le fer ? de Chadli qui a entouré son père d'un respect et d'une affection constantes, qui a adoré sa femme, que son maître pleure encore aujourd'hui à cette audience ? de Chadli qui a été transporté dans sa tombe, suivi d'une longue théorie de jeunes femmes et de jeunes filles qui s'égratignaient les joues et la poitrine, en signe de deuil, en poussant de longs hurlements funèbres ?

« Chadli n'est plus, et tu vis encore, Ali. Zina et moi t'avons vu trembler et pâlir comme une femme, nous t'avons vu défaillant, pleurant et suppliant.

« Ce que ton argent n'a pu obtenir, notre mépris te l'accorde.

« Viens, ma fille, nous n'avons plus rien à faire ici.

Et, s'appuyant sur l'épaule de Zina, ils quit-

tèrent tous les deux la salle d'audience, respectueusement suivis par tous les assistants.

.

Par Mahroud (décret, jugement) de Son Altesse le Bey, rendu trois semaines après, Ali a été condamné à dix ans de caraca (travaux forcés).

ATTAL L'ESCROC

Ceux qui ont connu le règne de Mohamed Es-Sadok Bey comparent facilement cette époque à celle de la minorité de Louis XV, connue sous le nom de « Régence ».

C'était la même dissolution des mœurs, un libéralisme beylical que quelques courtisans ont poussé jusqu'à l'athéisme, une dépravation inouïe, la même recherche d'un bon mot ou d'un trait d'esprit, avec parfois une réaction de religiosité et de superstition dont les effets étaient terribles. -

Le bey était adorablement bon. Ma grand'mère, qu'il a toujours appelée sa sœur et qui le voyait presque tous les jours, m'a raconté qu'un jour elle avait vu Son Altesse pleurer à chaudes larmes, parce qu'elle avait été obligée — devant l'intransigeance des demandeurs du sang — d'envoyer un meurtrier à la potence.

.
Sous ce règne béni, dans cette cour où, sous un bey débonnaire, tous les appétits se manifestaient et s'exerçaient au grand jour ; dans ce milieu où

les escarpes et les escrocs, fort nombreux, hélas ! ne craignaient pas de se glisser, un nommé Youcef Attal s'était fait une place d'élite. Parmi ces escrocs, il était l'escroc, l'escroc par excellence, comme, d'après Daudet, Gonzague était l'imposteur, parmi tous ces imposteurs qui peuplaient Tarascon.

Ses méfaits sont innombrables : j'en citerai quelques-uns.

.
Le prince de Galles, qui, depuis, a régné sous le nom d'Edouard VII, se trouvait à Tunis vers 1857. En même temps que lui, Ferdinand de Lesseps, qui était le représentant du bey près de l'Empereur Napoléon III, s'était rendu à la capitale de la Régence.

Le bey avait décidé de donner un grand banquet en leur honneur. Les consuls, les notabilités des colonies étrangères, les hauts fonctionnaires du gouvernement tunisien, les hauts dignitaires de la cour et de l'armée, les bouffons du bey et ses compagnons de plaisir furent tous invités.

Le bey avait fait grandement les choses et il y avait pour le dessert des couverts en or.

Attal se trouvait parmi les invités : il remarqua qu'un personnage, placé à table en face de lui, avait très habilement subtilisé un des couverts qu'il avait subrepticement glissé dans la poche intérieure de sa redingote.

Attal demanda alors la permission, qui lui fut immédiatement accordée, de faire un tour de prestidigitation. Il prit un couvert en or, le mit ostensiblement dans sa poche, et, faisant le geste de « passez muscade » sur son voisin d'en face, il dit, à l'étonnement de tous les assistants : « Cher-

chez dans la poche de Monsieur, vous trouverez le couvert. » Le grand dignitaire désigné tira, en tremblant et rougissant, le couvert d'or de sa poche.

Attal emporta le sien, car le soupçon ne pouvait pas même effleurer un aussi haut personnage que le dignitaire désigné par Attal ; il ne pouvait même pas être accusé de compéragé.

.....
Sidi Mustafa Khaznadar, le premier ministre du bey, avait comme « Caïd-Ed-Dar » (gouverneur de sa maison) un très vieil eunuque turc nommé Baba Braham.

L'antichambre du premier ministre était toujours peuplée de courtisans et de solliciteurs. Attal, qui se trouvait souvent dans ce milieu, avait remarqué les soupirs que poussait le Caïd-Ed-Dar lorsqu'on lui racontait une prouesse amoureuse.

— Ah ! Monseigneur, lui dit-il un jour, c'est regrettable que tu sois musulman.

— Et pourquoi ? lui dit Baba Braham ; je m'en honore, au contraire.

— Tu sais bien, lui répondit Attal, que Son Altesse et Sidi Mustafa nous interdisent de discuter religion. Ce n'est pas de religion que je parle, c'est des mœurs et des habitudes des adeptes de votre religion...

« Ainsi, vous autres musulmans, vous êtes terriblement avares ; positivement, vous n'osez pas dépenser. Si le contraire était vrai, pourquoi as-tu gardé si longtemps ton état d'eunuque, alors que, moyennant une dépense quelque peu considérable, je le reconnais, tu pourrais devenir jeune, puissant et vigoureux ?

Tremblant d'espoir et d'émoi, le vieil eunuque demanda anxieusement :

— Moyennant une dépense considérable, je pourrais devenir jeune, vigoureux et viril ? Dis-tu vrai, Attal ? A quelle somme s'élèvera cette dépense ?

— A vingt mille piastres.

— C'est excessif, dit Baba Braham.

— Je te l'avais bien dit, répondit Attal, vous autres musulmans, vous n'osez pas dépenser.

— Eh bien, ce n'est pas vrai, et je m'en vais te remettre cette somme ; mais dis-moi comment tu vas procéder.

— Voici, répondit Attal : je m'en vais acheter un immense plat en bois, que je remplirai de simples que j'irai chercher au Djebel Kochbata. Je te mettrai tout nu dans ce plat avec ces herbes, et je te pétrirai tellement avec toutes ces herbes qu'elles te pénétreront dans le corps et dans le sang. Préalablement, j'aurai pris des mesures avec un compas et fait mes calculs sur la puissance de répercussion de ces herbes, car, si je ne le faisais pas, tu deviendrais tellement puissant, tu me comprends, Monseigneur, que toutes les femmes fuiraient ton approche... Une ou deux heures après, tu te rhabilleras, tu te rendras chez ton maître, et les jeunes filles de la maison de Sidi Mustapha Khaznadar et Sidi Mustapha Khaznadar lui-même ne reconnaîtront plus, dans l'homme jeune et vigoureux qui rentrera, le vieux Baba Braham.

— Attends un instant, lui dit l'eunuque, enthousiasmé.

Il pénétra dans les appartements du premier ministre, et en ressortit avec un sac contenant

vingt mille piastres en pièces de boukouffa (pièces d'or de vingt-cinq piastres) toutes neuves. (On n'a jamais su si cet argent provenait des économies de l'eunuque ou du coffre du premier ministre.)

Huit jours se passèrent. Attal revint voir Baba-Braham.

— Tiens, lui dit-il.

Et il lui remit le sac de vingt mille piastres.

— Comment, lui demanda le vieil eunuque, la voix pleine de larmes, tu ne pourras pas ?

— Bien loin de là, je réussirai l'opération. Mais, d'après les calculs approfondis auxquels je me suis livré, la somme que je dois dépenser se montera à trente-six mille huit cent quarante-deux piastres et demie et six caroubes. Comme je sais que tu n'oseras jamais dépenser une pareille somme, je te rends ton argent. Au revoir.

Attal s'en allait. Baba Braham courut le rattraper, le fit attendre, pénétra dans les appartements du premier ministre et revint au bout de quelques instants avec la somme demandée, qu'il remit à Attal.

Muni de l'argent, Attal se mit immédiatement en quête d'un immense plat en bois, de près d'une piastre d'herbes séchées (une montagne), d'un compas et de quelques feuilles de papier blanc. Il acheta le tout et le fit porter chez lui.

Après avoir fait ces acquisitions, qui lui avaient coûté une centaine de piastres, il se mit à mener joyeuse vie.

Cependant, le vieux Baba Braham s'impatientait. Un mois s'était écoulé et Attal ne l'avait pas convoqué. Il s'informa de la demeure de son « transformateur » et s'y rendit un jour, à l'heure

de midi, certain de le trouver. De sa fenêtre, Attal le vit venir.

Il plaça immédiatement le grand plat en bois au milieu de la pièce, le remplit avec les herbes séchées, s'assit près d'une table sur laquelle se trouvaient des feuilles de papier couvertes de chiffres, de lettres extraordinaires et de figures bizarres, dans lesquelles dominaient plusieurs lignes parallèles se rejoignant à leur extrémité par un arc de cercle. Deux immenses lunettes posées sur son nez, faisant marcher sur le papier les deux pointes du compas, Attal prenait des mesures et inscrivait des chiffres.

Baba Braham entra.

— Eh bien, Attal ? demanda-t-il.

— Chut ! lui répondit celui-ci.

Et, faisant marcher les pointes du compas, pendant près d'une heure, il prit des mesures, inscrivit des chiffres, paraissant se livrer à un calcul et à des recherches extraordinaires.

Se levant alors :

— Déshabille-toi, Monseigneur. Tu vas te mettre tout nu, comme au moment de ta naissance bénie. Je vais te pétrir avec toutes ces herbes. Tu redeviendras jeune, puissant et vigoureux. Seulement, je dois t'aviser du résultat de mes longues recherches et de mes savants calculs. Dès que tu auras recouvré la puissance, un certain orifice de ton corps, qui se trouve au bas de ton dos, se fermera complètement et viendra se placer, s'ouvrir et fonctionner juste entre tes yeux.

Baba Braham poussa un cri effroyable et s'en alla conter sa mésaventure à Mustafa Khaznadar, qui la rapporta au bey. Jamais, à la cour, on n'a ri autant que ce jour-là.

Le bey dédommagea Baba Braham, et Attal ne fut pas inquiété.

Un soir d'été qu'il avait fait très chaud, Attal, majestueusement revêtu d'une jebba de toile blanche, portant une chéchia rouge sur la tête, se promenait le long du chenal de la Goulette. Une chaloupe, venant d'un yacht qui se trouvait en rade, vint accoster. Un Anglais en débarqua et se mit à se promener le long du chenal. Il s'arrêta en contemplation devant les canons placés des deux côtés du chenal et remarqua les armes du Premier Empire sur ces canons. Tous ces canons avaient appartenu à la Grande Armée. Attal s'était arrêté auprès de lui. L'Anglais parla en sabir :

- Canons de l'Empereur, dit-il.
- Napoléon, répondit Attal.
- *Yes, yes*, dit l'Anglais. A qui sont-ils ?
- A moi, répondit majestueusement Attal.
- Veux-tu m'en vendre deux ? dit l'Anglais.
- *Yes*, dit Attal, qui connaissait ce vocable.
- Combien ? demanda l'Anglais.
- Dix mille piastres, répondit Attal.

Calculant mal, l'Anglais lui remit quatre cents livres sterling (dix mille francs au lieu de six mille francs).

— Quand pourrai-je les faire prendre ? demanda-t-il.

— Demain matin.

Ils se serrèrent la main et se quittèrent.

Le lendemain, plusieurs marins débarquèrent du yacht et, sous la conduite de l'Anglais, voulurent prendre les canons. La sentinelle, qui tricotait en gardant le chenal, les mit en joue et menaça de tirer s'ils touchaient aux canons.

L'Anglais se plaignit à son consul. Celui-ci vint trouver Khaznadar, qui lui fit payer dix mille francs. On fit une enquête.

Le nom de l'escroc était sur toutes les lèvres ; Attal fut amené devant Mohamed Es-Sadok Bey.

— Ecoute, lui dit le bey ; c'est toi qui as escroqué Baba Braham et une quantité d'autres ; c'est toi qui viens de vendre mes canons à l'Anglais. Par le triple péché ! si tu ne m'escroques pas moi-même, je te ferai rendre les dix mille francs et te ferai périr sous le bâton.

— Combien de temps me donne Sidna (Notre Seigneur le Bey) pour l'escroquer ? Sidna comprendra qu'on ne peut pas escroquer un souverain comme un simple mortel. Je dois concentrer toute ma pensée et faire de longues études... Il me faut un mois.

— Bien, je t'accorde un mois, dit le bey.

— Un mot encore, dit Attal. Je me suis trouvé dans la gêne et j'ai engagé pour cinq mille piastres, chez un prêteur, mes instruments d'escroquerie. Fais-moi donner ces cinq mille piastres pour les dégager et Son Altesse sera escroquée, foi d'Attal.

— Donne-lui cinq mille piastres, mon fils, dit Son Altesse à l'un de ses aides de camp.

Attal toucha les cinq mille piastres.

— Que Dieu prolonge la vie de Notre Seigneur le Bey, s'écria Attal. J'ai escroqué Son Altesse, car y a-t-il des instruments d'escroquerie ? Je demande le Nicham pour attester ma maîtrise dans cet art incomparable de l'escroquerie.

Riant aux larmes, Mohamed Es-Sadok Bey décora Attal pour escroquerie.

MARIAGE DE RAISON — MARIAGE D'AMOUR

Son Excellence le premier ministre était venu trouver le prince Mokhtar Bey, étonné et effrayé par cette visite insolite, et lui avait fait comprendre que Son Altesse le Bey avait décidé son mariage avec la fille du Cheikh ul Islam : « Raison d'Etat, » avait dit le premier ministre. Devant un tel argument, il n'y avait qu'à s'incliner, car le jeune prince comprenait, lui aussi, que seule cette union pouvait rapprocher les membres du tribunal religieux, dont l'influence, de plus en plus prépondérante sur la population, se faisait redoutable.

Son Altesse avait décidé que l'éclat le plus grand devait être donné à la célébration de ce mariage.

Cependant, le prince avait essayé par tous les moyens d'obtenir des renseignements sur sa future épouse. Une vieille femme de l'entourage beylical était allée transmettre les salutations de la Beya à la jeune fille ; elle avait ordre de voir jusqu'aux moindres détails de sa personne et d'en

rapporter au prince un portrait exact. Avec quelle impatience son retour était attendu, vous le pensez bien.

La voiture retournait à peine au palais beylical que le prince était à la portière. Il aida la vieille dame à descendre et demanda anxieusement :

— Eh bien, ma mère ?

— Monseigneur, j'ai été admirablement reçue ; toutes les femmes de la maison du Cheikh ul Islam ont été parfaites et très sensibles à l'attention, qu'elles ont qualifiée d'exquise, de Son Altesse la Beya.

— Et la jeune fille ?

— Cette future princesse, dit la vieille rouée, honorera la cour : elle est d'une distinction absolue.

— Mais comment l'as-tu trouvée ? demanda le prince, inquiet.

— Elle porte la toilette avec une élégance suprême, elle est versée dans les sciences et elle chante à la perfection.

— Mais, enfin, est-elle belle ?

— Elle vous reçoit d'une façon parfaite, elle vous met à votre aise, elle cause de tout avec une aisance remarquable.

— Mais ce n'est pas cela que je te demande : est-elle belle ?

— Elle a une voix prenante et une démarche de princesse : positivement, elle est née pour le trône.

— Je t'en prie, réponds à ma question, ma mère.

— Elle a une dentition superbe, elle est fraîche et bien portante. Vous aurez, Monseigneur, des enfants superbes.

— Ma mère, si tu ne réponds pas à ma ques-

tion, je vais dire à Son Altesse que tu m'as obligé à ne pas épouser la fille du Bach Mufti.

— Monseigneur, je ne suis qu'une vieille femme ; je n'ai pas les goûts d'un homme : ta future n'est pas jolie, jolie, mais elle est grande et bien faite, et sa physionomie n'est pas si désagréable.

— Qu'Allah me protège ! dit le prince, je comprends ce que parler veut dire : j'épouse un laideron.

Et il se retira tout triste dans ses appartements.

Quelques jours après, les fêtes du mariage furent commencées. Elles devaient durer sept jours entiers.

Tous les hauts dignitaires, tous les fonctionnaires, le corps consulaire et toutes les notabilités tunisiennes et étrangères avaient été invités.

Un orchestre, composé des meilleurs musiciens indigènes, se faisait entendre sans répit ; les chanteuses les plus belles et les plus réputées, les danseuses les plus alertes et les plus élégantes ; Miquel le violoniste, qui avait une corde de plus à son instrument, dont « le son divin arrêtait l'oiseau dans son vol vers les cieux » ; Harhar, dont le luth résonnait comme une voix humaine ; Brahim el Ayouni, dont le « rebab » pleurait des chants d'amour ; Saïd, ce chantre incomparable, qui puisait ses chansons dans les œuvres des poètes les plus anciens et les plus célèbres : tous étaient là.

Parmi l'orchestre se trouvait une instrumentiste, la vieille Hallouma, femme très grosse et très âgée, qui faisait résonner avec art et légèreté son tambour de basque.

Accompagné du premier ministre, qui ne le quittait pas un instant et qui, par sa faconde et

ses traits d'esprit, l'amusait au plus haut point, le prince Mokhtar vint dans la salle des fêtes.

Un grand nombre de domestiques offraient des rafraîchissements à tous les assistants.

Sur un signe de la vieille joueuse de tambour de basque, une jeune fille, qui se tenait près d'elle, se leva, alla chercher un café dans une tasse d'argent et le servit au prince, en lui baisant la main.

Elle était divine, drapée dans une fouta à fond d'argent, traversée de grandes bandes de soie violette, portant une jebba en satin rouge brodée d'or, la tête recouverte d'un foulard noir strié de jaune. Ses cheveux abondants, touffus, faisaient ressortir la blancheur mate de son visage, qu'éclairaient des yeux rieurs, au-dessus d'un nez mutin et d'une bouche petite, mais charnue comme une cerise.

Le prince fut tellement ému par cette radieuse apparition qu'il oublia de laisser sur le plateau le cadeau traditionnel. La vieille Hallouma s'en aperçut et sourit imperceptiblement.

— Quel est donc ce piment rouge ? demanda le prince au premier ministre.

— D'après ce qui m'a été dit, Monseigneur, répondit celui-ci, c'est la fille de Hallouma, la joueuse de tambour de basque.

Rougissant, le jeune prince parla longuement à l'oreille du premier ministre ; celui-ci lui répondit longuement de la même façon. La figure de Mokhtar Bey s'éclaira et, fort tard dans la soirée, il assista au concert.

Il revint le lendemain ; la jeune fille n'était plus là, mais tous les assistants de la veille s'y trouvaient.

Après s'être concerté du regard avec le premier

ministre, le prince demanda sa tabatière à la vieille Hallouma. Celle-ci la lui passa ; c'était une vieille tabatière en corne, usée et fendue. Le prince l'ouvrit, prit une prise de tabac, et l'huma voluptueusement.

— Mais ton tabac est délicieux, ma mère ; il doit être de contrebande.

— Voyons, dit le premier ministre.

Le prince lui passa la tabatière.

Le premier ministre y puisa.

— C'est, ma foi, vrai, dit-il.

Et il passa la tabatière au ministre de la Plume, qui la remit au Bach Hamba, lequel la donna au férik de la Driba. Ainsi, de main en main, la tabatière fit le tour de tous les assistants, fit le tour de la salle, et en sortit.

Au bout d'un instant, la vieille Hallouma demanda sa tabatière. Un aide de camp du prince fut envoyé pour la rapporter ; il ne la trouva pas et vint le dire à son maître.

— Ma mère, dit le prince à la vieille Hallouma, ta tabatière est égarée ; permets-moi de te donner la mienne en échange.

Et il lui remit une magnifique tabatière en or, recouverte d'émail rouge et enrichie de diamants.

— Merci, Monseigneur, dit la vieille instrumentiste, mais je tiens à ma tabatière, elle me vient de ma mère, et le souvenir que j'y attache est plus précieux que tout l'or, tous les émaux et tous les diamants du monde.

Le premier ministre ordonna des recherches, et le maître de la police, le férik de la Driba, vint gravement dire à Hallouma :

— Ma mère, j'ordonne une enquête, sois tranquille, la police retrouvera ta tabatière.

Le concert continua joyeusement...

Cependant, le soir du même jour, deux vieilles femmes se rendirent à la demeure de Hallouma, dans une voiture du harem grillée de moucharabié, en compagnie d'un eunuque noir, monté sur le siège, près du cocher.

— Ma fille, dirent-elles à la jeune Chérifa, qu'elles trouvèrent en train de préparer le repas de ses frères, ce soir, tu dois épouser le prince Mokhtar Bey. Viens avec nous, dans la demeure de ton Auguste Mari, et n'oublie pas que nous avons été les premières messagères de la bonne nouvelle.

— Je ne sais pas, dit la jeune fille, si je dois vous écouter ; c'est ma mère qui doit me communiquer une telle décision.

— C'est ta mère qui nous envoie, ma fille, répondirent les vieilles dames, et, pour que tu en sois persuadée, elle nous a remis sa tabatière, qu'elle tient de sa propre mère et qui te prouvera que nous venons en son nom.

La jeune fille reconnut la tabatière de sa mère, et, ayant confié le repas de ses frères et la bonne nouvelle à une voisine, suivit les deux vieilles dames dans la demeure princière, où elle retrouva sa mère ahurie, mais non étonnée, par cette surprenante nouvelle : elle s'attendait à une autre solution.

Chérifa se rendit à l'appartement qu'on lui avait préparé et revêtit les toilettes somptueuses et vraiment royales qu'elle trouva dans sa chambre.

A minuit, le prince se rendit dans la chambre nuptiale, où, émue et tremblante, la nouvelle mariée, la fille du Bach Mufti, attendait son époux avec angoisse.

Au moment où il y pénétra, un tam-tam horrible, des coups de fusil, des coups de canon, des cris, des vociférations se firent entendre. Emu, le prince demanda des renseignements. On vint lui dire qu'il y avait une éclipse de lune et que tout ce charivari était fait pour effrayer le djinn qui avait enlevé la lune et l'obliger à la remettre en place.

Le prince s'approcha de sa jeune femme et souleva le lourd voile brodé d'argent qui recouvrait son visage ; elle était franchement laide.

— Madame, lui dit-il, au moment où je viens te voir, un présage sinistre m'éloigne de toi ; il n'est pas permis aux beys de répudier leurs femmes ; cependant, je jure par le triple péché que je ne te reverrai plus.

— Monseigneur, répondit la jeune fille, tout bey que tu sois, tu es d'une naissance moins illustre que la mienne : dans mes veines circule le sang du prophète. Mon père est le Cheikh ul Islam, honoré par sa naissance, par sa sainteté et par sa science. Les femmes de notre milieu ne prononcent jamais de serments, mais elles donnent des ordres. Je t'ordonne de sortir de mon appartement et de ne plus y mettre les pieds.

Et, d'un geste vraiment souverain et majestueux, elle montra la porte à Mokhtar Bey.

Le prince sortit de la chambre nuptiale. Au même moment, il entendit de grands cris de joie.

Dans un ciel pur, constellé d'étoiles, la lune resplendissait d'un éclat radieux presque semblable à l'éclat du soleil. Sous cet heureux augure, le prince alla retrouver la jeune Chérifa et oublia, à sa vue, la physionomie désagréable de l'autre altière épouse.

Toutes les deux ont vécu longtemps après la mort du prince.

Toutes les deux ont été de grandes bienfaitrices et toutes les deux ont laissé dans la mémoire des Tunisiens, sans distinction de race ni de religion, le souvenir de leur grande bonté.

AMOUR MATERNEL

Du haut de la Zaouia de la Seyda Manoubia, de cette colline d'où la vue s'étend sur le lac Sedjoui et plonge dans la plaine verdoyante et fleurie, sous les rayons d'un beau soleil d'avril, Tahar songeait tristement.

Chadlia, sa bien-aimée, Chadlia, pour laquelle il travaillait sans désespérer depuis deux années, afin d'amasser les cinq cents piastres demandées pour sa dot, Chadlia avait été cédée par son beau-père, le second mari de sa mère, au bey de Tunis, comme servante.

Une vieille femme était venue en pèlerinage à la Zaouia. Elle avait rencontré Chadlia, qui demeurait dans le voisinage ; elle avait été frappée par sa taille de déesse, par la finesse de ses traits, par ses yeux ensorceleurs, ses yeux si vifs que les voisins disaient « qu'ils étaient capables de voler la viande dans la poêle ». Cette femme appartenait à la cour, elle avait rapporté au bey l'impression que lui avait causée cette beauté

unique, et elle était revenue à la Zaouia remettre mille piastres à la mère de Chadlia et l'emmener avec elle.

Et Tahar songeait : « Elle a dû aller au Hammam. Elle a dû revêtir un beau costume de brocard digne de sa beauté. Elle s'est présentée au bey, et peut-être la nuit dernière... par Allah ! j'en deviendrai fou. Mais pourquoi le bey vient-il nous enlever ce qui nous revient ? Pourquoi vient-il prendre nos femmes et nos fiancées, lui qui a ses Circassiennes et d'autres beautés ? Dire qu'on m'appelait Tahar le conquérant ! Dire que les filles sur mon passage écartaient les jalousies pour mieux se faire voir ! J'ai abandonné tous mes amis et la vie de dissipation que je menais ; j'ai adopté une vie de travail. Je gagne de quoi subvenir à nos besoins. J'allais bientôt atteindre les cinq cents piastres que le beau-père de Chadlia m'avait réclamées pour sa dot, et voilà qu'elle m'est enlevée.

Et Tahar songeait tristement, fermant les yeux, revoyant sa fiancée rieuse et taquine, murmurant à voix basse : « Chadlia, Chadlia. »

Rien, hélas ! ne lui répondait, et le silence de la région n'était troublé que par le strident cri-cri des cigales, le grincement de la noria du puits, que faisait tourner un dromadaire aux yeux bandés.

Sous les rayons du soleil ardent, Tahar finit par s'endormir, laissant couler des larmes sur ses joues bronzées.

Pendant, le muezzin était monté dans le minaret de la Zaouia et son « La ila la Allah », distribué et crié aux quatre points cardinaux, avait appelé les fidèles à la prière du « Dhor ».

La vieille Aïcha, la mère de Tahar, inquiète, était venue le trouver.

— Mon fils, il est midi. C'est imprudent de s'endormir ainsi en plein soleil de printemps. Viens à la maison. Oublie cette fille. Il y en a beaucoup d'autres qui seront heureuses de t'épouser. Je voudrais bien la rencontrer, celle qui ne meurt pas d'envie de devenir ta femme. Viens, mon fils bien-aimé ; regarde, je suis inquiète. Je pleure, je crains pour ta santé et pour ta raison. Viens, Tahar, rentrons ! Il y a deux jours que tu n'as rien mangé et que je ne mange rien à cause de toi. Rentrons, mon fils, et prions le Miséricordieux d'avoir pitié de nous.

Tahar se leva, et, doucement, tristement, suivit sa mère dans leur maison voisine de la Zaouia, accrochée au flanc de la colline, plongeant ses vues dans la plaine couverte de moissons.

Dans cette demeure, fraîche et embellie par les jeunes pousses d'une vigne qui faisait le tour du patio, assis devant un plateau où était servi son frugal repas, Tahar, tout en essayant de manger, songeait à Chadlia.

Son regard s'illumina un instant : une vieille femme ne lui avait-elle pas dit la veille qu'elle irait voir Chadlia dans la demeure du souverain, à la Mohamédia, et qu'elle aviserait au moyen d'unir les deux amoureux.

« Naïf, se dit-il, unir les deux amoureux, alors que Chadlia se trouve en pleine campagne, dans un immense palais, gardé par toute une armée. » Et, plein de découragement, sa tête s'abattit sur sa poitrine, et il songea douloureusement en appelant Chadlia dans son rêve d'amour.

Il tressaillit tout à coup. On venait de frapper

violemment à la porte. Une voix de femme criait : « Ouvrez ! » Il se précipita et la fit entrer. C'était la vieille Khadouja. Elle vint s'asseoir près de Tahar et se mit à parler en s'essuyant la figure, ruisselante de sueur.

— Ah ! qu'il fait chaud ! La route est longue de la Mohamédia à la Seyda ! Je l'ai vue, ta dulcinée, Tahar. Si tu es triste, mon fils, elle l'est bien plus que toi. Elle n'a pas voulu aller au Hammam, elle a été battue et elle se trouve toujours avec le vieux costume qu'elle avait en partant d'ici. Tâche d'aller la voir ; du côté sud, on peut avoir accès sur la terrasse, en s'aidant d'une éminence qui touche au mur. Va, Tahar, elle t'attend, et qu'Allah te vienne en aide !

Tahar fut transfiguré.

— N'a-t-elle pas vu Son Altesse, ma mère ?

— Naïf, lui répondit-elle. Est-ce qu'une femme, sale, déguenillée et triste, peut voir le visage auguste du souverain ?

— Lui as-tu parlé, ma mère ?

— Mais puisque je te dis qu'elle t'attend. Allons, mange un morceau, repose-toi, prends des forces et de l'argent, car tu auras besoin des unes et de l'autre, et qu'Allah t'assiste !

Joyeusement, Tahar fit honneur au repas servi, auquel il convia la vieille Khadouja. Immédiatement après, il alla se coucher, laissant son obligeante voisine parler à sa mère, inquiète.

Le soir, monté sur un cheval rapide, il se dirigea vers la Mohamédia, ce Versailles de la Tunisie.

Il s'orienta. Il se dirigea vers le sud, trouva l'éminence indiquée par Khadouja. D'un saut, il fut sur la terrasse. Il plongea son regard dans la

cour. Où trouver Chadlia ? Il descendit de la terrasse, mais, en ce moment, deux molosses furieux se précipitèrent sur lui, en aboyant de toutes leurs forces.

D'un coup de matraque, il en abattit un, mais, hélas ! l'éveil était donné. Tahar fut arrêté, saisi, ligoté et précipité dans un cachot, où il passa le reste de la nuit.

Le lendemain matin, il fut présenté au bey.

— Que doit-on faire, lui dit le souverain, au malfaiteur qui escalade un mur et vient, la nuit, voler dans la demeure de son souverain ?

— Monseigneur, répondit Tahar, qu'Allah augmente le nombre de tes jours ! Veuille m'écouter. J'étais fiancé avec une jeune fille de mon voisinage : elle m'a été enlevée et menée dans ta cour. Je voulais la revoir et lui dire de me suivre.

— Que doit-on faire, répliqua le souverain, au ravisseur d'honneur, à celui qui ose porter les yeux sur la femme de son seigneur ?

Un silence angoissant suivit cette redoutable demande.

Tout à coup, un strident éclat de rire se fit entendre : c'était le bouffon du bey.

— Si Notre Seigneur le Bey (qu'Allah rende victorieux !) daigne me donner la parole, je répondrai, moi, à cette question.

— Parle, dit le bey.

— Eh bien, Monseigneur, puisque cet homme brûle des feux de l'amour, je suis d'avis de le rafraîchir par un bain de toute une nuit dans les eaux fraîches de la mer.

A ces mots, le bey, les ministres, les hauts dignitaires, les eunuques et tous les courtisans se mirent à rire.

Ensuite, Son Altesse ajouta :

— Qu'il en soit fait ainsi !

Le lendemain, Tahar fut transporté à la Goulette. A la tombée de la nuit, au moment où le muezzin criait du haut du minaret son : « La ila la Allah » pour appeler les fidèles à la prière du « Maghreb », il fut jeté dans la mer, d'une profondeur de près de deux mètres, et attaché à une barque.

La nouvelle de l'exploit de Tahar s'était répandue à Tunis, en même temps que celle de son arrestation et de son horrible condamnation.

Comme les autres, la vieille Aïcha avait tout appris. Elle avait su que Tahar devait être plongé dans la mer à la Goulette.

Elle s'y rendit. Elle était sur la plage au moment où son fils fut jeté à la mer. Elle alluma un de ces petits fourneaux en argile, un de ces petits braseros qu'on appelle « Canoun », plein de charbon de bois, et, pendant toute la nuit, assise sur le sable, ventant le foyer avec un éventail, elle entretint le feu, y ajoutant du charbon au fur et à mesure.

Son manège fut remarqué par les sentinelles et l'officier de garde :

— Que fais-tu là, ma mère ? lui demanda ce dernier.

D'une voix cassée et chevrotante, d'une voix que l'émotion rendait plus tremblante encore, la vieille maman répondit :

— Tu vois, Monseigneur, j'ai allumé ce fourneau pour réchauffer la mer. Cette nuit est si froide ! Ainsi le froid de la mer ne saisira pas

Tahar, mon fils, mon unique enfant, le soutien de ma vieillesse, la seule raison de ma misérable existence, et il pourra échapper à la mort !

Et, plongeant son bras dans l'eau :

— Touche l'eau, comme moi, Monseigneur, touche-la, ne sens-tu pas qu'elle est moins froide, depuis que j'ai allumé mon fourneau ?

Emu aux larmes, l'officier s'éloigna.

Aux premières lueurs de l'aurore, au moment de l'appel à la prière du « Fejr », Tahar fut ramené sur la plage. Il vivait encore.

Sa mère, folle de joie, l'enveloppa dans une couverture bien chaude et lui fit porter une soupe bouillante. Elle demanda et obtint de l'officier de ne pas quitter son fils et l'accompagna au Bardo, quand on le présenta à Son Altesse le Bey.

— Tu vis encore, misérable ? dit le bey. Le Chitan n'a donc pas voulu de ton âme damnée ?

La vieille Aïcha se précipita devant le bey :

— Sidna (Notre Seigneur), dit-elle, Allah a permis que mon petit canoun chauffât toute la mer pour me conserver Tahar, qui est le modèle des fils, qui subvient à tous mes besoins et m'entoure d'un respect et d'une tendresse infinis. Aie pitié de moi, Sidna, et Allah aura pitié de toi au jour du jugement dernier. Rends-moi mon fils, et rends-lui la raison en lui donnant Chadlia, qui n'est pas digne de ton harem ! Accorde-moi ce que je demande. Je ne sais pas parler à un bey, moi ; je suis une pauvre vieille femme ; exauce ma prière et Allah exaucera tes prières et te comblera de ses dons !

Et tremblante, entourant son fils de ses bras, le tenant embrassé, la vieille maman attendit avec anxiété la réponse du bey.

Tous les assistants étaient profondément émus.

— Non, ma mère, répondit le souverain, je ne t'arracherai pas ton fils, ta foi en Allah et l'éclat de ta tendresse ont, plus que ton canoun, réchauffé la mer et fait fondre mon courroux. Prends ton fils, ma mère, emmène-le avec toi, et qu'un caïd de ma maison (un eunuque) se rende avec cette vieille femme et son fils à la Mohamédia pour leur remettre cette fameuse Chadlia.

Appelant le premier ministre :

— Mon fils, lui dit le bey, fais donner cinq cents piastres à cette vieille mère, pour le charbon qu'elle a consumé, et mille piastres à son fils pour payer la dot de Chadlia.

Les deux malheureux se précipitèrent sur les mains du bey, qu'ils baisèrent avec effusion, et se retirèrent de la salle du trône en criant :

« Allah Inseur Sidna ! (que Dieu rende Notre Seigneur victorieux !) »

LA REBAÏBIA

Valère, le jeune médecin militaire, aussi bon praticien qu'arabisant remarquable, nous racontait hier ses impressions :

— Vous savez que, depuis quelque temps, à cause des différentes cures heureuses que j'ai eu le bonheur d'obtenir, j'ai une formidable clientèle musulmane. J'ai été dernièrement appelé à soigner la fille du syndic des fabricants de chéchias, « l'amine ech-chaouachia ». Cette jeune femme était atteinte d'une maladie de foie assez avancée et malheureusement trop commune dans les colonies. Je l'ai soignée et j'ai pu obtenir un résultat. Ses douleurs ont disparu, et ses couleurs sont revenues. Fort naïvement, je m'attribuais le succès de ce retour à la santé ; mais, à ce qu'il paraît, nous étions deux à la soigner. En effet, la semaine dernière, j'ai rencontré près de ma malade un vieux deggaz (sorcier) qui avait couvert le lit d'étoffes multicolores, dans lesquelles dominaient le rouge et le vert, et qui obligeait la patiente à avaler, dans un verre d'eau sucrée, un

verset du coran, écrit sur un papier qu'il y avait laissé tremper.

« Son père, très ennuyé par cette rencontre inopinée, essaya d'annoncer des excuses, disant qu'il était obligé d'user de tous les moyens et de contenter ses femmes ; qu'au fond, il n'avait confiance qu'en moi. Il ajouta qu'il était heureux de me voir, car il voulait me prier d'assister le soir, en tant que médecin, au bal rituel, à la « rebaïbia », que le génie qui possédait sa fille avait exigé, par l'intermédiaire du deggaz, pour le rétablissement de sa santé : « Tu comprends, « docteur, ajouta-t-il, ma fille est faible, et si, « pendant le bal, elle venait à se trouver mal, tu « seras là pour la soigner. »

« Croyant à l'une de nos fêtes de danse, je voulus me dérober. Mon client persistait de telle façon que, également poussé par le démon de la curiosité, je finis par accepter.

« Le soir, je me rendis à la demeure de l'amine ech-chaouachia.

« Mon entrée dans le gynécée ne se fit pas sans difficultés : des dames invitées opposaient de la résistance, j'entendis à travers la porte leur vive opposition. Ma charmante cliente insistait :

« Mais ce n'est pas un homme, c'est un « tou-bib ».

« Enfin, après de longues tractations, je fus introduit.

« Le spectacle que m'offrit cette salle est réellement inoubliable. Dans un coin de la salle, assis sur un matelas étendu par terre, se trouvaient cinq musiciens juifs et musulmans, dont quatre aveugles et le cinquième les yeux bandés.

« Deux femmes complétaient cet orchestre

extraordinaire : l'une jouant du tambour de basque, l'autre de la « darbouka ». Le restant de l'orchestre était composé de deux luths, de deux violons, que les musiciens tenaient, le manche en haut et le corps en bas, et d'un « rebab ».

« Les invités appartenaient en totalité au sexe charmant. Il y en avait de tous les âges, de toutes les couleurs, de toutes les corpulences. Elles étaient toutes vêtues de soie damassée de « pastré » pour la plupart ; quelques-unes portaient des foutas de toutes les couleurs, surtout les plus vives et les plus criardes.

« Je ne veux pas vous faire une dissertation sur la musique arabe, mais c'est dans cette unique circonstance que j'ai pu en apprécier toute la beauté, toute la valeur et toute la puissance.

« Je voudrais être un Mozart, ou un Gounod, pour pouvoir l'orchestrer et la faire goûter à nos dilettantes, mieux que ne l'a fait Saint-Saëns.

« Vous avez certainement assisté à ces auditions obscènes et littéralement « beuglant » des cafés-concerts indigènes, notamment celui de la place Sidi-Baïan. Là, les airs ne sont que des réminiscences, très mal adaptées d'ailleurs, de nos beuglants français, sans l'esprit de circonstance et la science musicale qui animent les chansons débitées dans ces établissements. Quelquefois, vous tombez sur un air égyptien, certes, plus savant, mais toujours inspiré par la musique européenne. Ce n'est plus arabe, et cela ne m'a jamais intéressé.

« Mais la musique que j'ai entendue dans cette rebaïbia, avec des moyens aussi insuffisants que cet orchestre hétéroclite, m'a réellement ému et transporté.

« Les musiciens ont d'abord commencé par jouer et chanter des récitatifs.

« Pour moi, la poésie arabe, comme toutes les poésies anciennes, notamment la poésie juive, grecque et romaine, était chantée sous forme de récitatif et non déclamée.

« Ce n'est pas une opinion nouvelle que j'exprime : la prosodie, la mesure exacte des vers, ces brèves et ces longues, qui ont fait notre martyre dans le cours de nos études, confirment cette façon de voir.

« Dans un concert européen, trois choses nous intéressent : la splendeur de la musique, la perfection de l'exécution et la beauté de la voix.

« Dans un concert arabe, une seule chose est essentielle : c'est la beauté de la poésie ; la musique, l'exécution et la beauté de la voix ne sont que des accessoires, que l'on est heureux de rencontrer, certes, mais qui ne sont pas indispensables.

« C'est dire combien ce peuple est sensible à l'expression des sentiments et à la beauté de la poésie.

« Quand les assistants eurent vibré à ces récitatifs, l'orchestre en vint alors aux airs rituels, si cette expression est permise, aux airs des différents génies : l'objet de la soirée.

« Il y a autant de génies qu'il y avait de divinités dans l'ancien temps : de dieux indigètes, de dieux sylvestres, de faunes, de satyres, de sylvains, de termes, de lares, de pénates, de lutins, de gnomes, de farfadets et d'autres. Il y a le djinn de la maison, le djinn marin, le djinn du puits, de la citerne, de la source, du fleuve, de la rivière, de la contrée, du bois, etc... Et chacun de ces djinn, ou mieux de ces djenoun, a son air favori,

et chacune des assistantes était possédée par l'un de ces djenoun.

« La danse à laquelle se livrait « la possédée » n'avait rien de ce lascif et obscène que l'on retrouve dans ce que l'on est convenu d'appeler la « danse du ventre ». Ce n'est pas non plus le pas de nos charmantes danseuses, encore moins celui de nos gracieuses ballerines. C'est une danse qui commence lentement, par un pas cadencé, qui se précipite de plus en plus et qui finit par un tourbillon, tel que je ne l'ai jamais vu égaler par nos plus intrépides valseurs.

« Chacune dansa, ma malade comme les autres. Je croyais tout terminé, quand l'orchestre se mit à exécuter un air endiablé, un pot pourri, qui s'appelle le « Djeridi » et qui réunit tous les airs **particuliers** en un air général. Tout le monde se mit à **danser voluptueusement** d'abord, puis précipitamment, avec **fureur** et frénésie. Toutes les danseuses criaient, chantaient ; leurs mouvements se faisaient plus rapides, plus désordonnés, plus aériens, si j'ose dire, et, à la fin, plusieurs **d'entre** elles, ma malade entre autres, tombèrent : elles étaient en catalepsie ; je m'en suis assuré.

« Je les fis revenir à elles, et, mon rôle étant terminé, je partis, émerveillé par ma soirée et persuadé, après avoir interrogé les musiciens et les assistants, que les airs que j'avais entendus étaient ceux-là même que l'on chantait et jouait dans l'ancien temps, avant le christianisme et l'Islam, pour le culte de toutes ces divinités, remplacées par les djenoun dans la civilisation arabe. »

LA CABBOUCHE SUR L'OREILLE

Le vénérable David Attal, ancien médecin de l'armée beylicale et médecin particulier de Son Altesse feu Mohamed Es-Sadok Bey, me raconta un jour cette savoureuse anecdote :

— Tu sais que je suis médecin. Les imbéciles qui exercent actuellement ce métier, en vertu d'une peau d'âne délivrée par une école européenne, ont obtenu, de la faiblesse du gouvernement de protectorat, un décret qui nous désigne sous la rubrique de « médecins tolérés ». Nos concurrents sont les médecins patentés et diplômés, ceux qui savent tout, connaissent tout et guérissent toutes les maladies. Ils sont impayables, ces ignares. Pour voir si un malade a la fièvre, ils lui fourrent sous l'aisselle une espèce de barre ou de mince tube en verre, qu'ils appellent « tiroretro » (*sic*), comme si le verre peut, mieux que le toucher de l'homme expérimenté, se rendre compte si un malade a la fièvre. Un malade a-t-il une douleur quelconque, vite ils le déshabillent, appliquent deux doigts sur son ventre ou sa poi-

trine et, avec deux doigts de l'autre main, se mettent à frapper sur les premiers en hochant la tête et en fronçant le sourcil.

« Ah ! laisse-moi rire ! Ce sont des charlatans ! Moi, qui te parle, sais-tu de qui je suis l'élève ? Je suis l'élève d'Abramino Greco. Ce nom ne te dit rien ? Eh bien, laisse-moi te raconter une cure merveilleuse, l'un des miracles qu'il a accomplis. Un malade l'avait fait appeler ; il avait le ver solitaire ; aucun traitement, aucun médicament n'avait eu raison de ce parasite.

« Greco lui fit avaler des anchois et des harengs en grande quantité et l'empêcha de boire. Ensuite, il le fit suspendre par les pieds au plafond, et, sous sa tête, il mit une bassine remplie d'eau fraîche et limpide. Deux hommes le tenaient sous les aisselles pour empêcher le sang de se porter à la tête. Cet homme souffrait de la soif et criait qu'on le fit descendre et qu'on lui donnât à boire. Ses parents avaient été éloignés pour empêcher leur intervention. Greco ne semblait rien entendre. Tout à coup, de la bouche du patient sortit quelque chose de noir ; c'était un serpent mince comme le doigt, avec une crinière noire ; il avait senti l'eau et sortait pour boire, car il avait absorbé les salaisons. A mesure que le serpent descendait, on éloignait la bassine et ainsi de suite, jusqu'à ce que le ver solitaire fût entièrement sorti. Alors on détacha le patient ; il était guéri.

« Ne penses-tu pas que, sous la direction d'un tel maître, on apprend plus qu'à ânonner des formules amassées dans un bouquin ?

« Le menuisier apprend son métier chez un menuisier ; le forgeron, chez un forgeron ; le boulanger, chez un boulanger. Pourquoi un médecin

n'apprendrait-il pas son métier chez un médecin ?

« J'ai dit toutes ces raisons à Son Altesse. Elle a daigné me dire :

« — Tu es mon médecin, que veux-tu de plus ? »

« Mais cela est loin de notre histoire.

« Lorsque Son Altesse Sidi Mohamed Es-Sadok était bey du camp, il fut envoyé avec l'armée pour faire rentrer les impôts, que les tribus turbulentes du Sud se refusaient à payer. Avec mon collègue Youcef Baïs, nous fûmes adjoints à l'expédition, comme médecins des armées. Nous avons transporté avec nous deux tonneaux d'huile de ricin, du bicarbonate de soude et de l'acide tartrique, une centaine de livres de charpie, des bandes, des compresses et des simples.

« Je ne te cacherai pas que je n'avais qu'une confiance médiocre en Youcef Baïs, qui était intéressé à l'écoulement de l'huile de ricin, qu'il avait procurée, et qui soignait tout par ce purgatif. Un homme tombait-il de cheval, un autre était-il blessé, un troisième avait-il un coup de sang, il leur faisait avaler deux onces d'huile de ricin, quelquefois trois. Le patient ne se trouvait certes pas plus mal, et, s'il mourait, c'est que c'était écrit.

« Dans tous les cas, aux yeux de la « mehalla » et de sa famille, on l'avait soigné et on lui avait donné un médicament ou, mieux, une médecine. Mais il y avait une garantie pour tous : j'étais là, je surveillais, j'étais appelé en consultation, et les choses se sont très bien passées, puisque, dans cette expédition, nous n'avons eu que quatre-vingt-quatorze décès à déplorer ; c'étaient des soldats qui étaient morts, parce que le terme de leur vie était arrivé, tout simplement.

« Avec nous, nous avons le Bach-hamba, le receveur général des finances, quatre généraux, des officiers en quantité et des aides de camp, les cuisiniers et les bouffons de Son Altesse.

« Tout alla cahin-caha jusqu'à Foum Tatahouine. Mais, en sortant de cette ville, nous tombâmes en plein désert. Nos guides ne connaissaient plus la route et nous allions à tâtons, revenant sur nos pas, allant à droite, à gauche, sans aucune précision, ni sûreté de direction.

« Nous étions fatigués, nous avions soif.

« Toute l'armée murmurait, et Son Altesse était fort perplexe.

« Tout à coup, dans le lointain, nous vîmes deux piétons. Quatre cavaliers furent envoyés et les amenèrent près du bey.

« — Mes enfants, leur dit-il, nous avons soif.

« Indiquez-nous un point d'eau qui puisse nous désaltérer et, par le triple péché, je vous accorderai tout ce que vous me demanderez. »

« Sans mot dire, les deux hommes se mirent en marche, suivis d'une dizaine de soldats et s'arrêtèrent à un mille environ de l'endroit où nous nous trouvions. Ils poussèrent deux grosses pierres à moitié recouvertes de sable et découvrirent un grand puits romain, plein d'eau douce.

« On nous fit signe ; nous nous approchâmes, nous campâmes près du puits et toute l'armée se mit à boire avec ivresse, avec volupté cette eau douce et rafraîchissante.

« Après que nous fûmes tous rassasiés, le bey appela les deux piétons.

« — D'où êtes-vous ? demanda-t-il.

« — De Ghomrassen, répondirent-ils.

« — Je vous ai promis, dit Son Altesse, de vous

« accorder ce que vous me demanderez. Je suis
« prêt à tenir ma promesse. Demandez. »

« Et le bey fit signe au receveur général des
finances de s'approcher.

« Les deux hommes s'éloignèrent un peu et se
mirent à parler à voix basse. Le conciliabule fut
long ; ils comptaient sur leurs doigts et le receveur
des finances disait au bey :

« — Monseigneur, je crois que tous les impôts
« que nous allons faire rentrer vont être absorbés
« par ces deux gaillards.

« — J'ai promis, dit Son Altesse, avec une noble
« dignité, je tiendrai ! »

« Enfin, les deux hommes s'approchèrent :

« — Ta Seigneurie, dit l'un d'eux, nous a pro-
« mis de nous accorder ce que nous demanderons,
« quel que soit l'objet de notre désir.

« — J'ai promis, » dit Son Altesse.

« Youcef Baïs me fit remarquer la figure du
receveur des finances, qui pâlisait : « Deux onces
d'huile de ricin, » me murmura-t-il à l'oreille.

« — Eh bien, Monseigneur, nous désirons que,
« par amra (décret beylical), il soit accordé aux
« gens de Ghomrassen le droit de porter la cab-
« bouche (bonnet) sur l'oreille. »

« A ces mots, un éclat de rire fou, formidable,
inextinguible s'empara de tous les assistants, et,
au milieu des hoquets, Son Altesse dit :

« — Qu'il en soit fait ainsi ! »

« Leur amra leur fut délivré.

« C'est pour cette raison que, depuis ce décret,
les gens de Ghomrassen, qui sont la plupart des
fetaïris (marchands de beignets), portent tous la
cabbouche sur l'oreille, d'un air conquérant et
provocateur.

« Tout de même, à notre retour, Youcef Baïs a fini par faire absorber toute son huile de ricin. C'est le seul qui ait gagné dans cette expédition. »

Et, drapé dans sa longue redingote en drap noir, qui lui descendait jusqu'à mi-jambe, sa chéchia paraissant plus rouge encore sous ses cheveux et sa longue barbe blanche, le vieux « toubib » s'en alla en s'appuyant sur sa forte canne à manche d'ivoire, branlant la tête et saluant de la main.

B
il
p
u
ra
L
se
q
p

na
qu
be
go
de
ro
go
ap
cu
me

LA GUENAOUIA (le Gombaoud)

— Aimes-tu la guenaouia (le gombaoud) ? me dit Baba Ali, le vieux portier du palais beylical. Est-il rien de plus exquis que les capsules de cette plante juteuse, si gommées qu'elles constituent un calmant pour les intestins, et, en salade ou en ragoût, forment le plat préféré des Tunisiens ? L'épouse de Sidi Bakar, qui est Française de Marseille, appelle les gombaouds des « cornes grecques », et n'est heureuse que lorsque je lui en porte un plein panier.

Tu sais comment on prépare un ragoût de guenaouia ? On fait revenir des oignons dans l'huile ; quand ces oignons sont à point, on y ajoute de ces belles tomates, rouges comme du sang, et une gousse d'ail ; on fait frire aussi un bon morceau de viande, bien grasse. Quand cette viande est roussie, on y ajoute de l'eau et les capsules de gombaoud, précédemment baignées dans l'eau, après leur avoir coupé la queue et la tête. On laisse cuire. On sert ensuite sur le couscous, copieusement arrosé de marga (sauce) grasse et pimentée,

et l'on mange, comme dessert, quelques bonnes tranches de melon de la Galaâ. Il n'existe pas un mets supérieur.

La guenaouia me rappelle l'un des traits les plus remarquables de Sidi Selim, le férik de la Driba.

A cause de son intelligence, de sa finesse et de son esprit, Sidi Ahmed Bey (qu'Allah ait son âme !) avait nommé Sidi Selim grand maître de la police, général (férik) des gendarmes (des Zap-tiers) et juge de la Driba, ce qui était une fonction correspondant, à peu près à celles réunies de vos magistrats, que vous nommez : juge de paix, juge d'instruction, juge des référés et procureur de la République. Il était aussi chef de la police.

Le bey pouvait seul réformer ses jugements.

Un jour d'été, par une chaleur torride, un colporteur juif se présenta devant lui. Il lui raconta en pleurant qu'il avait été appelé dans le quartier musulman par une femme de la maison d'un des plus notables marchands de soieries. Cette femme lui avait demandé quels étaient les objets contenus dans son ballot. Il les lui avait énumérés. La femme le pria d'attendre à la porte et revint au bout d'un instant, lui disant que Lella (madame) désirait acheter plusieurs des articles qu'il vendait. Elle le fit entrer dans l'intérieur de la maison, lui fit déposer son ballot au milieu du patio (de la cour intérieure) et le fit ressortir (car il ne pouvait, en sa qualité d'homme, voir des femmes musulmanes), lui disant que ces dames allaient faire leur choix et qu'elle le rappellerait pour lui remettre son ballot, le restant de sa marchandise et le prix des articles que ces dames auraient pris.

Confiant, habitué d'ailleurs à cette manière de

faire, conforme aux mœurs musulmanes, le Juif laissa son ballot, sortit de la maison et s'assit près de la porte, attendant que les dames eussent fait leur choix. Après un long moment, il frappa. La même femme qui l'avait appelé, lui cria de l'intérieur : « Achkoun ? » (qui est là ?) Il reconnut la voix de sa précédente interlocutrice :

— C'est moi, le colporteur.

— Que veux-tu ? dit la voix.

— Ma marchandise, dit le Juif.

— Ta marchandise ! Quelle marchandise ?

Chien de Juif, veux-tu partir : nous sommes ici des femmes honnêtes.

Le Juif frappa de nouveau à la porte, pria, supplia et se mit à crier. Le maître de la maison survint sur ces entrefaites et se mit à rosser copieusement le malheureux colporteur.

Le Juif portait plainte pour le vol dont il avait été victime et les coups qu'il avait reçus.

Sidi Selim réfléchit longuement.

— Mon fils, lui dit-il, tu vas te tenir dans une pièce au fond de la cour, et tu n'en sortiras que lorsque mon aide de camp viendra te chercher.

Le Juif obéit.

Se tournant ensuite vers l'un de ses zaptiers, le férik lui ordonna d'aller chercher Si Flan (monsieur Un Tel), le notable marchand de soieries qui avait rossé le Juif.

Après le départ du gendarme, le férik s'entretint longuement avec l'un des plus fins limiers de sa police secrète, nommé Mustapha Bazakzak. La conversation se termina par ces mots, dits à haute voix :

— Tu te tiendras à la porte, que je laisserai ouverte ; tu entendras toute notre conversation et,

quand tu auras l'élément voulu, tu iras faire ce que je t'ai dit.

— Bien, Monseigneur, répondit Mustapha.

On vint annoncer à Sidi Selim que le négociant était arrivé. « Qu'il entre, ce cher ami », dit le férik à haute voix, et il s'avança au-devant du négociant, qu'il embrassa affectueusement.

— Je t'ai convoqué, Monseigneur, car il y a longtemps que je ne t'ai vu. Tu sais quelle est l'estime que j'ai pour toi ! Tu es l'un des négociants les plus notables du Souk de la soierie. L'amine (le syndic) vient de mourir et je pense te proposer à Son Altesse (qu'Allah prolonge ses jours !) pour qu'il te nomme amine. Nul mieux que toi ne saurait en remplir les fonctions.

« Dis-moi, comment vont les affaires ? Tu sais que Notre Seigneur le Bey s'intéresse au bien-être de ses sujets et que je serais heureux de lui dire que, grâce à la magnifique récolte qu'Allah nous a donnée, tout marche à souhait à Tunis. »

Transporté, le négociant lui parla longuement de ses affaires très prospères et du mouvement inaccoutumé du Souk pendant cette saison, qui aurait dû être la morte-saison, sans la récolte admirable.

La conversation se prolongea assez longtemps sur ce sujet. Entre temps, le férik avait fait servir un café au négociant, dont la joie débordait.

— Il n'y a qu'une chose dont je me plains, dit Sidi Selim (en regardant son limier, qui se tenait près de la porte), c'est le défaut des légumes. Nous n'avons en cette saison que des tomates, des gombauds, des poivrons et des aubergines. Notre Seigneur le Bey, qui vient d'aller voir le roi de

France, à Paris, m'a dit que, dans cette ville, il y a tous les légumes d'hiver, de printemps et d'été. C'est prodigieux ! Nous souffrons de cet état de choses et, hier, j'ai vertement tancé les maraîchers à ce sujet. Voyons, Monseigneur, tes menus ne sont-ils pas identiques aux miens ? N'est-ce pas toujours la guenaouia, les poivrons farcis, qu'on appelle « saucisse de la veuve », et des ragoûts de viande aux aubergines ?

— En effet, Monseigneur le férik, dit le négociant en souriant.

— Puis-je savoir quel a été ton menu d'hier pendant toute la journée ? demanda Sidi Selim, et son regard pesa plus fixement sur Mustapha Bazakzak.

— Monseigneur, dit le négociant, le matin, j'ai pris mon petit déjeuner dans ma boutique au Souk, comme d'habitude ; à midi et le soir, nous avons mangé de la guenaouia, car, j'ai honte de te confier ce détail, je raffole de ce mets.

Mustapha Bazakzak partit sur ces mots. Il se rendit à la maison du négociant et dit à la femme qui vint lui ouvrir que le maître de la maison, Si Flan, l'envoyait pour chercher le ballot du Juif. Pour démontrer qu'il venait de la part du négociant, il dit à la femme que son maître lui disait de rappeler chez lui que la veille, à midi et le soir, ils avaient mangé de la guenaouia.

On ne fit aucune difficulté pour lui remettre le ballot. Mustapha le déposa dans une pièce de la Driba, vint devant le férik et dit ces simples mots : « C'est fait, Monseigneur. »

Pendant son absence, le férik avait abordé de nombreux sujets de conversation et s'étonnait qu'un homme aussi éminent que son interlocuteur

ne fût pas encore décoré du Nicham. Le négociant était transporté de joie.

Après l'arrivée de Mustapha, il se leva pour prendre congé. Le férik le fit rasseoir.

— A propos, Monseigneur, lui dit-il, un Juif est venu se plaindre à moi... Je ne sais plus de quoi... Qu'on amène ce chien.

Le Juif refit son récit, et accusa formellement le négociant, qui nia avec énergie.

— Voyons, lui dit paternellement le férik, ce Juif est connu pour être colporteur : il ne peut pas inventer tout ce qu'il raconte. Il te voit assis près de moi, il sait à quoi il s'expose s'il portait une fausse accusation. Peut-être est-ce un tour qu'on a voulu lui jouer chez toi ?

— Non, Monseigneur, je te jure par ta tête que ce Juif ment effrontément.

Sidi Selim se leva alors, indigné.

— Ah ! chien, dit-il, tu jures par ma tête. Eh bien ! c'est toi le menteur. Mustapha, apporte le ballot et remets-le à ce pauvre homme. Raconte comment les femmes de ce voleur, aussi voleuses que lui, te l'ont remis.

Mustapha raconta comment s'était opérée la remise du ballot.

— Ecoute, chien, lui dit alors le férik, tu as volé et fait un faux serment; pour cela, tu recevras deux cents coups de bâton. Ensuite, tu remettras à ce pauvre diable cinq cents piastres, pour le préjudice que tu lui as causé et les coups que tu lui as donnés. Son Altesse veut que tous ses sujets, sans distinction de religion, travaillent honnêtement sans être molestés par qui que ce soit.

Et, malgré ses supplications, le riche négociant fut dépouillé de ses somptueux habits et, dans le

patio de la Driba, reçut deux cents coups de bâton sur la plante des pieds et sur les fesses. Le Férik ne le laissa sortir qu'après qu'il eût donné cinq cents piastres au Juif, fou de joie, qui s'en alla avec son ballot en criant :

« Qu'Allah prolonge les jours de Sidi Selim !
qu'Allah rende Notre Seigneur le Bey victorieux ! »

LES GLOBULES

Il n'y avait pas dans toute la plaine des Andalous (Galaât el Andeleuss) de propriétaire plus riche, de cultivateur plus important que Hadj Mohamed el Andelsi. Ses troupeaux étaient innombrables et ses chevaux et ses dromadaires les plus réputés dans tout le pays d'Ifrikia. Il était grand et beau, toujours vêtu d'un « ahram » de soie blanche, mais son regard fuyant inspirait plutôt la crainte et la répulsion.

Il avait refusé les charges et les honneurs et se contentait de ses richesses et du produit de ses travaux.

Il était réellement d'un aspect imposant, quand, au moment des semailles, monté sur une jument noire de toute beauté, de pure race, et suivi par ses « ouaggafs » (gérants), il surveillait ses trois cents « mechias », ses trois cents couples de bœufs, attelés à trois cents charrues.

Il était majestueux, quand il surveillait son armée de moissonneurs fauchant les lourds épis d'or et ses immenses récoltes.

Toutes les années, à plusieurs reprises, il envoyait au bey et aux ministres de magnifiques présents : en été, c'étaient des pastèques et des melons exquis de la galaâ, des arabas chargées de blé et d'orge ; en automne, des raisins, des figes, des poires et des caroubes ; en hiver, des olives et des figes tardives de Barbarie, et, au printemps, des légumes, des laitages et des fleurs.

Jamais il n'oubliait, à l'occasion de la fête de Aïd el Kébir, d'envoyer des moutons et un poulain de race à Son Altesse, qui parlait avec considération de « notre fils » (ouldna) Hadj Mohamed el Andelsi.

Un jour d'été, en surveillant les moissonneurs, il remarqua, parmi les glaneuses, la fille d'un de ses khammès (colons partiaires). Elle était grande, élancée, la peau blanche, les yeux noirs et rieurs, et tellement parfaite en ses mouvements, sous son haïk bleu, qu'elle semblait la sultane de la région.

— Quelle est donc cette jeune fille ? demanda Hadj Mohamed à l'un de ses gérants.

— Monseigneur, c'est Lellahem, la fille d'Abdallah el Kebaïli (le Kabyle), répondit l'ouaggaf.

Hadj Mohamed surveilla pendant quelques instants les travaux des moissonneurs et rentra tout pensif dans sa demeure.

Le lendemain, il revint du même côté, mais ne retrouva pas la jolie glaneuse.

— Où est donc ta fille ? demanda-t-il à Abdallah el Kebaïli.

— Monseigneur, elle est allée avec sa mère et son oncle, en pèlerinage à Sidi Cherif, répondit l'homme.

Hadj Mohamed continua sa tournée habituelle,

mais ses gérants remarquèrent qu'il était pensif et préoccupé.

Huit jours après, il fit appeler Abdallah el Kebaïli.

— Abdallah, lui dit-il, Notre Seigneur le prophète (que sur lui soient le salut et la miséricorde divine !) condamne le célibat. J'ai remarqué ta fille Lellahem, et je viens te demander de l'épouser. Regarde, près de moi, se trouvent les notaires, le Cheikh et les notables de Galaât el Andeleuss. Nous allons dire ensemble la Fatiha (les premiers versets du coran), notre Sainte prière, et je vais te verser dix mille piastres pour la dot de ta fille.

— Monseigneur, balbutia Abdallah, ma fille est promise à son cousin Ali, le fils de mon frère Salem.

A ces mots, tous les assistants, donnèrent des signes manifestes de désapprobation, et le Cheikh, les notaires et les notables insistèrent tellement auprès d'Abdallah, lui faisant remarquer quel honneur allait rejaillir sur lui par suite d'une telle union, que le pauvre homme finit par accepter.

Tous les assistants récitèrent la Fatiha, les notaires écrivirent l'acte de mariage, et Abdallah retourna chez lui, monté sur la jument noire de son maître, serrant contre son cœur un sac qui contenait dix mille piastres, montant de la dot de sa fille.

— Femme, dit-il en entrant dans son misérable gourbi, ta fille épouse notre maître, qui daigne me faire ce grand honneur. Allons, que l'on pousse des youyou joyeux !

A ces mots, sa femme resta tout étourdie et Lellahem pâlit, chancela et tomba évanouie. Son père, sa mère, sa sœur Habiba et son oncle Salem

s'empressèrent autour d'elle. Elle revint à elle, mais ce fut pour éclater en sanglots. Le vieux Saïd, le berger des moutons, entendit ce bruit insolite et ces pleurs. Il se rendit dans le gourbi pour s'enquérir. Il fut vite renseigné.

— Ecoute, ma fille, dit-il, tu as un moyen pour échapper à notre maître. Tu vas te rendre avec moi chez les notaires et tu vas leur dire que tu t'insurges contre la volonté de ton père, qui t'a donnée sans te consulter, et que tu demandes à être jugée par le rite hanéfite. Malgré toute sa puissance, notre maître ne pourra rien contre toi. Sitôt après avoir fait cette déclaration, j'irai t'accompagner à Tunis, où nous avons des juges, crois-en ma vieille expérience.

Lellahem le suivit chez les notaires, fit sa déclaration, en demanda un acte écrit et, conduite par le vieux berger, se rendit à Tunis, chez le cadî hanéfite, auquel elle réitéra sa déclaration et présenta l'acte notarié.

Ce magistrat envoya un huissier citer devant lui Hadj Mohamed el Andelsi et confia la garde de la jeune fille à un vieil homme impeccable, qui la garda dans l'une de ces maisons de refuge qu'on appelle « Dar Jouad ».

Depuis ce jour-là, tout le tribunal hanéfite (le cadî, les trois muftis et le Cheikh ul Islam) reçut des présents de Hadj Mohamed el Andelsi.

Le procès dura trois mois, mais que pouvait faire la frêle Lellahem contre la toute-puissance de son maître ?

Que pouvait-elle faire contre la loi coranique, qui attribue tout pouvoir au père sur ses enfants et qui ne permet de recours à la fille contre la volonté paternelle, et cela dans le seul rite hanéfite

(pourtant le plus libéral), que lorsqu'il y a inégalité dans la situation des deux futurs époux et inégalité désavantageuse pour la jeune fille, chose qui ne se retrouvait pas en l'espèce, puisqu'elle épousait un homme jeune, beau et immensément riche, d'une situation infiniment plus élevée que celle de la fille du pauvre khammès.

Un jugement fut rendu par le tribunal hanéfite, qui déboutait Lellahem de ses prétentions et la mettait à la disposition de son maître.

En exécution de ce jugement, toute une armée de khammès vint la chercher dans la maison de refuge où elle se trouvait, et la conduisit chez Hadj Mohamed el Andelsi. Les cérémonies du mariage furent immédiatement commencées.

De grandes fêtes furent célébrées. Le soir du septième jour, Hadj Mohamed el Andelsi pénétra auprès de sa jeune femme, dans la chambre nuptiale, la plus belle pièce du bordj.

— Enfin, lui dit-il, te voici. Je t'ai attendue et, malgré toi, je t'aurai. Tu sais, femme, qu'il n'y a pas de force qui résiste à ma puissance.

Lellahem, abattue au moment de l'entrée de son mari, fut électrisée par ces mots :

— Hadj Mohamed, lui dit-elle, tu m'as vaincue, mais tu ne m'auras pas. Que me font à moi ta richesse et ta puissance ? Va donc te mesurer avec Ali, l'élu de mon cœur, celui à qui appartient ma vie, mon scuffle, mon âme et mon corps. Tu es riche et je te dédaigne ; tu es puissant et je te méprise.

— Ah ! chienne ! c'est ainsi que tu réponds à ton maître, dit-il furieux, et sa main s'abattit sur la joue de la jeune fille.

Celle-ci éclata d'un rire strident et nerveux.

— Tu fais le brave, lui dit-elle, parce que tu te trouves en présence d'une femme ; tu lui montres ta supériorité parce que tu es le plus fort. Eh bien ! sache le cas que les filles kabyles de ma race font d'un être vil et honni de la tienne.

Et, lui crachant à la figure, son poing, son petit poing si frêle et si blanc, s'abattit sur l'oreille de son mari.

Hadj Mohamed ne se posséda plus. Il tira un khandjar (un poignard) de sa ceinture, et, avec violence, il le plongea dans le cœur de la jeune fille.

Elle tomba, fut un moment secouée par un mouvement convulsif, et resta immobile. Elle était morte.

Hadj Mohamed resta interdit, pétrifié par son acte inconscient.

En ce moment, un violent coup de tonnerre éclata et la pluie se mit à tomber avec violence.

Hadj Mohamed chargea la jeune fille sur son dos et la transporta dans le jardin, près du bordj. Il s'arma ensuite d'une pioche, creusa une fosse, y enfouit le cadavre et revint dans la chambre.

Tout le reste de la nuit, il demeura près de la porte, contemplant la pluie, qui tombait avec violence dans la cour découverte du bordj, faisant des globules dans les flaques d'eau. Ah ! combien de flaques et combien de globules ! Dans chaque globule, il lui semblait voir la figure narquoise de Lellahem et, dans le bruit du vent et de la pluie, il lui semblait entendre ces mots :

« Ces globules sont les témoins de ton crime. »

Au matin, il fit avancer sa voiture, y mit un paquet de couvertures, auquel il avait donné une forme humaine, ferma les mantelets de la voiture

et se rendit à Tunis, dans sa maison, monté à côté du cocher, comme font les maris qui accompagnent leurs femmes lorsqu'elles se promènent en voiture.

Quelques jours après, dans le même équipage, il se rendit par petites étapes à Kairouan, d'où il renvoya dans son domaine la voiture et le cocher.

Au bout d'un mois, il écrivit au Cheikh de Galaât el Andeleuss, pour le charger d'avertir Abdallah el Kebaïli que sa fille Lellahem était morte de consommation à Kairouan, où il l'avait enterrée, et qu'il rentrait chez lui.

A son retour, tout le monde remarqua sa pâleur, ses traits fatigués et l'abattement dans lequel il se trouvait. On attribua cet état à la douleur que lui avait causée la perte de sa femme.

Il se montra très prévenant à l'égard d'Abdallah el Kebaïli, le nomma ouaggaf et le fit demeurer au bordj, près de lui, avec sa femme et ses enfants.

Deux années se passèrent. Jamais Hadj Mohamed el Andelsi n'avait connu d'époque plus prospère. Tout lui réussissait.

Absorbé par ses affaires, par ses cultures, par ses troupeaux, il avait oublié son crime.

Cependant, Habiba, la jeune sœur de Lellahem, avait grandi. Elle ressemblait étonnamment à son aînée. C'était la même démarche, le même corps souple et aisé, la même peau blanche, les yeux si profonds et si rieurs.

La passion de Hadj Mohamed se ralluma. Il demanda Habiba à son père, et, cette fois, il ne rencontra aucune résistance. Ne voyant pas d'au-

tres hommes que son père et Hadj Mohamed, avec lequel elle demeurait dans le même bordj, Habiba l'aimait tout en le redoutant.

Ils se marièrent en automne. Présage heureux ! Au moment où Hadj Mohamed allait pénétrer dans la chambre nuptiale, une pluie diluvienne tombait, remplissant les citernes, inondant la plaine, faisant couler des torrents furieux dans les ravins. La lumière de la lune arrivait voilée sous les nuages.

Hadj Mohamed entra, Habiba était assise sur une chaise, vêtue d'un costume de soie blanche brodé d'argent. Il s'approcha d'elle et lui enleva son voile. Ses yeux rieurs suivaient tous ses mouvements. Il voulut se pencher pour l'embrasser. Il trébucha contre un tapis et tomba. En véritable enfant, Habiba fut prise d'un fou rire, qui éclatait prolongé dans la chambre, et strident ! strident ! strident ! comme l'autre !

Hadj Mohamed se leva dans un mouvement d'effroi. Il s'approcha de la porte de la chambre. Dans la cour, la pluie tombait toujours, tombait sans cesse, faisant des globules dans les flaques d'eau.

Un burnous, qui avait été étendu sur une corde, au milieu de la cour, était secoué par le vent. Il semblait se mouvoir, il semblait se diriger vers Hadj Mohamed. Horreur ! sous ce burnous, Lelalahem s'avavançait vers lui. Il reconnaissait sa figure rieuse, ses yeux pleins de mépris. Pourquoi venait-elle le narguer ? Elle lui montrait les flaques d'eau et les globules que faisait la pluie en tombant. Elle lui disait : « Ces globules sont les témoins de ton crime. »

Hadj Mohamed poussa un cri d'horreur :

— Tiens, dit-il à Habiba, accourue, tremblante, près de lui ; tiens, regarde-la ; elle vient, je l'avais pourtant enterrée dans le jardin, elle vient avec cette immense quantité de globules comme témoins.

Et il s'effondra, hagard, sur le seuil de la chambre.

Habiba cria, appela au secours. Les parents et les gens de la noce accoururent. Parmi eux, Lellahem venait. Hadj Mohamed reconnaissait sa démarche, il voyait son rire narquois.

— Les morts ressuscitent-ils ? Elle me disait que les globules diront que je l'ai poignardée et que je l'ai enterrée dans le jardin, auprès du verger.

Cent témoins avaient entendu ces propos ; Hadj Mohamed fut arrêté. On fouilla le jardin, on découvrit le cadavre de Lellahem.

· · · · ·
Par Mahroud (jugement de S. A. le Bey), Hadj Mohamed fut condamné à mort et exécuté au Bardo par un jour de pluie.

Sur son corps, la pluie tombait à torrents et formait des globules dans les flaques d'eau qui se trouvaient sous la potence.

L'ÉPOUSE DU MUFTI

L'un des souvenirs les plus marquants de ma vie d'avocat, nous raconta M^e B..., a trait à une affaire que j'ai plaidée — si j'ose dire — devant le tribunal religieux musulman que l'on appelle le Tribunal du Charaâ : le tribunal de la loi. Ah ! si vous connaissiez l'arabe, vous admireriez avec moi tout ce qu'il y a d'emphase dans ce mot. « Charaâ » veut dire : la loi divine, la loi révélée, la loi par excellence, la loi immuable, la loi éternelle.

La signification de ce vocable vous présente le caractère des magistrats qui ont à l'appliquer. Ce sont des magistrats, indubitablement ; mais ce sont en même temps des prêtres vénérés de la religion, dont ils interprètent et appliquent la loi.

Et maintenant, grimpez avec moi cette rue du Divan, si propre, si silencieuse, bordée de maisons de grands seigneurs et d'une Zaouia fréquentée, dont vous voyez la cour ombragée par le feuillage des mûriers touffus. Pénétrez dans le Tribunal du Charaâ, le « Diouan » ou « Divan », comme prononcent les Turcs.

Au bout d'un corridor, qui se termine par une grille en fer qui clôt la prison du Tribunal, vous trouverez à droite une vaste cour ou patio (comme disent les Italiens) à ciel ouvert.

Une colonnade, supportant un plafond en pierres noires et blanches, lui donne immédiatement ce caractère imposant que l'on s'attend à y rencontrer.

A droite, sont assises les femmes ; à gauche, les hommes.

A droite, se trouvent deux vastes salles : l'une, où se tiennent les « muftis » (juges consultants) du rite hanéfite, et qui sert de salle de délibération pour le tribunal hanéfite ; l'autre, destinée aux muftis malékites, et salle de délibération du tribunal malékite.

Ces deux salles sont séparées par une courette, dans le fond de laquelle se trouve un banc surmonté d'un matelas recouvert d'une housse d'indienne et séparé en deux ; là, siègent parfois, à côté l'un de l'autre, les deux muftis. D'abord, le mufti hanéfite ; ensuite, le mufti malékite.

A gauche et précisément en face de la cour, se trouvent deux chambres séparées par une courette avec le même banc, meublé de la même façon. La première est le siège du cadî malékite ; la seconde, celui du cadî hanéfite.

Au fond de la cour se trouve une grande salle, d'une admirable architecture, les murs tapissés de carreaux de faïence et le plafond en plâtre blanc, fouillé et creusé d'une façon merveilleuse, formant ce qu'on appelle des moucharabiés ou nakch hadida, « sculpture par le fer ».

Cette salle est celle du « Medjless » ou tribunal.

En face de la porte se trouve un trône doré,

réservé à Son Altesse le Bey, qui est le chef de toute la justice, et qui est le cadi des cadis (Cadi el Kda).

A droite et à gauche de ce trône, se trouvent deux divans perpendiculaires à deux autres divans, tous recouverts d'une housse verte et bordés de coussins verts. Devant chaque groupe de divans, deux bancs pour faire asseoir les plaideurs et leurs mandataires ou oukils. Souvenez-vous de ce détail, il a son importance dans ce récit ; les plaideurs doivent s'asseoir et plaider assis, côte à côte, devant leurs juges.

A droite, sur les divans verts, siège le tribunal malékite ; à gauche, le tribunal hanéfite.

Ces deux tribunaux sont composés d'un président, qui est le Cheik ul Islam, hanéfite ou malékite, de trois muftis et d'un cadi.

C'est le cadi, c'est-à-dire le magistrat le moins élevé en grade, qui dirige les débats.

Vous vous représentez le milieu. Vous voyez d'ici ces magistrats majestueux, portant d'immenses turbans d'une blancheur éblouissante et la tête recouverte d'une écharpe en cachemire, insigne de leurs fonctions. Et vous vous représentez l'insuffisance d'un avocat du barreau français, ne possédant aucun autre élément que les renseignements juridiques donnés par son client ou l'interprète du tribunal et allant plaider devant les magistrats, qui l'accueillent comme un intrus, qu'ils sont obligés d'écouter, comme on fait semblant de le faire avec l'enfant de la famille qui vous a invité à dîner.

J'avais été chargé de plaider pour l'épouse d'un mufti qui avait des difficultés avec son mari. Le

secret professionnel m'impose de vous taire le nom de la cliente, le rite auquel appartenait son mari, ainsi que la nature de l'affaire.

Comme de juste, dès que les difficultés se produisirent, le mari, muni de l'autorisation du Cadi, fit enfermer sa femme dans une maison de refuge, placée sous la surveillance du Charaâ (en arabe, on dit « sous le regard du Charâa ») et qu'on appelle « Dar Jouad ».

Muni d'une procuration notariée, je me rendis un jeudi devant le Tribunal du Charaâ, et, audacieusement, je choisis le tribunal du rite auquel appartenait l'époux de ma cliente.

— Parle, me dit le Cadi.

— Je n'en ferai rien, Monseigneur, répondis-je, avant que mon adversaire, Monseigneur le Mufti X..., ne vienne s'asseoir sur ce banc, à côté de moi, ainsi que le veut la loi religieuse.

Le Cadi se retourna vers le Mufti désigné, et, du regard, l'interrogea. Celui-ci se renversa sur le coussin, et, de la tête, fit plusieurs gestes nettement négatifs.

— Parle, me dit le Cadi.

Rompant alors avec toutes les traditions, je me tournai vers le président du tribunal, le Cheikh ùl Islam :

— Monseigneur le Cheikh, lui dis-je, tu es le président de ce tribunal. C'est par délégation de ton pouvoir que Monseigneur le Cadi dirige les débats. Il est impossible de plaider une affaire contre un adversaire qui siège parmi le tribunal qui doit juger cette affaire. Ce serait immoral, illogique et illégal, et je sais que vous êtes les interprètes scrupuleux de la loi et que vous n'ordonnerez pas une telle mesure. Qu'il me soit per-

mis de vous rappeler l'un des hadiths (faits et gestes) du prophète Mohamed :

« Un jour, près du prophète Mohamed, était assis Notre Seigneur Omar, qui fut le premier calife, le gendre du prophète et l'auteur de tous les nobles descendants du prophète, les « Chérifs ».

« Un Juif se présenta devant le prophète et lui soumit un litige qu'il avait avec Notre Seigneur Omar.

« — Omar, dit le prophète, va t'asseoir près de « ton adversaire. »

« Omar obéit, et, après explications des deux adversaires, Omar perdit son procès. »

« Quelle que soit la naissance de mon adversaire, est-elle plus illustre et plus noble que celle du premier calife qui a donné naissance à tous les chérifs et qui est votre aïeul à tous ?

« Je demande donc que mon adversaire vienne s'asseoir à côté de moi. »

Le Cheikh ul Islam regarda longuement mon adversaire et les membres du tribunal. Il y eut probablement échange d'avis, dans cet échange de regards. S'adressant alors au mufti :

— Monseigneur, lui dit-il, va t'asseoir à côté du mandataire de ton adversaire.

Le mufti fit un mouvement pour se lever ; je l'arrêtai de la main et, m'adressant toujours au Cheikh ul Islam, contre tout protocole :

— Monseigneur, lui dis-je, ce mot et ce geste me suffisent. Que vous dirai-je au fond de mon affaire ? Il s'agit d'une femme, et vous êtes les défenseurs nés des femmes, des orphelins et des faibles. Vous arbitrerez ses droits, sans que j'aie besoin de les exposer.

Et je me retirai en saluant respectueusement le Medjless, étonné, mais, au fond, ravi par mon attitude.

Dois-je ajouter que ma cliente obtint infiniment plus qu'elle ne m'avait chargé de demander, et que mon adversaire ne se plaignit pas de ce que le tribunal avait statué *ultra petita* ?

so
du
tra

tru
de
et
va
]
dia
s'a
ve
et
gn
so
jo

Dj
Al
le
ra

EL OOBBEITA

— La Marsa, me dit Baba Saïd, en dégustant son kaoua, aux grincements de la noria du café du Safsaf, la Marsa n'a pas été toujours le village tranquille et populeux que tu connais.

Il y a trente ans, à la place de toutes ces constructions, il y avait de grands jardins, entourés de haies de cactus, les routes étaient sablonneuses et les voitures ne s'y aventuraient qu'avec des chevaux de renfort.

Du côté du nord, du côté de Gammart, les Bel-dias (les citadins, les habitants de Tunis) ne s'aventuraient qu'en nombre et au moment des vendanges. Aussi les crimes y étaient-ils fréquents et jamais un habitant de la région ne venait témoigner, car, tu le sais bien, les gens de la Marsa ne sont pas commodes, et des vengeances étaient toujours à craindre.

Gammart, Ghar el Melh (Porto-Farina), Ras-el-Djebel étaient réputés par la beauté de leurs filles. Ah ! ces filles ! c'étaient des houris ! l'or était dans leurs cheveux et leurs yeux avaient l'azur et l'émeraude de l'algue marine.

Et, avec ces attraits, c'étaient de grandes femmes, aux formes parfaites, aux corps blancs, à l'allure majestueuse. Ah ! que de sang cette beauté a fait répandre ! L'une de ces jeunes filles, la fille de Bayek (ton petit père) Amor el Ksontaini, était ardemment aimée par deux jeunes gens : l'un, un citadin de Tunis, Ali Echouachi ; l'autre, un pauvre diable de pêcheur de Gammart, Ahsen Aâjaj.

Derrière les haies de cactus, les deux amoureux épiaient jusqu'aux moindres mouvements de la belle Aziza. Leurs yeux la dévoraient quand, enveloppée d'un large voile blanc, elle suivait la longue théorie des femmes de Gammart, semblables à des fantômes, qui descendaient au clair de lune prendre leur bain de mer et leurs ébats sur la plage. Nos femmes, tu le sais, choisissent un endroit écarté pour s'y baigner et abandonnent aux flots leurs corps très peu couverts.

Nos deux amoureux étaient derrière les rochers ; rochers eux-mêmes, ils étaient la vague même de la mer, et la beauté de la jeune fille n'avait plus de secrets pour eux.

Ils en étaient fous tous deux. Mais le pauvre pêcheur pouvait-il lutter contre un négociant, un fabricant de chéchias ?

Ali demanda la main de la jeune fille. Il fut agréé.

Quinze jours après, il fut trouvé mort, la poitrine trouée par une balle, sur la route de la Marsa à Gammart.

Ce crime resta impuni, personne ne donna aucun renseignement. On soupçonna bien Ahsen, mais jamais on ne put établir sa culpabilité.

Deux années se passèrent : Ahsen avait disparu du pays. On dit qu'il s'était fait coupeur de routes

dans la région de Porto-Farina et Bizerte. Bref, ce qui est certain, c'est qu'au bout de ces deux années, il revint à Gammart, riche et considéré, et qu'il demanda et obtint la main d'Aziza.

La veille du mariage, il revenait de la Marsa, se dirigeant vers Gammart, suivant ce même chemin où son rival avait trouvé une mort si mystérieuse. Il vit près de lui, à l'endroit même où était tombée sa victime, un vieillard à la barbe blanche qui le regardait en riant. Il se dirigea vers lui. Ce vieillard se changea en un cheval ardent et fougueux ; il le poursuivit. Ce cheval prit la forme d'un âne vigoureux, dont les braiements avaient les accents d'un rire sardonique. Il se jeta sur lui le couteau à la main, mais l'âne devint un taureau furieux, l'œil en sang, qui se précipita sur Ahsen, la tête baissée, et les cornes en avant. Ahsen prit la fuite, poursuivi par le taureau jusqu'à Gammart.

Il rentra chez lui : le lendemain, il succombait d'un transport au cerveau.

Ce vieillard, ce cheval, cet âne, ce taureau, sais-tu ce que c'est ? C'est « el Oôbbeïta », c'est ce fantôme qui naît toujours de la fécondation du sol par un sang qui crie vengeance.

On ne peut en avoir raison que par les mêmes armes qui ont donné la mort à la victime, et alors le fantôme « el Oôbbeïta » disparaît.

Maintenant, ne va pas dire que ce fantôme est dû à une imagination travaillée par les remords.

Tu as connu Baba Mohamed Et-Tabbal, celui qui jouait du tambour avant l'aube, au mois de Ramadan, à Gammart, pour prévenir les croyants de ne plus prendre d'aliments.

C'était un honnête homme qui n'avait que des amis et dont la conscience n'avait rien à se reprocher.

Eh bien, n'a-t-il pas été lui aussi poursuivi par une Oôbbeïta et n'est-il pas mort de frayeur ?

HOSPITALITÉ ET FATALISME

Au mois d'août 1893, j'étais allé, dans la région du Cap Bon, à une petite localité, au nord de Kourba, appelée Zouiet el-Maâisra.

J'avais assisté à une enquête criminelle : l'enquête terminée, j'avais profité de ce que le ciel était couvert et j'étais parti vers deux heures de l'après-midi, avec un Arabe pour guide, tâchant d'arriver à Nabeul avant la nuit.

A quelques kilomètres de Kourba, l'orage, qui grondait, éclata soudain. Nous fûmes tout d'un coup aveuglés par la poussière, inondés par la pluie et éblouis par les éclairs.

— Presse le pas de ta mule, Seigneur l'avocat, me dit mon compagnon de route. Ton voyage nous a porté bonheur, c'est la pluie laveuse des aires qui tombe ; nous ne pouvons pas songer à continuer notre chemin. Allons nous abriter dans ce douar que nous voyons là-bas, à gauche de la route.

Je suivis le conseil de mon guide et je me dirigeai vers le douar indiqué. A notre approche, les

chiens des gourbis se jetèrent sur nous, en aboyant avec fureur. Au bruit qu'ils firent, un indigène sortit et s'avança vers nous.

— Cheikh Ahmed, lui dit mon compagnon, nous venons, ce seigneur et moi, te demander l'hospitalité et attendre dans ta demeure la fin de l'orage.

— Avec toi et lui la bénédiction d'Allah nous visite, lui répondit l'indigène.

Il nous fit alors descendre de nos montures, qu'il confia à un enfant, et nous fit entrer dans un gourbi, où une natte épaisse en paille d'alfa était étendue sur le sol. Nous nous assîmes sur la natte et, après avoir conversé quelques instants avec nous, notre hôte sortit, nous disant de l'attendre.

Une heure après, il revint, portant dans ses mains un grand plat de couscous, tandis que d'autres indigènes portaient différents plats de sauce rouge, de tomates, de piments et de viande à moitié cuite.

L'odeur d'huile rance et de beurre pourri, qui se dégageait de tous ces mets, était tellement insupportable que je ne pus pas même y goûter. C'était peu poli, j'en conviens, mais porter une cuillerée de ce couscous à ma bouche était au-dessus de mes forces. Voyant cela, notre hôte ressortit et revint après quelques minutes avec des œufs à la coque. Je demandai du sel, mais ma demande était à peine formulée que je me repentis de l'avoir faite, car il n'y avait pas de sel dans tout le douar. Aussitôt, Cheikh Ahmed fit un signe de la main ; un jeune indigène, d'une admirable beauté, portant son « ahram » avec une suprême élégance, s'approcha de lui :

— C'est mon fils Ali, dit notre hôte, en le couvrant d'un regard orgueilleux.

Et, s'adressant à lui :

— Ali, l'orage paraît se calmer ; va, mon fils, monte sur notre jument verte (par euphémisme, les indigènes disent « vert » pour ne pas dire « noir »), arrive jusqu'au douar voisin et tu nous apporteras du sel.

Je m'opposai, j'insistai, je jurai que je ne goûterais pas aux œufs si Ali se dérangeait ; rien n'y fit, le jeune homme partit et nous restâmes dans le gourbi avec Cheikh Ahmed et mon guide.

Une demi-heure, une heure, deux heures se passèrent ; Ali ne revenait toujours pas ; notre hôte devenait visiblement inquiet et la conversation languissait. La nuit était venue, tous les bruits s'étaient tus et nous n'entendions plus que le clapotement des gouttes de pluie tombant dans les flaques d'eau. Brisés de fatigue, mon guide et moi nous nous laissions gagner par le sommeil...

Tout à coup, nous fûmes réveillés en sursaut par un cri de femme, perçant, horrible et prolongé, suivi de longs hurlements de chiens. Mais dans la nuit, Dieu ! que ce cri et ces aboiements semblaient sinistres ! Nous en étions glacés d'effroi.

Nous nous jetâmes tous trois à l'ouverture du gourbi et nous perçûmes distinctement des pleurs, des lamentations et des hou-hou funèbres, interrompus de temps en temps par un cri, plus épouvantable encore que le premier.

Atterrés, nous nous regardions les uns les autres, nous demandant ce qui causait ces bruits, lorsque, à la lumière des falots, nous vîmes approcher un cortège qui ramenait mort, étendu sur

une civière, Ali, ce superbe jeune homme, que nous avons vu tout à l'heure si plein de vie et de santé.

On nous expliqua qu'en revenant du douar voisin, sa jument avait buté et qu'elle l'avait jeté si malheureusement à terre qu'il en était mort sur le coup.

Son père le regardait avec un douloureux saisissement ; moi, j'étais consterné, car j'étais la cause, bien involontaire, de ce terrible malheur. Quant à mon guide, ses yeux erraient indifférents de l'un à l'autre.

Sur la natte, au fond du gourbi, on étendit le corps du malheureux jeune homme, dont la bouche, entr'ouverte, semblait vouloir parler. Sur un geste de notre hôte, les femmes se turent et s'éloignèrent. Cheikh Ahmed nous fit entrer ensuite dans le gourbi avec tous les assistants, qui s'assirent auprès de lui. Chacun gardait le silence, se laissant aller à ses tristes réflexions ; les bruits du douar s'étaient même éteints, et on ne percevait plus que le clapotement funèbre des gouttes de pluie tombant sur les flaques d'eau.

Tout à coup, se passant la main sur la figure et sur la barbe :

— Allah seul est grand, dit Cheikh Ahmed, Allah seul est éternel !

Puis, se tournant vers l'un des assistants :

— A-t-il rapporté le sel ? demanda-t-il.

On se leva, on fouilla le cadavre, on lui tendit un paquet de sel. Alors, s'adressant à moi :

— Seigneur, me dit-il, mon fils a rapporté le sel.

Et, se mettant une poignée de couscous dans la bouche :

— *Aya, Bismellah, ia siadi*, nous dit-il (allons, au nom d'Allah, mes Seigneurs) (mangez, soutenu).

Ecœuré, affolé par ces mots, par ce geste, par cette impassibilité épouvantable, j'éclatai en sanglots et, malgré les supplications du Cheikh Ahmed, de mon guide et de tous les assistants, je partis seul dans la nuit, dans l'orage, dans l'épouvante et dans l'horreur !

LE NOUVEAU PALAIS DE JUSTICE

Au boulevard Bab Benat, sur le trottoir qui fait face au Palais de Justice, depuis un bon moment, je voyais, accroupi contre le mur, un vieillard indigène qui semblait en admiration devant le monument. En m'approchant de lui, je l'entendis dire, tout en égrenant son chapelet :

— Qu'il soit loué ! celui qui change l'obscurité en lumière, la masure en palais et le palais en poussière ! Que son nom soit exalté, celui qui est toujours juste, et toujours le vrai et le seul juge.

— Mon père, lui dis-je, pourquoi ces réflexions et quelle est la cause qui te les inspire ?

— Mon fils, me répondit-il, avant que ce merveilleux édifice eût été conçu dans l'esprit des Français, des maisons arabes se trouvaient sur son emplacement. Ces maisons, mon fils, abritaient des assassins, des bandits et des voleurs. Sous le règne des beys défunts, personne ne pouvait s'aventurer de ces côtés, passé le crépuscule du soir, ou pendant les heures chaudes des journées d'été.

« Parmi les gens qui habitaient ce quartier, je me souviens, étant tout jeune enfant, d'en avoir connu un, qui se nommait Ali ben Slimane. C'était, d'après ce que l'on disait, l'homme le plus terrible et le plus cruel de tout le royaume de Tunis. Les ministres, les beys eux-mêmes semblaient le redouter ; les officiers, les hambas, en passant auprès de lui, étaient toujours les premiers à le saluer.

« Je me souviens que mon défunt père (qu'Allah ait son âme !) nous racontait ses criminels exploits. Avant de prendre la parole, il allait s'assurer si la porte de la maison était bien fermée avec tous ses verrous et si la grille de fer qui couvrait le patio n'était pas coupée. Lorsque mon père commençait ses récits, nous nous pelotonnions tous contre lui, tellement nous avons peur.

« L'un de ses crimes était particulièrement terrible et odieux et, tu en conviendras toi-même, mon fils, après que tu auras entendu ce que je vais te dire.

« Un riche négociant des Chaouachias, un vieillard vénérable, à la barbe de jasmin, avait eu plusieurs fils qui étaient tous morts après avoir atteint l'adolescence. Allah ne lui avait laissé qu'une jeune fille d'une beauté d'ange, qu'un sultan aurait désirée pour épouse. Et le vieillard et sa femme ne vivaient que par cette enfant et pour cette enfant.

« Un soir, — on ne sait comment, — Ali ben Slimane s'introduisit dans la maison du riche négociant et voulut enlever de force cette jeune fille. A ses prières, à celles mêmes de ses parents, la jeune fille résista, ne voulant pas être l'épouse d'un assassin.

« Alors, mon fils, sous les yeux de ses parents impuissants, Ali ben Slimane égorgea la jeune fille, comme tu égorgerais un mouton, et, laissant les malheureux vieillards dans toute l'horreur du terrible spectacle auquel ils avaient assisté, il vint se réfugier dans sa maison ici, à la même place où s'élève aujourd'hui ce Palais de Justice, sans que les magistrats, craignant pour leur vie, osassent le poursuivre.

« Tous les Chaouachias (et ils étaient nombreux, puissants et riches) allèrent en masse demander justice au bey de ce crime épouvantable ; tous les habitants de Tunis, sans distinction de race, ni de religion, s'adjoignirent aux Chaouachias pour cette démarche ; tous les consuls des Etats européens les appuyèrent, mais le bey ne put atteindre le criminel, qui mourut, il y a quelque cinquante ans, dans une grande aisance, respecté et redouté de tout le monde.

« Et, mon fils, considère combien est grande la puissance d'Allah ! Ce repaire de brigands a été supprimé, et, sur son emplacement, s'élève jusqu'aux nues ce Palais de Justice, dans son imposante majesté, attestant l'amour de l'équité et de la vérité et assurant à tous une justice saine, unique, comme Allah, dont elle est l'émanation ! »

Le vieillard se tut à ces derniers mots, et il me semblait entendre la paraphrase de l'éloquent discours que venait de prononcer l'honorable président du tribunal :

« Ce monument est l'image même de la justice, ferme contre les méchants, accessible aux plus humbles, placée au-dessus des basses passions, mais vibrante au souffle de l'humanité ! »

LA MORT DE HABIBA

J'avais été invité à un dîner que mon ami Si Chadli ben Ali avait offert à l'occasion de la naissance d'un garçon.

Rien ne peut égaler la magnificence des réceptions que donnent les musulmans. Tout y est irréprochable ; les convives, d'une tenue parfaite, et le maître de la maison, d'une urbanité exquise, s'empressant autour de vous, vous servant lui-même lorsque le domestique tarde quelque peu.

Le menu est toujours copieux et succulent, et il faut avoir un excellent estomac pour faire honneur à tous les mets.

Après le dîner, on nous conduisit dans une salle magnifique, au fond du jardin. Je voudrais pouvoir vous la décrire, avec son dôme en moucharabié supporté par huit frêles colonnes en marbre rose, avec ses murs tapissés de carreaux de faïence au reflet mauve, avec cette vasque de porphyre sur laquelle tombait en murmurant un jet d'eau fraîche, avec ses divans recouverts d'une lourde étoffe de soie damassée, couleur bouton d'or.

Des négresses nous servirent un café brûlant et parfumé d'ambre dans des tasses de porcelaine transparente contenues dans un darf (cocotier) en vermeil, posèrent des cigares, des cigarettes et des narghilés devant nous et disparurent.

Elles revinrent bientôt avec des liqueurs et, sur un signe du maître, tirèrent un rideau de soie qui masquait le fond de la salle.

Alors se présenta à nos yeux un orchestre composé d'un harmonium, d'un luth, d'une darbouka et d'un tambour de basque, mais ce qui sortait de la banalité, c'est que tous les exécutants de l'orchestre appartenaient au sexe charmant.

C'étaient de jolies femmes, vêtues de costumes somptueux, de lourds velours et d'épaisses soieries brodées d'or et d'argent.

A droite et à gauche de l'orchestre, étaient assises six autres femmes, chanteuses et danseuses, qui étaient encore plus magnifiquement vêtues. Parmi ces dernières, une, surtout, attirait l'attention. C'était une grande femme aux membres puissants, mais aux attaches frêles, aux traits réguliers et d'une imposante beauté, à la chevelure noire et fine, au teint mat, mais chaud, pleine de santé et de vigueur.

Cette femme était vêtue avec un goût et un luxe inouïs.

Elle portait un boléro en velours vert clair, brodé d'argent, une jebba gorge de pigeon, brodée de soie vieil or, et, sous sa fouta, à bandes de soie alternées, violette et argent, on voyait un large pantalon forme zouave, de soie crème damassée.

Mon voisin me murmura à l'oreille :

— C'est Habiba, fleur de l'œil (nouar el aïne), l'amie de Si Chadli.

Toutes ces femmes chantèrent, dansèrent.

Quand ce fut le tour de Habiba, quand, prenant un air inspiré, elle dit de sa voix grave, de sa voix de contralto : *Ya lil* (ô nuit), ce fut sublime !

Tous les assistants étaient suspendus à ses lèvres, tous haletaient au récitatif d'amour qu'elle chantait, qui était l'expression même d'une passion ineffable. Quand elle se tut, quand ses compagnes reprurent en chœur le refrain qui suit toujours le récitatif, ce fut indescriptible. Les auditeurs battaient des mains, jetant à pleines poignées des louis d'or, et criaient : « La ila, la Allah ! »

Mais quand Habiba se leva, quand, agitant deux foulards en soie, elle commença cette danse qui devait mimer les sentiments exprimés par son chant d'amour, quand on put deviner dans ses mouvements langoureux, mais ni obscènes, ni lascifs, toutes les beautés d'un corps de déesse que les draperies de la fouta faisaient ressortir avec une décence réelle, ce fut véritablement délirant. Tous ces spectateurs, qui s'étaient relativement retenus jusqu'alors, criaient, gesticulaient, jetant leurs turbans, leurs chéchias, de l'argent, des billets de banque, des fleurs, des bijoux !

Elle se rassit.

C'était la fin de la soirée, et nous nous retirâmes tous, remerciant notre hôte pour les moments exquis que nous venions de passer.

.
Deux jours après, Si Chadli vint me trouver de bon matin.

Il avait les traits bouleversés :

— Habiba vient de mourir d'une attaque, me dit-il, veux-tu venir à son enterrement ?

Je le suivis.

Dans une maison, au fond du quartier Hal-faouine, le bach-m'harrek (le chef des chefs des quartiers) vint à notre rencontre.

Il nous introduisit dans une salle où je retrouvai tous mes convives de l'avant-veille.

Dans une autre salle, autour du cercueil, étaient assis un chœur de lecteurs du coran : ils psalmodiaient des versets du livre révélé, et leurs voix, dans le silence absolu de tous les assistants, étaient singulièrement prenantes et émouvantes.

Si Chadli était près de moi. Dans un sanglot, il chuchota à mon oreille :

— Elle se trouve au milieu de tous ces lecteurs, qui bercent son dernier sommeil par la chanson de leurs prières. Elle est dans cette salle, qu'elle a meublée à son goût, sobrement et avec cette suprême distinction qui l'a toujours imposée à tous. Il n'y manque que l'ornement de sa beauté, dont la tombe va jouir. Des femmes l'ont lavée, et, sur son corps, ont versé de l'eau de roses.

« A peine s'il m'a été permis de baiser une dernière fois ses beaux yeux à jamais fermés à l'amour et à la vie. On l'a enfouie dans un linceul de lin, sa dernière toilette. On l'a mise dans un cercueil, lamé d'argent, qu'on a placé sur un brancard. Habiba, ma bien-aimée, tu n'es plus et ces voix graves te donnent ton dernier concert ! »

Cependant, les lecteurs poursuivaient leur mélodie. De temps en temps, une voix s'élevait, disant un verset, et les basses du chœur reprenaient :

« La ila la Allah ! La ila la Allah ! » en sourdine.

Nous étions bercés par ces voix si admirablement unies et fondues, et nous distinguions la beauté des paroles consolantes :

« Dis, ô mes serviteurs, vous qui avez agi iniquement envers vous-mêmes, ne désespérez pas de la miséricorde divine, car Dieu pardonne tous les péchés : il est l'indulgent, le miséricordieux ! »

C'était la fin.

Le bach-m'harrek, qui est le maître des cérémonies, nous fit lever et sortir.

Le cortège se forma. Nous marchions tous devant, ayant derrière nous le chœur des lecteurs du coran qui entouraient le cercueil, placé sur une civière portée par quatre portefaix.

Arrivés à la mosquée de Halfaouine, nous présentâmes nos condoléances aux parents, toujours sous la conduite du bach m'harrek, pendant que le cercueil était introduit dans la mosquée.

.

Habiba a été enterrée au cimetière qui se trouve hors la porte de Sidi Abdsselam, près d'un jardin de roses, dont elle aimait tant le parfum.

SELLAL EL GLOUB (L'Arracheur des cœurs)

« Rentrez, mes enfants, voilà Sellal el gloub (l'arracheur des cœurs) qui passe. »

Les mioches, apeurés, se précipitèrent dans la maison, regardant de leurs yeux effrayés l'immense silhouette d'un Marocain qui passait paisiblement dans cette rue des Andaloux, si tranquille, si sombre, si propre, incitant tellement à la rêverie. Il était très grand, le Marocain ; son profil d'oiseau de proie et sa barbe touffue lui donnaient un air plutôt rébarbatif. Il paraissait vigoureux, il tenait un bâton à la main, et, de l'autre main, il portait un grand sac en poil de chameau, qui pendait sur la kachabia dont il était revêtu.

Je suivais le Marocain, j'avais entendu le cri de la vieille femme. J'avais observé le geste de terreur des enfants et je m'étais arrêté près de cette merveilleuse impasse où ils s'étaient tous réfugiés, admirant la porte splendide qui les abritait et qui n'était pas entièrement fermée.

Lorsque le Marocain eut disparu du côté des souks, la porte s'entr'ouvrit, la vieille femme qui

avait parlé s'avança jusqu'à l'entrée de l'impasse :

« Allah soit loué ! dit-elle. Il est parti. »

Me voyant arrêté et remarquant mon air étonné :

— Pourquoi sembles-tu surpris ? Ne sais-tu point ce que sont ces Marocains maudits, ces magiciens, chercheurs de trésors ? Pour découvrir le trésor, il faut qu'ils offrent aux djenoun, qui en sont les gardiens, le cœur et les entrailles d'un innocent. Or, quoi de plus innocent et de plus pur qu'un enfant ? Ils parcourent les rues les plus sombres et les plus désertes, portant un sac sur leur épaule. Ils ont des bonbons dans les poches de leur kachabia. Ils en donnent aux enfants, pour les attirer vers eux. Quand ils arrivent à capter leur confiance, ils se précipitent sur ces petits êtres, si crédules et si peu méfiants, leur mettent un bâillon sur la bouche, les fourrent dans leur sac et les portent en dehors de la ville, ou bien à l'endroit, à la ruine, à la mesure, où ils ont leur domicile et qui se trouve toujours près de l'emplacement où gît le trésor.

« Quelques jours après, on trouve un grand trou près de l'ancien domicile du Marocain, et, sur un amas de charbons éteints et de cendres, le cadavre d'un chérubin, la poitrine ouverte et le cœur et les entrailles arrachés.

« Ah ! combien d'enfants ont ainsi disparu !

« Leurs parents se mettent à la recherche de l'assassin, mais ces diables de Marocains se ressemblent tous. La victime seule aurait pu reconnaître son assassin ; la mort, hélas ! a fermé sa bouche pour toujours. D'ailleurs, ces magiciens sont si redoutables et ont un pouvoir si grand !

« Je me souviens qu'étant jeune fille, au temps

où Sidi Hamouda Pacha Bey régnait sur la Tunisie, au temps où les Chrétiens avaient Naboulion el Kébir (Napoléon le Grand) pour Sultan ou « Ambrou » (Empereur) comme ils disent, nous avions comme voisine une jeune fille nommée Chérifa, la fille de l'amine des jardiniers.

« Elle réunissait toutes les beautés en elle et, quand on la voyait, sa perfection obligeait à dire :

« Que le Créateur soit loué pour ce qu'il a créé ! »

« Comment pourrais-je te la dépeindre ? Elle était grande et bien faite, sa peau était plus blanche que la neige qui couvre les montagnes du pays des Beni Khémir (les Kroumirs), ses cheveux plus sombres que l'obscurité d'une nuit d'orage, ses yeux grands et rieurs semblaient du velours, son nez était droit, ses narines étaient celles d'une inspirée, et sa bouche charnue et d'un rouge de corail découvrait des dents d'une blancheur éblouissante, des dents petites et régulières comme les grains d'un collier de perles ; elle était la joie et l'ornement de notre quartier.

« Un jour, nous étions allées à Gammart, dans le palais du général Benayed, qui était le patron de son père. C'était l'été ; il faisait chaud, la mer était près de nous. A midi, sous les rayons ardents du soleil, alors que la plage était déserte et que l'on n'entendait que le cri strident des cigales, nous sommes allées chercher de la fraîcheur dans la mer.

« Tu sais, mon fils, comme nous sommes peu méfiantes. Personne ne se trouvait sur la plage. Aucune habitation n'existait dans la région. Nous nous déshabillâmes et, toutes nues, nous pénétrâmes dans l'eau et prolongeâmes longtemps nos ébats.

« A ce qu'il paraît, un homme était caché derrière un buisson. Il nous avait vues, détaillant nos beautés les plus secrètes. Cet homme était le fils du premier ministre. Il tomba amoureux fou de Chérifa et, malgré son père, qui voulait lui faire épouser la fille même de Sidi Hamouda Pacha (qu'Allah l'ait en sa sainte miséricorde !), le fils du premier ministre demanda en mariage Chérifa. Tu penses bien que son père la lui donna.

« Ce que fut le trousseau, ce que furent les préparatifs du mariage, je te le donne à penser.

« Je me souviens encore du cortège qui accompagna la jeune épousée ; je me souviens encore de cette immense théorie d'esclaves qui sortit de notre maison portant le trousseau et précédant la nouvelle mariée. Du plus loin que la vue s'étendait, on voyait des nègres portant des paniers couverts de foulards de soie ; d'autres noirs, montés sur des mules, portaient des coussins, des traversins et des couvertures ; des négresses tenaient des cierges à cinq branches pour combattre le mauvais œil.

« Les eunuques brûlaient des parfums dans les encensoirs, d'autres faisaient éclater le sel dans des canouns (braseros en argile), les guerriers tiraient des coups de fusil et faisaient la fantasia avec des tromblons. C'était merveilleux ! Tout Tunis avait assisté à ce mariage.

« Enfin, la mariée parvint à la maison nuptiale.

« Le premier ministre avait construit une maison pour elle, un véritable palais qui existe encore, dans l'autre quartier, à Bab Souika.

« Je ne te ferai pas la description des carreaux de faïence revêtant tous les murs, des plafonds en moucharabié, des portes en bois sculpté, des mar-

bres qui couvraient tout le sol, des gracieuses et sveltes colonnes qui soutenaient une vérandah qui entourait tout le patio (cour intérieure) de la maison. C'était bien la demeure qui convenait à une semblable beauté.

« Le lendemain, Chérifa nous racontait l'émotion de son mari lorsqu'il avait eu avec elle cette première et très courte entrevue que nous appelons à Tunis « Les paroles de la bouche », car ce sont les premières paroles que les deux nouveaux époux échangent entre eux.

« Lorsqu'il avait soulevé son voile et qu'il avait vu ses deux yeux mutins et rieurs, dans cette face aussi brillante et aussi belle qu'une lune en sa quatorzième nuit, tout son corps avait tremblé et, ne sachant que dire, il avait baisé la main, oui, mon fils, cet homme (cela te semblera aussi extraordinaire qu'à moi) avait baisé la main de Chérifa. Un homme avait baisé la main d'une femme ! Il lui avait dit en frémissant :

« — Pour moi, toute cette beauté ? »

« Souriante et non moins émue, Chérifa avait répondu :

« — Seigneur, je suis la plus humble de tes esclaves, celle de la cuisine, de la pièce du feu. »

« Le jeune époux quitta Chérifa.

« Le lendemain, il revint pour cohabiter avec elle.

« Elle était sur un canapé, près du lit. Mais ses yeux fixes, vides ne le voyaient pas. Il lui parla, elle ne lui répondit pas : elle semblait ne pas l'entendre.

« Il s'approcha d'elle, tout grelottant de peur, marmottant des prières, implorant la clémence d'Allah. Elle se leva et, vêtue de son magnifique

costume de nouvelle mariée, d'un pas d'automate, elle se dirigea vers la porte et la poussa. Son mari la suivit. Elle traversa le patio, alla à la porte de la maison, l'ouvrit et sortit. Son mari la suivait toujours. La figure dévoilée, Chérifa traversa tout le quartier de Bab Souika et s'en alla près des remparts qui avoisinent la porte de Bab Alouj. Son mari la suivait toujours. Elle parvint à une mesure près de laquelle se tenaient deux Marocains. L'un de ces Marocains jetait de l'encens sur un brasier incandescent, en marmottant des incantations ; l'autre regardait fixement du côté d'où venait Chérifa, en faisant des gestes d'appel avec la main. Le Marocain qui faisait des gestes l'enlaça d'un bras tandis que, de l'autre, armé d'un khandjar tranchant, il lui ouvrit la poitrine pour en retirer le cœur et les entrailles. Chérifa poussa un cri qui semblait un sanglot. C'en était trop ! Son mari s'empara du khandjar et le plongea dans le cœur de l'assassin, en criant, en appelant au secours.

« L'autre magicien se leva, courroucé, et, avec cet horrible accent qui distingue les Marocains et les fait reconnaître à mille lieues :

« — Ah ! chien ! dit-il, tu viens de tuer Moulay
« Abdel-Kerim et annihiler tous les efforts que
« nous avons faits pour découvrir ce trésor !
« Tiens, meurs ! »

« Et, se précipitant sur le jeune homme, il lui porta un coup mortel.

« Cependant, le bruit de la lutte avait attiré du monde. On arrêta le meurtrier. On releva les trois corps. Le fils du ministre n'était pas encore mort ; avant d'expirer, il raconta toute la scène que je viens de te rapporter et désigna son meur-

trier, qui fut exécuté le lendemain, non sans avoir subi d'horribles tortures.

« Voilà, mon fils, pourquoi nous disons à nos enfants de rentrer à la maison lorsque nous voyons passer ces Marocains, qui sont des arracheurs de cœurs, ou bien ces chrétiens, qui, dit-on, volent les enfants, les pendent par les pieds, jusqu'à ce que tout leur sang s'écoule sur les sabres qui doivent servir pour la guerre, afin que ces sabres deviennent tranchants, mortels et invincibles. »

HASSINA

De très loin, de Constantine, de Tébessa, et même du pays d'Ifrikia, on était venu demander à Hadj Salah la main de sa fille Hassina. Chaque fois, il en avait fait part à sa femme, et, chaque fois, la vieille Announa avait fait la même réponse :

— Dis que notre fille est encore trop jeune.

Et les prétendants affluaient toujours dans le pays de Ghardimaou. Il y en avait qui s'y étaient même établis.

Ils attendaient que les parents changeassent d'idée.

Pendant ce temps, ils guettaient Hassina, la suivant du regard, extasiés par cette beauté parfaite.

Lorsqu'elle allait puiser de l'eau au puits, portant la cruche sur son dos, des yeux ardents, pleins de désirs et de convoitise, la suivaient et s'attachaient à elle. Les prétendants étaient tous là, derrière les buissons, l'épiaient, cherchant à lui parler, analysant ses moindres gestes.

Hassina n'avait cure de cela.

De son pas souple, vêtue de son haïk bleu, le front encerclé par un foulard de soie multicolore, elle gagnait le puits, puisait l'eau dans la cruche qu'elle mettait sur son dos, découvrant, dans ce gestes, ses bras ronds et potelés et sa gorge ferme. A pas plus lents, à cause de son fardeau, elle revenait vers le gourbi paternel. De derrière chacun des buissons, s'élevaient de ces chants d'amour, de ces récitatifs passionnés que l'on appelle « aroubi ».

Ah ! vous aviez beau chanter les yeux de gazelle de Hassina, ses sourcils semblables à deux arcs de palmier, ses cheveux noirs et brillants, les perles de ses dents, le corail de sa bouche, sa taille droite et élancée comme un cyprès ! Vous aviez beau décrire ce qui semble parfait aux poètes, c'est-à-dire des beautés moins parfaites que celle de Hassina ; vous aviez beau parler de votre passion et des souffrances qu'elle vous causait, vous aviez beau l'éblouir par des promesses, par les bijoux que vous vouliez lui offrir, les palais que vous vouliez construire pour elle, l'armée de serviteurs que vous alliez mettre à sa disposition, Hassina passait, passait toujours devant vous de son pas égal et lent, sans tourner la tête, sans même vous jeter l'aumône d'un regard, pauvres mendiants d'amour !

Les voisins du gourbi racontaient que Hassina avait échangé des promesses avec son cousin Ali, qui avait été kammès chez le Khalifa de Ghardimaou et que la contrebande, dans ce pays de frontière, avait fini par séduire. On racontait ses prouesses de contrebandier, lorsqu'il avait introduit cinquante kilogrammes de tabac dans un mannequin revêtu d'un vieux haïk de bédouine,

disant au douanier pris de compassion : « C'est ma vieille mère malade, que je ramène à Souk el Arba. Elle vient de Hammam el Meskoutine » ; lorsqu'il s'était laissé prendre avec dix paquets de cigarettes, qu'il ne déclarait pas, alors que ses associés faisaient passer dix bourricots chargés de tabac. On racontait surtout son dernier exploit :

Il avait passé la frontière la nuit avec trois mulets chargés de poudre ; un douanier l'avait arrêté dans un ravin :

« — Laisse-moi passer, » lui dit Ali, menaçant. Le douanier n'avait pas voulu. D'un coup de tête, Ali l'avait envoyé rouler au fond du ravin.

Il avait été arrêté et condamné par le Tribunal de Tunis à un an d'emprisonnement. Au moment de son arrestation, Hassina lui avait dit :

— Ne crains rien, Ali, je t'attendrai. La prison est faite pour les hommes.

.
Cependant, depuis quelques jours, un prétendant des plus sérieux s'était présenté. C'était un beau jeune homme, d'une richesse fabuleuse, élégant, admirablement vêtu, monté sur un jument de race, qui était venu en compagnie du Caïd, qui l'appelait : « Monseigneur » et avait auprès de lui une attitude pleine de déférence.

C'était le Caïd lui-même qui avait appelé le vieux père de Hassina et lui avait demandé la main de Hassina pour Sidi el Béchir, le fils de Notre Seigneur le marabout « El Kadri ».

Ebloui par la noblesse, la richesse et l'influence du jeune homme, autant que par sa mâle beauté, Hadj Salah avait accepté, et le contrat de mariage avait été écrit par les notaires.

.

Hadj Salah avait notifié sa décision à sa femme et à sa fille, qui se mirent toutes deux à pleurer et à crier, s'égratignant les joues, poussant des hurlements funèbres.

Fort de l'appui du Caïd, Hadj Salah s'adressa au Cadi et fit enfermer les deux femmes dans une de ces maisons de refuge que l'on appelle « Dar Jouad », qui, sans avoir le caractère d'une maison de détention, privent tout de même les femmes de leur liberté et leur inspirent de salutaires réflexions.

Le lendemain, le fiancé, Sidi el Béchir, trouva empoisonné son chien favori, son beau slougui noir.

Quelques jours après, au moment où il accompagnait le Caïd, monté sur sa merveilleuse jument, la bête fut prise de frissons et tomba raide morte.

Sidi el Béchir comprit les deux avertissements. Il fit convoquer Hadj Salah devant le Caïd, le cadi et deux notaires et, en leur présence, il dit : « Soyez témoins que je répudie mon épouse Hassina bent el Hadj Salah, par le triple péché. » Le vieux bonhomme avait essayé de protester, avait voulu restituer la somme qui lui avait été payée en dot, mais Sidi el Béchir avait noblement refusé et avait quitté le pays pendant que Hadj Salah faisait sortir sa femme et sa fille du Dar Jouad.

Depuis, deux mois s'étaient écoulés. Jamais Hassina n'avait été plus belle. Le temps qu'elle avait passé dans la maison de refuge lui avait donné un air de tristesse et avait éclairci son teint. Elle avait maintenant une telle distinction,

ses yeux de velours faisaient tellement ressortir la pâleur de ses joues, il y avait un tel air de lassitude dans sa démarche qu'à la voir on était pris à la foi de compassion et de désir. Ah ! combien **souhaitaient** d'être les consolateurs d'une telle **affligée** !

Ali était enfin sorti de prison. Tous les jeunes gens du pays étaient allés l'attendre à la gare, et il avait fait une entrée triomphale dans le douar. On raconte même qu'en apprenant son retour, les douaniers avaient fourbi leurs armes et chargé leurs fusils et revolvers, et que celui qui l'avait fait condamner, craignant des représailles, avait permuté avec un douanier de Tunis.

.....
Sitôt arrivé, Ali, en compagnie de tous les notables du douar et de la région, vint trouver Hadj Salah pour lui demander la main de Hassina.

Son apparition fut saluée par le you you joyeux des femmes, et Hadj Salah ne put pas refuser sa fille à celui qu'elle aimait et que le séjour à la prison avait en quelque sorte consacré comme le chef des contrebandiers de Ghardimaou.

Le mariage fut décidé. On devait le célébrer quatre semaines plus tard, pour permettre aux jeunes gens de se préparer et pour obtenir l'autorisation de donner une immense fantasia dans laquelle devaient prendre part le Béni Kémir et les Arabes de Constantine.

Il avait été décidé que tous les habitants de la région devaient donner leur quote-part pour ces fêtes de la noce et qu'Ali devait venir le soir du mariage, à la tête de cinquante cavaliers, pour enlever sa fiancée et l'emmener dans son douar,

distant de deux kilomètres du gourbi de Hadj Salah.

Le jour du mariage arriva enfin.

Des milliers de spectateurs s'étaient présentés.

La fantasia fut grandiose : les cavaliers s'étaient surpassés, et Ali était certainement le meilleur de tous. Jamais on n'avait vu un cheval plus rapide et mieux monté que le sien par lui. Il arrivait avec la vitesse de l'ouragan, dépassant tous les cavaliers, tirant un coup de son tromblon, qu'il rechargeait en plein galop, et en enlevant un des objets laissés à cet effet.

Les hommes criaient : « La ila la Allah ! »

Les you you des femmes éclataient stridents et prolongés et plus d'une enviait Hassina, qui devait le soir même reposer sa tête sur le cœur qui battait dans cette poitrine de lion.

Vers la fin de la journée, à la tête de cinquante cavaliers, Ali fit irruption dans le gourbi de Hadj Salah.

Entourant Hassina de son bras, il la mit sur la selle de sa monture et, chargé de son précieux fardeau, il prit la fuite au triple galop, suivi de ses cavaliers, que d'autres cavaliers faisaient semblant de poursuivre en tirant des coups de feu.

La petite troupe marchait à toute allure. Hassina, délicieusement émue, penchait voluptueusement sa tête sur la poitrine d'Ali. Ils allaient arriver. Les poursuivants précipitèrent leur allure, et les coups de feu redoublèrent. Tout à coup, d'une éminence à gauche de la route, deux coups de fusil partirent, imperceptibles dans cette tempête de coups d'armes à feu.

Ali et Hassina tombèrent de leur monture.

On crut à un accident. On voulut les relever. Ils avaient tous les deux la gorge trouée par une balle. Ils étaient morts tous deux !

On soupçonna bien les prétendants évincés, mais lequel désigner ? Ils étaient trop nombreux.

.
Depuis, à la place où ils sont morts tous deux dans cette immense plaine, près de la petite éminence, au printemps, la terre se couvre d'une tache d'herbe rouge, rouge comme le sang généreux des deux époux, des deux jeunes amants.

Et les Arabes des environs vous disent :

« Seigneur, c'est le sang d'Ali et de Hassina el Hosna qui crie vengeance !

« D'ailleurs, ne vois-tu pas, au milieu de cette tache rouge, ces deux lis sauvages qui s'enlacent ? Le plus grand, c'est Ali, et l'autre c'est Hassina, son épouse, la plus belle des belles, celle à qui la terre a demandé pardon quand elle a recouvert son corps, celle qui faisait voiler le soleil quand elle paraissait, car elle était plus belle et plus brillante que lui. »

EL MEDJENOUN (Le Possédé)

Cette arrivée à Gabès, à la fin d'une chaude journée de septembre, est inoubliable.

Depuis Bouchemma, la petite localité qui forme la banlieue immédiate de Gabès, l'odeur du henné fauché s'était emparée de nous.

Léon, mon vieux camarade, était émerveillé. Nous étions tous enivrés par le henné, dont le parfum incite tant à l'amour. Nous traversions maintenant les méandres du labyrinthe que forme l'oued Gabès.

Au sortir d'une région désertique, aux derniers rayons d'un soleil ardent encore, jetant sa chaude couleur sur le fleuve coulant à pleins flots dans cette végétation luxuriante, cette immense quantité de palmiers, qui bouchaient tout l'horizon, à droite, à gauche, devant et derrière nous, donnait une impression indescriptible de féconde abondance.

L'auto passait sous des guirlandes de vignes, d'où pendaient d'immenses grappes de gros raisins rouges.

A droite et à gauche, sous les palmiers, dans les champs de luzerne verte, les grenades jetaient leur note carminée dans les feuilles sombres des arbres. Les jasminiers offraient leurs fleurs odorantes, parmi les arbustes de géranium ; les pommes se détachaient en vert clair, près des petits citrons beldis, si parfumés, et les grandes courges, les aulx et les oignons peuplaient les champs non ensemencés de luzerne.

Dans le fleuve, des femmes lavaient leur linge, le battant avec leurs pieds, découvrant très haut leurs jambes, chantant des cantilènes arabes, si expressives et mélancoliques.

Sous l'empire du henné, Léon les regardait, malgré ses soixante ans, avec un réel intérêt, aussi passionné pour toutes, même pour les vieilles bédouines de quatre-vingts printemps. Oh ! bienfaits du henné !

« — Ne deviens-tu pas, mon vieux, me dit-il, païen comme moi ? Jamais je n'ai compris l'antiquité comme je la comprends maintenant. Et les miens, qui se moquaient de moi parce que j'entreprenais en ce moment un voyage en Tunisie ! Ils me parlaient de canicule et de campagne desséchée. Jamais je n'ai vu une telle quantité d'eau. On devrait venir à Gabès chercher de l'eau pour Paris. Regarde donc comme tout ce paysage, sans apprêts, nu et simple, est attirant et passionnant. Si l'on venait me dire que nous sommes en 1919, je le démentirais.

« Nous sommes dans la province de Carthage, conquise par les Romains et administrée par eux. Je ne sais même pas s'il ne faut pas remonter plus loin que les Romains : regarde ces femmes avec leurs tuniques bleues ou quadrillées de

rouge, mais ce sont des nymphes ou des dryades ! Pourquoi faut-il que cette maudite auto, nos casques et nos vêtements modernes viennent détruire cette exquise impression d'archaïsme ? Vois donc ces pierres, ces grosses dalles et ces petits ponceaux, je t'affirme qu'ils ont été posés par les autochtones sous la direction d'architectes latins. Je suis convaincu que, derrière ce buisson de jeunes palmiers, sous ces régimes d'or de dattes qui pendent partout, dans ces champs peuplés de lis rustiques, nous allons voir apparaître Nausicaa et ses suivantes, les mains chargées de fleurs odorantes et de fruits délicieux.

« Te souviens-tu de notre vieux professeur de seconde, pleurant en lisant le vers exquis de Virgile :

« *Manibus date lilia plenis.* »

Comme pour répondre à cette évocation, à un tournant de la route, nous croisâmes trois jeunes femmes musulmanes. L'une d'elles était de toute beauté : elle était vêtue d'un costume luxueux, une jebba de satin rouge, brodée d'or, moulait sa gorge et sa poitrine et une fouta en soie à bandes alternées vert pâle et argent partait des reins pour descendre jusqu'aux chevilles. Par-dessus, elle avait un grand voile en soie blanche et bleue. Elle avait le visage découvert. Ses beaux yeux noirs se fixèrent avec un sourire sur notre ami Cothurnier, qui salua respectueusement. Elle lui rendit son salut et, se tournant vers ses compagnes :

« Faites attention, jeunes filles, dit-elle en arabe, mettez-vous sur les bords de la route, laissez passer « el caraba » (l'auto). »

Les jeunes filles obéirent et l'auto passa.

Quand nous fûmes hors de la portée de la voix, Cothurnier nous dit :

« — C'est la femme de Sidi Kadour, l'amine d'agriculture. C'est une Kabyle. Elle est très malheureuse, je vous ferai raconter par elle-même son histoire, bien intéressante et bien extraordinaire. Oh ! oui, bien extraordinaire ! »

Malgré notre insistance, Cothurnier ne voulut pas en dire plus long, souriant, ayant ainsi excité notre curiosité.

Presque immédiatement après, l'auto sortit de l'oasis, traversa l'agglomération de Menzel, puis celle de Jara, cornant constamment pour écarter la marmaille grouillante, et vint enfin s'arrêter devant l'hôtel.

Un Arabe, très beau, grand, brun, vêtu d'une jebba de soie jaune, la tête couverte d'un turban d'une blancheur éblouissante, se tenait près de la porte de l'hôtel. Il nous salua, nous lui rendîmes son salut ; Cothurnier alla lui serrer la main. Il nous présenta ensuite :

« — Mes amis, lui dit-il, sont des touristes, de vulgaires Parisiens ne connaissant que leurs boulevards. Ils meurent du désir de voir un intérieur musulman.

« — Je suis honoré de vous connaître, messieurs, nous dit Si Kadour, en excellent français. Puisque vous désirez voir un intérieur indigène, voulez-vous me faire l'honneur de venir chez moi, ce soir, prendre une tasse de café. M. Cothurnier connaît la maison et voudra bien vous conduire. »

Nous acceptâmes avec reconnaissance. Si Kadour nous quitta et nous pénétrâmes dans l'hôtel pour nous rafraîchir et dîner.

Avec quelle hâte nous fûmes prêts, vous le concevez.

Cothurnier arrêta notre zèle :

« — Il faut donner à cet homme le temps d'arriver chez lui, il faut donner à sa femme le temps de rentrer ; il n'y a pas une heure qu'il nous a quittés. Allons, messieurs, souvenons-nous que nous n'avons plus vingt ans. Soyons moins impatients. Venez plutôt avec moi faire un tour dans la ville.

Nous le suivîmes sans conviction. Il nous fit arrêter devant le café maure, où un vieux fédaoui (conteur) nègre racontait les exploits extraordinaires de ce Gabésien merveilleux qui, secondé par une poignée de guerriers, tous fidèles avant la lettre, dans un temps où toute l'humanité était ignorante et sans foi, plus de mille ans avant la naissance de Notre Seigneur Mohamed le Prophète (sur lui soient le salut et la miséricorde d'Allah !), avait défait une armée de roumis plus nombreuse que les grains du sable du désert.

J'avais traduit à Léon :

« — Parbleu ! c'est Jugurtha, dit-il. Ses exploits ont été conservés par le souvenir et déformés par le prisme de cette imagination orientale, qui asservit tout au merveilleux.

« — Allons, messieurs, dit Cothurnier, ne nous attardons pas. Ne laissons pas Si Kadour nous attendre. »

Nous le suivîmes. Il nous conduisit dans l'oasis, plus belle peut-être dans cette claire nuit d'été, sous les rayons d'argent de la lune.

Si Kadour vint nous recevoir :

« — Messieurs, je suis heureux de vous voir. Ma maison est petite, mais j'espère et souhaite

que, comme celle de Socrate, elle ne soit remplie que d'amis. »

La jeune femme que nous avons croisée sur la route vint à notre rencontre.

Si Kadour nous présenta.

Très simplement, avec un laisser-aller exquis, elle nous tendit la main. Léon baisa galamment, goulûment, devrais-je dire, la main qu'on lui tendait :

« — Messieurs, nous dit-elle, mon mari ne pouvait me faire un plaisir plus sensible que de me présenter des compatriotes, car je suis, moi, de la Grande France africaine. Mon père, qui était soldat en 1870, a été aussi soldat pendant cette dernière guerre : je suis Kabyle de Tizi-Ouzou.

« Mais je remplis très mal mes devoirs de maîtresse de maison. Veuillez, messieurs, vous asseoir sous cette charmille, au seul clair de la lune, car la lumière attire les moustiques. »

Nous la suivîmes.

Elle nous fit asseoir sur un banc de pierres recouvert d'un magnifique tapis d'Oudref.

Les deux suivantes, qui l'accompagnaient dans sa promenade, vinrent nous offrir, dans de petites tasses de porcelaine placées dans des cocotiers d'argent, du café, des sorbets à la rose et à la violette et des confitures de dattes et de pistaches.

Nous causâmes de Gabès, de Sfax, que nous venions de traverser, de sa magnifique forêt d'oliviers ; de Paris, que Léon n'avait quitté que depuis huit jours, des mœurs musulmanes si troublantes.

Puis, Si Kadour se tournant vers sa femme :

« — Néfissa, dit-il, dis à tes suivantes de nous

faire un peu de musique, prends ton violon pour les accompagner. »

Il nous sembla que sa voix s'était faite plus dure, qu'il n'exprimait pas une prière, mais qu'il donnait un ordre. Cothurnier, qui était assis entre Léon et moi, nous murmura : « Attention ! »

Néfissa, la femme de Si Kadour, se leva et pénétra dans la maison, en appelant ses deux suivantes : Zohra et Mamia. Toutes les trois ressortirent bientôt, Néfissa portant un violon, Mamia un luth, Zohra une flûte : « Jamais, m'a confessé Léon plus tard, je n'ai entendu un concert d'une exécution plus parfaite. »

La mélodie que chantait cette flûte, dans le calme absolu de la forêt de palmiers, était d'un effet inouï. Un frisson parcourait notre corps, le violon sanglotait un cri d'amour et la voix grave du luth harmonisait d'une façon parfaite les deux instruments.

Cependant, Si Kadour paraissait entièrement isolé. Ses yeux fixes ne nous voyaient plus ; ils étaient en extase.

Son bras droit semblait amoureusement enlacer un corps invisible.

Néfissa et ses suivantes le regardaient d'un air compatissant et effrayé.

« — Un air de danse, ordonna-t-il ; *son* air favori ! »

Les trois instruments jouèrent alors un air alerte, mais d'un rythme sauvage et endiable.

Si Kadour applaudissait des deux mains. Il semblait suivre du regard, que dis-je ? il suivait du regard, il encourageait de la voix et du geste une danseuse invisible, lui jetant des fleurs en criant : « Allah la ila ! »

Cependant, les musiciennes ralentissaient leur jeu. Pendant que l'exécution devenait plus lente, Si Kadour se leva, paraissant suivre quelqu'un et pénétra dans la maison.

Néfissa, tout en larmes, s'écria :

« Ça y est ! le voici encore enfermé avec elle ! »

Devant notre étonnement, elle dit :

« — C'est vrai, vous ne savez pas. Eh bien ! je vais vous raconter toutes mes souffrances.

« Il y a deux ans que j'ai épousé Kadour, à Nefta, où j'étais venue, avec mon père, en pèlerinage à la Zaouia.

« Kadour habitait Nefta avec sa famille. Les premiers jours de notre mariage furent des plus heureux. Mais, au bout d'un mois, mon anari devint inquiet, souffrant et maladif. Il était pâle et n'avait plus ni appétit, ni sommeil. Moi, qu'il avait adorée, j'étais devenue pour lui un objet d'horreur.

« Nous allâmes jusqu'à Tunis consulter des médecins, qui diagnostiquèrent de la neurasthénie. Ils nous engagèrent à voyager et à nous distraire. Nous retournâmes à Nefta. Là, tous nos coreligionnaires nous incitèrent à aller à X... et à y consulter le Cheikh de la Zaouia, parce que, disaient-ils, mon mari devait être ensorcelé et que ce saint personnage était le seul capable de le guérir par ses vertus et son pouvoir religieux.

« O jour néfaste que celui où nous avons suivi ce conseil ! Mon mari pénétra auprès du Cheikh, qui lui dit : « Je t'attendais, mon fils » ; puis le Cheikh me dit : « Ma fille, pour que je guérisses ton mari, je dois le voir seul à seul. Tu peux rentrer chez toi, je te le ramènerai, sois sans inquiétude. »

« Cette manière de faire était des plus naturelles, je retournai à la maison, ne concevant aucun soupçon.

« Quand mon mari revint, il me sembla plus gai.

« — Néfissa, me dit-il, j'ai faim, ce soir, donne-moi à manger. »

« Il dîna de fort bon appétit. Il retourna ensuite chez le Cheikh. Il rentra très tard dans la nuit.

« Pendant sept jours, il passa toutes ses soirées chez le Cheikh.

« — Ma chérie, me dit-il le huitième jour, tu vois que je suis en pleine voie de guérison. Or, voici : le Cheikh m'a démontré, et j'en ai l'absolue conviction, que je suis possédé par une jénia (un génie femelle). Pour que je guérisse entièrement, il faut que tu consentes à me la laisser épouser. »

« J'ai reçu une éducation et une instruction françaises parfaites ; je n'ai jamais cru aux choses surnaturelles. J'ai pensé que c'était un moyen ingénieux employé par le Cheikh de la Zaouia pour peser sur l'esprit de mon mari et le guérir de sa neurasthénie.

« Je n'avais pas le droit de douter de l'influence du Cheikh, que je percevais nettement dans l'état de Kadour, qui s'améliorait de jour en jour. Je suivis donc le lendemain mon mari à la Zaouia. Le Cheikh vint devant moi, posa sur ma tête, dans un signe de bénédiction, sa main, que j'avais baisée :

« — Tu consens, ma fille, à ce que ton mari épouse une jénia, musulmane d'ailleurs, et bonne musulmane, » me dit-il.

« Il me semblait que le Cheikh clignait de l'œil

de mon côté, en me posant cette question ; je crus fermement à un subterfuge, employé pour ramener Kadour à la santé. Je répondis : « Oui, mon père, j'y consens. »

« — Et toi, Kadour, dit le Cheikh en s'adressant à mon mari, consens-tu à épouser la fille nubile, de condition libre et noble, la jeune Mordjana bent Salem el Aâfrit (Corail fille de Salem le génie) ? — Oui, mon père, » répondit mon mari.

« — Quelle dot lui donnes-tu ? demanda le Cheikh, car selon notre sainte religion (et Lella Mordjana bent Salem el Aâfrit est une bonne musulmane, je l'ai déjà dit), chaque femme doit recevoir une dot à l'occasion et en vue de son mariage. »

« — Dix mille francs, répondit Kadour, dans un mouvement d'exaltation.

« — Mon fils, répondit le Cheikh, Lella Mordjana est riche et ne fait pas de spéculation en t'épousant : tous les trésors souterrains lui appartiennent ; cette somme est trop forte, elle m'a dit de ne te demander que cent francs.

« — Les voici, » dit mon mari, en lui donnant vingt écus d'argent qu'il s'était procurés probablement en vue de cette cérémonie.

« Le Cheikh de la Zaouia m'ordonna alors de me couvrir la figure, s'approcha de la porte et appela deux notaires et de nombreux fidèles.

« Tout le monde lut le Fatiha (la sainte prière du Coran) et les notaires écrivirent le contrat du mariage entre Si Kadour en personne et Lella Mordjana, représentée par le Cheikh de la Zaouia, son mandataire, suivant procuration verbale.

« Nous nous retirâmes tous. Mon mari paraissait radieux. Le soir même, après notre dîner, le Cheikh de la Zaouia vint à notre maison, en compagnie d'un orchestre de cornemuses et de tambourins, et de porteurs de torches :

« — Si Kadour, dit-il, je t'amène ton épouse, Lella Mordjana, soyez heureux. »

« Ce qui est extraordinaire, c'est que le Cheikh avait l'air de donner la main à quelqu'un.

« Ce qui fut invraisemblable, c'est que mon mari parut prendre cette main.

« Ce qui fut inouï, c'est que nous entendîmes tous un bruit de baisers échangés.

« Le Cheikh se retira avec tous les assistants.

« Après son départ, Kadour, comme s'il s'adressait à quelqu'un, dit :

« — Lella, veux-tu venir dans notre chambre? » Je n'entendis aucune réponse, mais je vis mon mari se lever, tendre la main à un être invisible et pénétrer avec lui dans la chambre nuptiale, dont les portes se refermèrent.

« Je passai cette nuit de noces de mon mari dans la pièce qui précède la chambre à coucher, étendue sur un canapé, pleurant avec Mamia et Zohra, anxieuse sur la santé et la raison de Kadour.

« Le lendemain, mon mari sortit de bonne heure, avant le jour :

« — Que je suis heureux, Néfissa, me dit-il, nous nous sommes aimés. »

« Je pénétrai dans la chambre, je vis le lit : le doute n'était pas permis. Depuis, cette scène s'est produite trois fois par semaine !

« J'ai sollicité le déplacement de mon mari. On l'a nommé amine des vivres à Gabès.

« Je l'y ai suivi, Lella Mordjana aussi. J'en ai souffert, j'en souffre toujours.

« Un soir que mon mari paraissait encore plus enivré par sa présence, je me suis adressée à elle. Je l'ai suppliée de faire cesser mon malheur.

« Est-ce dans un rêve, est-ce dans une hallucination, est-ce en réalité? Mais je l'ai vue, Lella Mordjana. C'est une femme très grande, très forte, aux formes puissantes ; elle est brune, elle a un teint mat, des yeux très doux et très bons. Elle est venue à moi, elle m'a embrassée.

« — Ne sois pas jalouse, m'a-t-elle dit, ma
« sœur. Notre religion permet à l'homme d'épou-
« ser quatre femmes. Kadour n'en a que deux :
« toi et moi. En bonne musulmane, je ne l'ac-
« capare pas, je te l'envoie trois fois par semaine
« et je le garde trois autres fois, laissant la sep-
« tième nuit à sa convenance. J'ai eu déjà de lui
« trois enfants, qui sont élevés chez mon père,
« dans notre monde souterrain. Jamais les affai-
« res de Si Kadour n'ont été plus prospères,
« jamais son esprit n'a été plus clair, jamais son
« intelligence plus nette et ses sens plus rassis.
« Pourquoi souffres-tu? Je ne suis pas jalouse,
« moi. Pourtant, je peux bien plus que toi sur
« lui et pourrais le garder pour moi seule. »

« Elle m'a ensuite embrassée, puis elle a dis-
paru.

« Depuis, je ne l'ai plus revue.

« Il est avec elle maintenant, le possédé, le
« medjenoun. »

Sanglotant, Néfissa se tut, nous laissant sous la troublante impression de ce récit extraordinaire.

— Il se fait tard, messieurs, dit Cothurnier,

prenons congé de Madame et regagnons l'hôtel.

Nous présentâmes nos respects à Néfissa et retournâmes à l'hôtel, silencieux et pensifs.

Seul, Léon, au moment de pénétrer dans sa chambre, s'écria :

« — Mais, quand le diable y serait, nous l'avons vu pénétrer avec elle dans la maison.

« — Voyons, Léon, lui dis-je, est-ce encore l'effet du henné ? »

LE LÉVIRAT

— La rue Achour, Monsieur, s'il vous plaît ?

— Vous n'avez qu'à suivre la rue Ettinji, tout le long, et, après le renforcement, vous trouverez la rue Achour.

— Merci, Monsieur, dit le capitaine Duran, et il s'en alla à travers la rue Sidi-Ettinji et la rue Achour, intéressé par le spectacle des jeunes filles et jeunes femmes juives qui, des portes et des fenêtres de leur maison, parées de leurs plus beaux atours et de toilettes aux couleurs voyantes, fardées et poudrées, regardaient passer le bel officier.

« Au bout de la rue, à gauche, m'a dit mon pauvre ami, vous trouverez l'impasse Catherina.

« C'est là où demeurent ma mère et ma sœur, veuve à dix-huit ans.

« Vous irez, mon capitaine, leur porter ma médaille militaire et ma croix de guerre, et vous leur direz que le sergent Jules Cohen est mort en brave pour cette France qui est sa patrie d'élection, gardant le souvenir précieux de ses deux

bien-aimées, ne regrettant que de ne plus pouvoir leur être utile. »

Il fut bientôt dans l'impasse Catherina, dont la fraîcheur, à la fin de ce mois de mai, lui causa une agréable sensation. Il pénétra sous la voûte, les yeux réjouis par la verdure d'un figuier poussé au fond de l'impasse et par la teinte mate des murs non crépis.

Il frappa à la deuxième porte à gauche.

Une jeune femme portant un costume arabe, un boléro et un pantalon de soie noire brodée d'or qui faisait ressortir davantage la blancheur nacrée de sa peau, vint lui ouvrir.

— Que désirez-vous, Monsieur ? demanda-t-elle.

— Madame veuve Cohen, Mademoiselle, dit l'officier.

— C'est ma mère, Monsieur, répondit la jeune femme en souriant.

— Je suis le capitaine Duran.

— Le capitaine Duran ! entrez donc, capitaine, votre visite était impatiemment attendue, elle se produit à merveille aujourd'hui.

Passant devant le visiteur, elle cria : « Maman, c'est le capitaine Duran. » Une vieille dame âgée d'une cinquantaine d'années, vêtue à l'euro-péenne, d'un costume noir de deuil, les traits majestueux, vint à sa rencontre. Elle l'introduisit dans une grande pièce en forme de divan, et le fit asseoir.

— Capitaine, mon fils m'a parlé de vous dans toutes ses lettres. Depuis le début de la guerre, il ne vous a pas quitté ; la mort seule vous a séparés. C'est à vous qu'il doit ses citations, la croix de guerre et cette médaille militaire qui lui a été donnée à son lit de mort. Aujourd'hui, c'est le

samedi du « Drache », du service et de l'oraison funèbre prononcée à l'occasion de l'anniversaire de sa mort. Vous voyez toutes ces chaises, elles étaient toutes occupées par ce que la population a de plus éminent à Tunis. Le Résident, le général commandant la division d'occupation et toutes les autorités de Tunis se sont fait représenter à cette cérémonie, où l'éloge de Jules Cohen a été prononcé. Toute sa vie a été analysée et racontée, et sa mort a été magnifiée. J'envie votre patrie qui a su inspirer à tous ses enfants d'adoption et d'élection un tel amour qu'ils sont morts pour elle, donnant joyeusement leur vie. Leur mort a rendu la France plus grande et plus glorieuse ; tandis que la mort de mon fils... Hélas ! capitaine, que puis-je vous dire ? Est-ce ainsi que je dois recevoir celui qui a été si bon pour mon enfant bien-aimé ? dit la vieille dame en pleurant.

Après un moment de silence :

— Rose, ma fille, dit-elle, débarrasse le capitaine de son képi, et offre-lui un rafraîchissement. Il fait chaud et notre maison est si loin du centre.

— Je vous remercie bien, Madame, ne dérangez pas Madame votre fille que j'ai appelée Mademoiselle en entrant. Erreur que sa grande jeunesse incite à commettre et qui amène le sourire sur ses lèvres.

« Je suis venu remplir auprès de vous une mission, que mon ami Jules Cohen, sergent de la compagnie que je commandais, m'a donnée à son lit de mort.

« Je suis venu vous apporter ses deux décorations, la croix de guerre avec palmes et la médaille militaire, vaillamment gagnée sur le

champ de bataille. Je suis venu aussi vous répéter ce qu'il m'a chargé de vous dire et ce que j'ai écrit malgré mes larmes ; car le pauvre garçon était bien faible et parlait si lentement que j'ai pu tout écrire sous sa dictée :

« — Mon capitaine, vous direz à maman et à Rose que je suis heureux aujourd'hui de donner ma vie pour cette France qui lutte pour la justice et la liberté. Vous leur direz que je ne me repens pas de m'être engagé pour cette guerre, bien qu'en tant que sujet tunisien je n'étais tenu à aucune obligation militaire. Le sang que je verse aujourd'hui est un ciment puissant qui unira les races et les religions qui vivent à l'ombre du drapeau français.

« Un jour viendra où la haine disparaîtra pour faire place à cet amour profond que la France a pour tous ses enfants, sans distinction aucune.

« C'est pour hâter l'arrivée de ce jour que je me suis engagé et que j'ai donné ma vie.

« Vous leur direz que le Français est trop pondéré et trop raisonnable pour avoir une haine contre une collectivité, qu'il est trop généreux pour opprimer les faibles et que l'antisémitisme est d'origine boche et non française.

« Vous leur direz que maintenant, à mon lit de mort, comme pendant la bataille, comme pendant mon séjour en France, le souvenir de mes bien-aimées ne m'a pas quitté, qu'il me semble reposer ma tête sur le sein de maman et m'endormir au murmure du babillage de Rose.

« Elle a des ennuis, ma pauvre petite sœur ; vous l'aidez à les surmonter par votre intervention et votre protection. Remplacez-moi auprès d'elles.

« Et maintenant, mon capitaine, laissez-moi, avec le rabbin, prononcer mon « chemâa » et songer à Dieu.

« D'ailleurs, le bruit de la bataille vous appelle ; allez et continuez notre victoire. »

« Je l'ai quitté et, le lendemain, j'ai suivi son convoi et me suis incliné sur sa tombe, dans ce cimetière qui regardait l'ennemi et cette terre d'Alsace que nous avons enfin reconquise.

« Je viens, Mesdames, accomplir la mission que j'ai acceptée et me mettre à votre entière disposition.

— Merci, capitaine, dit la vieille dame en sanglotant.

Rose s'approcha de lui, et toute rougissante :

— Voulez-vous, Monsieur, me laisser vous adresser une prière ? Jules vous appelait toujours « mon capitaine » ; je voudrais obtenir de vous l'autorisation de vous désigner de la même façon : il me semblera ainsi que vous serez plus nôtre, puisque vous avez été le sien.

— Bien volontiers, Madame.

— Eh bien, mon capitaine, je dois vous faire savoir que, demain soir, à partir de neuf heures, nous célébrerons ici, à la maison, un service funèbre pour clôturer le deuil de mon frère.

« Il nous sera très agréable, à maman et à moi, de vous y voir. C'est la dernière cérémonie de son souvenir. Et nous la célébrerons avec autant d'éclat que nous aurions célébré ses noces.

« Après, nous irons déposer dans une synagogue, celle où il avait l'habitude de prier, le verre et la veilleuse qui n'a pas cessé de brûler depuis sa mort et qui brûle encore devant vous, à la place qu'il avait l'habitude d'occuper.

« Vous le savez : une adorable croyance de notre religion est que son âme brille dans cette lumière, qu'elle nous voit, qu'elle nous protège et qu'elle nous assiste jusqu'au moment où elle aura quitté la maison et ira dans le séjour des bienheureux ! Tenez, elle vous voit en ce moment et, j'en suis certaine, elle est heureuse de vous voir ici, auprès de nous, nous apportant une protection et une assistance dont nous avons bien besoin. Vous viendrez demain, n'est-ce pas, mon capitaine ? C'est le soir, à onze heures.

— N'en doutez pas, Madame.

— Je ne voudrais pas abuser de votre patience, mon capitaine, mais je voudrais vous conduire dans la pièce qu'occupait mon frère, où il a séjourné à son dernier congé, un mois avant sa mort, et où tout était en place pour attendre son retour.

« Vous y verrez votre photographie, au-dessus de son lit, près de celle de papa ; vous y verrez des vues de ce champ de bataille où il a trouvé la mort. Voudriez-vous m'accompagner ?

Il se leva pour la suivre, laissant M^{me} Cohen assise sur le divan, abîmée dans son souvenir et sa douleur ravivée par la vue du chef de son fils, en face de la veilleuse, la figure sillonnée de larmes.

La vue de l'immense patio dallé de marbre, les murs recouverts de carreaux de faïence multicolore, avec ses quatre portes peintes en bleu pâle rayé de jaune et de noir, et ses huit fenêtres grillées, le remplit d'étonnement. Il admira le plafond très haut, en plâtre sculpté, entouré de fenêtres sans volets, donnant beaucoup d'air et de lumière à cette cour intérieure.

Il suivit la jeune femme, qui le fit entrer dans une grande pièce, en forme de divan, comme celle qu'il venait de quitter, et il pénétra avec elle dans une petite pièce dépendante de la première.

A côté de la fenêtre, donnant sur l'impasse, se trouvait un lit en bois ; près du lit, une table de nuit ; au-dessus du lit et le long des murs de la chambre, des photographies : la sienne, celles des officiers du régiment, du maréchal Joffre, et celle d'un homme très jeune, qui ressemblait beaucoup au défunt :

— C'est mon père, dit Rose. Comme Jules, il est mort à la fleur de l'âge, d'un accident de voiture, à trente ans, laissant notre mère avec deux enfants en bas âge, Jules et moi.

« C'est ici, mon capitaine, que mon frère se reposait, c'est ici qu'il passait tous ses congés entre maman et moi. Que de fois nous nous mettions à cette fenêtre pour voir la maison d'en face, la « maison d'or ». Tenez, approchez-vous, voyez-vous, ces ruines qui se trouvent presque en face de notre maison, à droite de l'impasse en entrant. C'était la maison d'or. On raconte qu'il y a trois ou quatre siècles, un corsaire avait enlevé une jeune fille sur les côtes de Provence.

« Elle s'appelait Catherina.

« Elle était si radieusement belle, sous son casque de cheveux d'or, que son maître était devenu son esclave.

« Il avait fait bâtir pour elle cette maison, où l'or, cet or qui était une réplique aux cheveux de Catherina, était répandu à foison.

« On raconte que, malgré tout ce que le corsaire avait fait pour elle, Catherina n'a jamais vibré à sa passion, qu'elle est morte de consomp-

tion, et qu'elle a été enterrée dans cette maison qui est devenue sa tombe, après avoir été son palais.

« Depuis, cette maison a porté malheur à tous ceux qui l'ont habitée.

« Ils n'y ont rencontré que la ruine et le chagrin. Voyez-vous ce figuier puissant, recouvert de feuilles et de fruits ? Il a poussé près du tombeau de Catherina, pour y jeter un peu d'ombre.

« Mais je bavarde, mon capitaine, et je vous fais perdre votre temps.

— Mais non, Madame, bien loin de là. Vous intéressez le touriste qui se trouve en moi, l'étranger avide de connaître ces mœurs exotiques, l'histoire et les anecdotes de ce pays.

« Mais mon camarade m'avait parlé d'ennuis que vous avez et qui nécessitent mon intervention ; pourriez-vous m'en parler maintenant ?

— Bien volontiers, mon capitaine, voici de quoi il s'agit.

« Vous savez que je suis veuve. Mon mari, qui était aussi un Cohen, est mort brusquement, deux mois après notre mariage.

« Nous n'avons pas eu d'enfants.

« Cette situation me met à la disposition de mon beau-frère, le frère de mon mari, qui a l'obligation de m'épouser pour que j'aie des enfants, qui doivent, d'après notre religion, succéder à mon mari, le perpétuer en quelque sorte.

« Mon beau-frère, Victor Cohen, qui est le « lévir », celui qui doit exercer le « lévirat », est âgé de cinquante-deux ans. Il est sale, repoussant, d'une avarice sordide, père de huit enfants, marié à une vieille mégère qui ne cesse de me faire des tracas, bien que je n'aie aucunement l'intention

de devenir la deuxième femme de son mari.

« Ce prétendant me fait horreur et je ne sais comment m'en débarrasser.

« J'avais épousé mon mari, non par penchant, mais à cause de l'insistance de mon frère, pour assurer notre vie devenue bien précaire depuis le départ de Jules pour l'armée. Épouser celui-ci est au-dessus de mes forces !

« Voilà nos ennuis, mon capitaine. Voilà notre malheureuse situation. Sans protection aucune, nous sommes à la merci de ce malotru, qui déjà manifeste son intention et m'a obligée à mettre ce costume arabe, noir brodé d'or, qui indique les intentions de convoler d'une veuve.

« Vous ne pouvez vous imaginer combien sont grandes mes souffrances : d'un côté, le vide affreux causé par la mort de Jules, et, de l'autre, cette perspective de devenir l'épouse d'un être immonde ou de briser à jamais ma vie.

Et la pauvre enfant se mit à sangloter.

— Ne pleurez pas, Madame, ne désespérez pas ; je vous promets de vous seconder de tous mes efforts.

« J'ai promis à mon camarade tout appui pour vous.

« J'ai donné ma parole de soldat à un soldat, à son lit de mort.

« Croyez que je n'y faillirai pas. Voulez-vous me ramener auprès de Madame votre mère, il faut que je rentre.

Conduit par Rose, le capitaine prit congé de la vieille dame et de sa fille et reprit tout soucieux le chemin de son hôtel.

Le lendemain, à onze heures du soir, le capitaine revint à l'impasse Catherina. Il trouva la

maison pleine de monde. Des rabbins et des lecteurs de psaumes peuplaient le salon. Sur un banc étaient assises M^{me} Cohen et Rose, avec beaucoup d'autres dames vêtues à l'européenne, d'autres à l'arabe. Les hommes aussi portaient des costumes européens ou arabes.

On avança une chaise pour le capitaine, qui s'assit près de M^{me} Cohen, jetant un regard étonné sur toute cette assistance.

La salle était éclairée par une immense profusion de bougies, fichées dans des supports en fer-blanc cloués contre les murs. Les rabbins étaient autour d'une grande table basse lisant dans des grands livres en hébreu. Des candélabres portant une grande quantité de bougies éclairaient leurs livres.

On n'entendait que le sourd murmure de leurs prières.

A minuit, un rabbin se leva, récita une prière à laquelle répondirent tous les assistants, et puis se rassit.

Un autre rabbin, d'une voix grave, d'une magnifique voix de basse, se mit alors à chanter, à pleurer, devrait-on dire, les lamentations de Jérémie sur la destruction du temple de Salomon, cette destruction rappelée dans tous les deuils juifs, car elle a anéanti leur peuple, comme le deuil anéantit la famille qui en est frappée.

Ces lamentations furent suivies de psaumes chantés à tour de rôle par les lecteurs. Enfin, un rabbin se leva et prononça une prière pour le repos de l'âme du défunt, prière que tous les assistants écoutèrent debout.

C'était la fin ; il était d'ailleurs très tard. Accompagné par un des parents de Cohen, le

capitaine se retira, en prenant rendez-vous avec Rose pour le lendemain soir au tribunal rabbinique.

A quatre heures du soir, ils se retrouvèrent tous deux au greffe du tribunal, dans une impasse de la rue des Tanneurs.

Le greffier, fort érudit, expliqua la situation au capitaine.

— Madame, dit-il, est soumise à ce que l'on appelle le lévirat en français, parce qu'elle est veuve, qu'elle n'a pas eu d'enfants de son mari et qu'elle a un beau-frère survivant à son mari.

« Cette situation est réglée par le Deutéronome (XXX. 5 et suivants) qui s'exprime ainsi :

« Lorsque des frères demeureront ensemble et
« que l'un d'eux mourra sans laisser d'enfants, la
« femme du défunt ne se mariera point au dehors
« avec un étranger, mais son beau-frère ira vers
« elle, la prendra pour femme et l'épousera
« comme beau-frère ; le premier né qu'elle enfan-
« tera succédera au frère mort et portera son
« nom, afin que ce nom ne soit pas effacé d'Is-
« raël. »

« Remarquez, mon capitaine, que cette disposition de la loi juive était commune à plusieurs peuples de l'antiquité : les Hindous, les Perses, les Athéniens et les Spartiates.

« Dans l'Islam, c'est la situation contraire qui impose le mariage entre beaux-frères et belles-sœurs. C'est quand la veuve a des enfants de son mari que son beau-frère l'épouse, pour que ces enfants trouvent en leur oncle un second père.

« Comment remédier à cette situation, mon

capitaine ? Il n'y a que le consentement ou la mort de Victor Cohen qui puisse délier Madame de cette obligation, horrible, j'en conviens.

« Tout ce que je pourrai faire pour vous, mon capitaine, qui me faites l'honneur de me demander mon appui, c'est de vous présenter à M. le Grand Rabbin, qui se trouve ici au tribunal, dans son cabinet, et de solliciter son intervention pour Madame.

— Je vous en serai, Monsieur le Greffier, infiniment reconnaissant. J'ai promis mon appui à mon camarade et je serai très obligé à qui m'aidera dans ma tâche.

— Alors permettez-moi de solliciter une audience pour vous, dit le greffier, qui se retira, laissant Rose et le capitaine seuls dans la salle du greffe.

Il revint au bout de quelques minutes :

— Veuillez me suivre, mon capitaine, dit-il.

Il introduisit le capitaine et M^{me} Cohen dans une pièce voisine.

Un vieillard grand, maigre, à la figure ascétique, à la longue barbe grise, portant un vêtement arabe, de couleur marron foncé, coiffé d'une chéchia et d'un turban noirs, se leva à leur entrée.

Le greffier présenta : « Monsieur le Grand Rabbin, le capitaine Duran. »

Rose alla baiser la main du grand rabbin.

— Que puis-je pour vous, Monsieur le capitaine ? dit le grand rabbin.

Le capitaine raconta alors l'histoire du soldat héroïque qu'avait été Jules Cohen, de sa bravoure, de sa mort et de la promesse qu'il lui avait faite de tirer sa sœur de l'embarras dans lequel elle se trouvait. A cet effet, il venait solliciter

l'intervention et l'appui de Monsieur le Grand Rabbïn.

Le greffier interpréta. Le grand rabbin parla longuement en arabe et le greffier, traduisant, dit en substance que le grand rabbin était heureux et honoré de connaître le capitaine Duran, dont les décorations attestaient la conduite glorieuse pendant la guerre ; qu'il connaissait depuis sa naissance Madame Rose, qu'il estimait particulièrement, comme, d'ailleurs, il avait connu Jules, son frère, dont il déplorait et admirait la mort héroïque, et qu'il s'engageait à faire tout son possible et employer toute son influence pour obtenir le « délaissement » de Madame Rose par son beau-frère, délaissement difficile à obtenir à cause de la cérémonie du déchaussement, pénible et répugnante pour le beau-frère, qui est obligé de s'entendre reprocher sa conduite par la belle-sœur, qui ne demande pourtant qu'à être abandonnée à son sort par ce prétendant aussi forcé qu'indésirable.

Le capitaine et Rose remercièrent chaleureusement le grand rabbin et le greffier, et prirent congé d'eux.

— Et maintenant, mon capitaine, au revoir, dit Rose. Je sais que vous désirez m'accompagner, mais il n'est pas permis à une jeune veuve d'être vue dans les rues de Tunis avec un jeune capitaine de l'armée française. Vous êtes trop jeune... et... trop distingué, dit-elle en rougissant. On glosera sur mon compte. Pour vous comme pour moi, pour moi surtout, il ne faut pas que cela soit. Cette vieille dame, qui est notre voisine, m'accompagnera.

— Bien, Madame, dit Duran en souriant. Puis-

que les capitaines de l'armée française sont tellement compromettants, je ne vous accompagnerai pas, mais comment savoir des nouvelles ?

— En venant nous voir, mon capitaine, ce qui nous fera toujours plaisir, et en allant voir souvent le président et le greffier du tribunal rabbinique. Maintenant, voulez-vous me permettre de vous indiquer un adjuvant pour ma cause ? Faites faire une démarche auprès du grand rabbin par le général et la Résidence, nous obtiendrons vite le succès.

Et Rose quitta son protecteur, le saluant gracieusement de la main, et s'en alla avec sa vieille voisine le long de la rue des Tanneurs, vers la rue des Maltais, pendant qu'il la suivait de son regard ravi.

Le surlendemain soir, il revint à l'impasse Catherina auprès de Rose et de M^{me} Cohen. Il avait fait porter à cette dernière un magnifique bouquet de ces petites roses si parfumées qu'on appelle les « roses de l'Ariana », d'œillets, de marguerites, de mimosas et de chèvrefeuille.

Il portait pour Rose un grand bouquet de jasmin d'Arabie, qu'on appelle « fel », et dont le parfum est en même temps si discret et si capiteux.

Il venait leur raconter le résultat de ses démarches : le général, qui avait été le camarade de promotion de son père, l'avait admirablement accueilli et lui avait promis de voir lui-même le grand rabbin.

A la Résidence, un chef de service avait été sous ses ordres pendant la guerre, et il avait connu Jules Cohen. Il lui avait promis d'intéresser le Résident au sort de la jeune femme. Il avait revu le greffier du tribunal rabbinique, qui lui avait

dit que le grand rabbin attendait le retour de Victor Cohen, qui se trouvait au Kef depuis quelques jours et qui devait le voir incessamment.

— Je crois, Mesdames, que nous pouvons avoir de l'espoir, nous avons beaucoup d'atouts dans notre jeu. Mais voudriez-vous, Madame Rose, puisque vous m'avez indiqué des démarches que je reconnais de la plus grande utilité, me permettre de vous en indiquer une qui ne sera pas d'une moindre efficacité ?

« Vous m'avez dit que la femme de votre beau-frère est âgée, qu'elle a huit enfants et qu'elle brille par un caractère acariâtre.

« Avec ce tempérament, cette femme doit être accessible à un sentiment très vilain, j'en conviens, mais précieux pour nous en la circonstance : la jalousie.

« Il faut faire comprendre à cette chère femme qu'en l'espèce, comme disent les avocats, son mari n'obéit pas en vous épousant à une obligation religieuse, mais plutôt à un sentiment très compréhensible, étant donné son vilain aspect et votre adorable beauté. Il ne faut pas rougir, Madame, je dis la vérité. Je maintiens donc « votre adorable beauté ».

« Vous devez connaître quelque ennemie intime de votre charmante belle-sœur. Fournissez-lui l'occasion de lui être désagréable ; vous la rendez doublement heureuse, en lui permettant d'abord de faire une bonne action, puisqu'elle servira votre cause, qui est belle, juste et d'une haute moralité, ensuite de dire une méchanceté à cette dame, ce qui sera pain bénit pour elle. »

Rose et sa mère rirent aux éclats, et M^{me} Cohen se mit à chercher avec sa fille à quelle personne

elles pouvaient donner cette mission de confiance.

Sur un signe de M^{me} Cohen, Rose se leva et revint au bout d'un instant avec une charmante petite négresse, portant un « kaoua » sur un petit plateau d'argent.

Le capitaine remercia et s'entretint longuement avec les deux femmes, racontant ce qu'il avait vu de Tunis et des environs, qui l'avait prodigieusement intéressé.

Les dames lui racontèrent leur vie, qui se passait à la maison. Rose s'occupait des soins du ménage, et cousait pendant le reste de la journée pour subvenir aux besoins communs, car, depuis son deuil, sa mère, prise d'un tremblement nerveux, ne pouvait plus rien faire.

Pendant qu'ils devisaient ensemble, ils entendirent le muezzin de la mosquée voisine, appelant les fidèles à la prière de « l'âacha ».

— Il est neuf heures, mon capitaine ; est-ce trop tard pour vous ? demanda Rose. Si cela ne l'était pas, je vous demanderais de demeurer encore près de nous. Votre compagnie nous est si agréable ! Il nous semble, comme on dit en arabe, sentir sur vous l'odeur de notre Jules bien-aimé. Et puis, ce soir, nous avons vu beaucoup de personnes se rendre chez le colonel Armand, qui demeure près de nous. Sa femme est une musicienne incomparable. Elle se met au piano pour accompagner M^{me} Berton, la femme de l'intendant, qui a une voix superbe de contralto.

— Vous aimez la musique, Madame ? demanda le capitaine.

— Ma fille, Monsieur, répondit M^{me} Cohen, est très bonne musicienne. Depuis notre deuil, elle

n'a plus ouvert son piano, mais, auparavant, elle charmait nos soirées par son talent d'exécutante et son petit flet de voix. Hélas ! la mort a tout détruit chez nous !

Mais, dans la solitude de la rue, un son de piano arriva à leurs oreilles. Le capitaine et Rose se mirent à la fenêtre.

Chez le colonel, M^{me} Berton chantait l'habanera de *Carmen* ; Rose et Duran suivaient la chanson, murmurant tous les deux les paroles :

L'amour, l'amour, l'amour est enfant de Bohême.

Quand la voix se tut, ils restèrent longtemps à la fenêtre, attendant encore, émus tous deux. Puis, dans la nuit, Rose éclata brusquement en sanglots.

— Madame, qu'avez-vous donc ? demanda le capitaine.

— Rose, qu'as-tu, ma fille ? dit M^{me} Cohen.

— Rien, maman ; rien, mon capitaine, dit la jeune femme. J'ai été émue par cette voix, cette musique et ce bonheur, dont je serai privée à jamais.

Et, parmi les sanglots, sa voix murmurait comme une plainte :

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime.

Ils étaient tous deux à la fenêtre. Duran lui enlaça la taille et à son oreille murmura :

— Vous sentez, vous comprenez maintenant que je dois réussir dans mes démarches. Il faut que vous ayez la liberté d'épouser qui vous voudrez...

Et, se penchant sur sa figure, toute couverte de larmes, chastement, il la baisa sur le front...

Rose vint se rasseoir près de sa mère. Ils étaient trop émus pour parler. Ils attendirent encore quelques instants.

La rue devenait déserte et silencieuse. Certain que la voix ne se ferait plus entendre, Duran prit congé des dames et se retira.

Il mit longtemps pour rentrer à son hôtel. Il était transporté. Voilà que ses sentiments lui étaient révélés avec un éclat éblouissant.

Il aimait Rose, à cause de sa beauté, certainement, mais aussi à cause de ses infortunes ; il l'aimait à cause de ses perfections morales et physiques, il l'aimait à cause de l'appui qu'il lui apportait, de la protection qu'elle sollicitait.

Il l'aimait et elle l'aimait, il n'en doutait pas. Elle avait mis tant de sentiments dans cette adorable chanson de Carmen :

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime.

Elle s'était si fort pressée contre lui quand il l'avait enlacée, ses regards étaient si émus, quand il s'était penché vers elle pour l'embrasser !

Elle l'aimait ! bonheur ineffable !...

Trois jours après, le greffier le fit appeler dans sa chambre à l'hôtel.

— Mon capitaine, le grand rabbin m'envoie pour vous gronder.

— Qu'ai-je donc fait, grands dieux ?

— Vous avez manqué de confiance en notre parole, et cela n'est pas bien. En effet, hier, le général est venu en personne dans notre pauvre

tribunal pour nous recommander votre protégée. A peine le général était-il parti qu'un secrétaire d'ambassade est venu, au nom du Résident général, pour faire la même démarche auprès du grand rabbin.

« Ce dernier m'envoie pour vous dire que c'en est trop.

« Il vous a promis de faire son possible et il n'a pu que réitérer la même promesse à ces deux hautes personnalités.

— Je prie Monsieur le Grand Rabbin de ne pas se formaliser, répondit Duran. Il est naturel que le Résident et le général s'intéressent à la famille d'un soldat mort glorieusement pour la France. Ma visite à ces deux autorités était toute naturelle : c'est la visite obligatoire de tout Français venant en Tunisie. Je leur ai dit la raison de mon séjour en Tunisie. Ils devaient, en qualité de Français, respecter la volonté de celui qui s'est sacrifié pour leur patrie et, de toute leur influence et de tout leur pouvoir, faciliter l'exécution de sa dernière volonté.

— Ce que je vous en disais, mon capitaine, répondit le greffier, était tout simplement pour vous indiquer que M. le Grand Rabbin agissait surtout par déférence pour votre intervention. Je suis venu aussi pour vous dire que demain, à quatre heures du soir, Victor Cohen doit venir voir M. le Grand Rabbin, qui l'a convoqué : nous serons heureux de vous voir, avec M^{me} Rose, à cinq heures et demie — car il faut au moins une heure et demie de palabres avec ce monsieur.

« J'ai l'honneur de vous présenter mes respects, mon capitaine. »

Le capitaine accompagna le greffier jusqu'à la

porte, remonta dans sa chambre, fit rapidement un brin de toilette et se rendit à l'impasse Catharina.

Rose vint lui ouvrir :

— Je suis toute seule à la maison. Aujourd'hui, c'est la veille du premier du mois israélite, du mois lunaire. Maman est allée au cimetière pour prier sur la tombe de mon père, afin qu'il nous assiste dans ces pénibles circonstances. Je vous vois content. Avez-vous quelque chose à me dire qui puisse me donner de l'espoir ?

Il lui parla de la visite du greffier.

— Et vous, Rose, car vous me permettez, n'est-ce pas, de vous appeler par votre prénom, comme je vous prierai de m'appeler Pierre ; vous, ma bien-aimée, bientôt ma fiancée, n'avez-vous rien à m'apprendre ?

Toute rougissante, elle dit en souriant :

— Figurez-vous que maman a découvert la personne capable de parler à M^{me} Cohen. C'est une nommée Cammouna Chemmama. Maman lui a promis cent francs en cas de réussite. Rien que pour le plaisir de dire une méchanceté, cette femme aurait agi de tout son pouvoir. Pensez ce qu'elle a pu faire dans l'espoir de gagner cent francs.

« Elle est venue ce matin nous conter son entrevue, et j'en ris encore.

« — Figurez-vous, ma chère, a-t-elle dit à ma
« mère, que je me suis rendue hier soir, à deux
« heures, chez la belle-sœur de votre fille. Elle
« était en train de laver son linge dans une lessi-
« veuse plate, en terre. Elle était assise sur un
« petit escabeau en bois, sans pantalon, avec une

« fouta montée très haut, montrant une paire de
« mollets énormes et des pieds d'éléphant. En
« pénétrant chez elle, je lui ai dit :

« — Dire que ton mari changera ce corps et
» ces membres parfaits pour les maigreurs de
» Rose.

« — Qu'en sais-tu ? répondit la femme, agres-
» sive.

« — Ce que j'en sais, c'est ce que tout le monde
» répète pour l'avoir entendu dire aux amis de
» ton mari : Chichi et Fallou.

« Je disais moi, à mon mari :

« — Comment peut-il se faire que Victor
» Cohen puisse troquer le corps de déesse de sa
» femme pour une maigriote comme Rose ? »

« Mon mari m'a répondu textuellement :

« — On se fatigue à la longue de manger des
» mets raffinés, et l'on est tout heureux de goûter
» à un mets vulgaire et canaille. »

« Moi qui connais toutes tes beautés (combien
« de fois sommes-nous allées ensemble au Ham-
« mam !), je lui ai fait la description de tes
« formes puissantes, oubliant, dans mon affec-
« tion pour toi, que j'étais un tout petit bout de
« femme, toute maigre et rabougrie. Mon mari a
« soupiré et m'a dit :

« — Il est des gens qui ne connaissent pas leur
» bonheur. »

« M^{me} Cohen a paru flattée par cette apprécia-
« tion, que mon mari d'ailleurs n'a jamais eu à
« émettre ; elle m'a dit :

« — Victor n'épousera pas cette mijaurée. Il ne
« lui donnera pas la fortune qu'il a gagnée avec
« ses enfants, au prix d'un travail incessant et
« opiniâtre. Nous avons huit enfants, dont le

« plus jeune a dix-huit ans, l'âge de Rose. Mon
« mari n'est pas un coureur et ne l'a jamais été.
« Il n'a aimé et n'aimera jamais que la mère de
« ses enfants. Si tu vois Rose ou sa mère, dis-
« leur que mon mari a peur de se blesser, s'il
« embrasse Rose, aux maigreurs de son corps et
« aux angles tranchants de sa figure, et que ce
« mariage ne se fera pas. »

« — Je suis certaine, lui ai-je répondu, de
« l'avantage de ta beauté : un homme a de quoi
« se remplir la main avec un corps aussi parfait
« et abondant que le tien. Mais ce qui me préoc-
« cupe, c'est que Rose est très jolie et elle a la
« jeunesse, que nous n'avons plus, hélas ! ni toi,
« ni moi. »

« — Mon mari ne l'épousera pas, je te l'affirme ; il me l'a dit encore hier au soir.

« — Oui, les maris disent cela, mais Rose a
« de beaux cheveux, un teint d'une blancheur
« éblouissante, une bouche parfumée, un vrai
« talent de musicienne, de l'instruction et une
« très jolie voix.

« — Mon mari ne l'épousera pas, dit
« M^{me} Cohen avec orgueil ; il m'aime trop. D'ail-
« leurs, après-demain, je l'accompagnerai chez
« le grand rabbin. »

« Je crois, dit Cammouna en terminant, que je
vais gagner mes cent francs. »

Duran rit aux éclats en entendant ce récit, et resta à causer avec Rose jusqu'au retour de M^{me} Cohen, qui arriva la figure rouge et sillonnée de larmes, le corps brisé de fatigue.

Il donna rendez-vous aux deux dames pour le lendemain, à cinq heures, au tribunal rabbinique, et retourna plein d'espoir à son hôtel.

Le lendemain, à cinq heures, il trouva les deux dames dans le cabinet du greffier.

— Monsieur et Madame Cohen, dit ce dernier, sont avec le grand rabbin et les juges. Nous allons bientôt connaître la décision.

Un huissier vint dire au greffier que le grand rabbin l'appelait. Il s'excusa. M^{me} Cohen, Rose et Duran attendirent avec anxiété son retour. Il resta plus de vingt minutes. Il revint enfin.

— Voici, je suis porteur d'un « ultimatum ». Madame doit renoncer à toute la succession de son mari et même à ses bijoux, y compris l'anneau d'alliance. Si elle le fait, M. Victor Cohen se soumettra à la cérémonie du déchaussement.

— Mais, dit le capitaine, supposez que Madame renonce à cette succession et qu'après M. Cohen ne veuille plus se laisser déchausser. Quelle garantie aurions-nous ?

— Ce que vous dites, mon capitaine, est très juste, répondit le greffier. Mais cette renonciation ne constituera qu'une promesse soumise à la condition d'acceptation du déchaussement. Ayez confiance en moi. Si Madame accepte, qu'elle m'accompagne avec sa mère auprès du tribunal, et tous ses droits seront sauvegardés.

Les deux dames accompagnèrent le greffier, qui les conduisit dans le cabinet du grand rabbin.

Trois juges rabbiniques étaient assis sur des divans, le grand rabbin présidait, assis entre eux. Une immense table couverte de livres hébreux se trouvait au milieu de la pièce. De l'autre côté de la table et le long du mur, M. et M^{me} Cohen étaient assis sur deux chaises.

Le grand rabbin fit asseoir les deux dames et, immédiatement, il prit la parole :

— Ma fille, votre beau-frère pense qu'il est trop âgé pour vous épouser : vous êtes moins âgée que le plus jeune de ses enfants. Il va vous rendre votre liberté. D'autre part, il pense que, d'après l'esprit de la loi, vous devez renoncer de votre côté à la succession totale de votre défunt mari. Si vous acceptez, vous allez tous deux prêter serment devant le tribunal, qui en dressera procès-verbal, et la cérémonie du déchaussement sera fixée pour demain.

Cohen répondit :

— J'accepte.

Rose dit :

— J'accepte également.

L'un des juges rédigea alors un procès-verbal, dont le grand rabbin donna lecture aux intéressés. Après cela, il tendit son mouchoir (signe de serment pignoratif) à Cohen, qui le prit en main, disant :

— J'accepte ces conventions.

Rose fit le même geste et répéta les mêmes paroles.

— Acte est pris et vous est donné de vos déclarations. Demain, à trois heures de l'après-midi, il sera procédé à l'opération du déchaussement, dit le grand rabbin.

En raccompagnant les deux dames près du capitaine, le greffier les pria de se trouver le lendemain, à trois heures précises, au tribunal rabbinique. Il ajouta que le capitaine pouvait assister à la cérémonie, mais qu'il était décent que M. Duran partît tout de suite et qu'il ne revît pas ces deux dames avant le lendemain, après le déchaussement.

A trois heures précises, le lendemain, Duran se

trouva au tribunal rabbinique. M^{me} Cohen et Rose se trouvaient dans la salle d'audience. Rose était vêtue avec recherche.

Elle était habillée en arabe, la tête couverte d'un foulard de soie noire brodée d'or. Elle portait son boléro noir également brodé d'or, et un pantalon de soie noire avec deux molletières en broderies d'or. Sur ce costume, elle s'enveloppait d'un grand voile de soie blanche.

Victor Cohen, petit, maigre, chétif, mal habillé, la barbe sale et jaunie par le tabac, était assis à côté de sa femme, grande matrone aux formes puissantes, qui jetait sur les assistants un regard dédaigneux. Il portait sur la tête un burnous en drap noir, en signe de deuil, puisque, en acceptant de ne pas exercer le « lévirat », il acceptait que son frère ne revécût plus en Israël, par sa descendance. Ce n'était qu'à partir de ce jour que son frère était réellement mort.

« Voilà la raison du deuil et de ce lugubre burnous noir, » expliqua le greffier.

Un rabbin juge, délégué par le tribunal, quatre notaires israélites, le greffier et quatre autres personnes étrangères, complétant ainsi le chiffre de dix personnes requis par la loi rabbinique, assistaient à la cérémonie. Tout ce monde était en prières.

Victor Cohen avait les pieds nus dans des savates en cuir. Rose s'approcha, le déchaussa, et crachant par terre :

« Honte soit pour toi ! qui n'as pas voulu perpétuer la descendance de ton frère. »

Tous les assistants crièrent :

« Il a été déchaussé. »

Les notaires et le greffier écrivirent chacun de

leur côté le procès-verbal de la cérémonie, dont ils donnèrent lecture aux assistants.

« La séance est levée, » dit le rabbin juge délégué du tribunal.

Rose et M^{me} Cohen se rendirent ensuite chez elles en voiture, parce que Rose portait un costume arabe.

Demeuré au tribunal, Duran se rendit auprès du grand rabbin, qu'il remercia avec effusion de sa bienfaisante intervention.

— Sans l'assistance de la femme de Victor Cohen, dit le grand rabbin, je n'aurais jamais réussi.

Le capitaine lui raconta alors en souriant l'intervention de Cammouna Chemmama.

— Vous voyez, Monsieur, lui dit le grand rabbin, que je n'y suis pour rien. C'est vous et ces dames qui avez tout fait.

Duran protesta, remercia de nouveau le grand rabbin et le greffier, et leur remit cinq cents francs pour les pauvres en les assurant qu'il allait immédiatement faire part de ce magnifique résultat au Résident et au général. Quand il se rendit le soir à l'impasse Catherina, Rose vint lui ouvrir. Elle était en robe d'intérieur mauve.

— Merci, Pierre, lui dit-elle. Votre intervention a plus fait en quelques jours que nos efforts pendant deux ans.

— Chut ! lui dit Duran, écoutez donc cette voix magnifique de ténor. Elle chante *Faust*. Rose, écoutez :

Laisse-moi, laisse-moi contempler ton visage.

Rose, s'abandonnant sur son épaule, la figure couverte de larmes :

— Vous avez souffert, ma bien-aimée, dit-il, mais le terme de vos souffrances est arrivé. J'ai promis à votre frère de vous protéger. Voulez-vous être ma femme? Vous viendrez avec moi à Nancy, où je suis en garnison. Nous nous marierons, et M^{me} votre mère viendra demeurer avec nous. Voulez-vous?

L'eniçant alors de ses deux bras, elle lui murmura à l'oreille :

— Demandez à maman.

.....
M. J.-L. Duran, ingénieur en chef des ponts et chaussées, commandeur de la Légion d'honneur, et M^{me} veuve Cohen ont l'honneur de vous faire part du mariage de leurs enfants :

M. Pierre Duran, officier de la Légion d'honneur, croix de guerre avec palmes, capitaine au ...^e d'infanterie,

Et M^{me} veuve Rose Cohen.

Célébré à Nancy, le 10 juillet 1919.

HAREM ENTREVU

C'était, je m'en souviens, au mois de mai 1876, un samedi.

Ma grand'mère était malade. Nous étions tous près d'elle dans sa chambre, dans cette maison de l'impasse El-Ouafi qu'elle avait achetée et à laquelle elle tenait tant. Le médecin l'avait trouvée un peu mieux ce jour-là. On nous avait donc permis de venir baiser la main d'Ommi Lella (Madame ma mère), comme on l'appelait dans l'entourage du bey et comme l'appelaient tous ses petits-enfants.

Elle nous avait retenus près d'elle, heureuse de nous voir, posant sur nos figures anxieuses un long regard affectueux. S'adressant ensuite à ma mère :

— Te souviens-tu, ma fille, de la lutte épouvantable lorsque nous sommes venus habiter cette maison ?

— Oui, ma mère, mais ne parle pas. Je vais la raconter aux enfants.

S'adressant à nous, ma mère nous dit :

— Il faut vous dire qu'en 1859, lorsque « Madame ma mère » a acheté cette maison, il était à peine permis aux « non musulmans », et cela depuis une année environ, d'acheter des immeubles en Tunisie. L'acquéreur étranger devait notifier son achat aux propriétaires voisins, et il fallait leur agrément pour permettre aux notaires d'écrire leur acte de vente.

« Grand'mère, vous le savez, est sœur de lait de Son Altesse Sidi Mohamed Es-Sadok Bey. Sœur de lait, non pas parce que sa mère faisait le métier de nourrice, mais parce que sa mère, venue dans la maison du bey, avait trouvé Sidi Mohamed Es-Sadok Bey, alors âgé de six mois, fort malade, abandonné par les siens, qui le croyaient mort ou mourant ; qu'elle avait eu pitié de cet enfant, l'avait soigné, guéri et nourri en même temps qu'elle nourrissait « Ommi Lella ». Les deux enfants ont été élevés ensemble et se sont appelés par les vocables affectueux de « frère » et de « sœur ».

« Donc, grâce à l'intervention de son frère, le bey, Ommi Lella avait eu le consentement des deux voisins limitrophes. Son Altesse avait même daigné lui écrire une lettre portant sa signature et l'empreinte de son auguste sceau pour lui apprendre cet heureux événement. Les notaires avaient rédigé l'acte, et nous nous rendîmes tous à la maison pour en prendre possession.

« Les autres propriétaires de l'impasse El-Ouafi n'étaient pas contents. Ils étaient tous allés trouver le Cheikh El Medina (le gouverneur de Tunis) pour protester contre notre intrusion dans le quartier. Ce magistrat, à la tête d'une cinquantaine de « zaptiers », s'était placé à l'entrée de

l'impasse. Lorsque nos domestiques voulurent passer, ils furent repoussés violemment. Mon mari et mes beaux-frères subirent le même sort. Grand'mère survint.

« Vous savez combien elle est intrépide ; vous savez aussi combien elle est belle, imposante et majestueuse. Un zaptier lui barra la route :

« — Place, dit-elle, ne te mets pas sur le chemin de ma colère. »

« Effrayé, le zaptier s'écarta ; grand'mère, suivie de ses enfants et de ses domestiques, arrivait à la porte de la maison. Alors, le Cheikh Medina survenant :

« — *Bara* (au large), s'écria-t-il.

« — A qui parles-tu ?

« — A une chienne comme toi, dit le Cheikh, qui n'était pas des amis de grand'mère, et qui croyait avoir trouvé l'occasion de la mortifier à cause des pétitionnaires du quartier, qui étaient des hauts fonctionnaires et des membres de la plus haute aristocratie tunisienne.

« — Est-ce ainsi que tu dois parler à la sœur
« de ton maître, Caïd des prostituées (en sa qua-
« lité de chef de tous les services, le Cheikh
« Medina avait dans ses attributions la direction
« du service des mœurs). Au large, toi-même !
« C'est ton maître qui te l'ordonne par sa signa-
« ture au bas de cette lettre. »

« (Et grand'mère lui montra la lettre du bey dont je vous ai parlé.)

« Le Cheikh Medina recula, terrifié, hébété. Il fit signe à ses zaptiers et s'éloigna avec eux et tous les protestataires. Le soir même, nous couchâmes à la maison. Le lendemain, le Cheikh Medina était révoqué.

— Est-ce bien cela, ma mère ?

— Oui, ma fille, dit grand-mère d'une voix fatiguée et haletante. J'ai tenu à faire connaître ces faits à mes petits-enfants pour leur faire aimer Monseigneur mon frère, et pour leur faire connaître toute notre vie de lutte dans ce pays.

En ce moment, des cris, des hurlements, des voix irritées d'hommes, des pleurs, des supplications de femmes se firent entendre.

— Saïd, dit ma mère au nègre d'Ouargla qui nous servait, va voir ce qui se passe sur la terrasse de la maison, car tout ce bruit semble en provenir.

Saïd monta et revint au bout d'un instant dire que le Chérif et ses domestiques avaient surpris et attrapé trois jeunes gens juifs qui, du haut de la terrasse, s'étaient penchés sur la maison du Chérif, avaient vu ses femmes prendre un bain dans la piscine et leur avaient même adressé des signes et des baisers. Le Chérif, avisé par ses femmes, était inopinément monté sur la terrasse, les avait saisis alors qu'ils regardaient encore les baigneuses dans la piscine, les avait fait lier par ses domestiques, s'était fait porter son khandjar et avait dit qu'il voulait les égorger lui-même de sa main sur le bord de la terrasse pour que le souvenir de ce qu'ils avaient vu se perdît avec leur vie. Toutes les terrasses étaient pleines de monde. Les femmes pleuraient et priaient, le Chérif disait qu'il devait les immoler, pour l'exemple.

— Ma fille, dit Ommi Lella à ma mère, va prier le Chérif en mon nom. Sois éloquente et habile comme tu sais l'être.

Ma mère monta rapidement sur la terrasse et nous la suivîmes apeurés, poussés par la curiosité et aussi par une vague idée de défendre notre maman.

— Bonsoir, Monseigneur, dit ma mère en arrivant sur la terrasse. Qu'est-ce donc que tout ce bruit et pourquoi te vois-je si courroucé ?

Un des domestiques du Chérif raconta les faits à ma mère et dit, avec une évidente satisfaction, que son maître allait égorger les trois jeunes gens. Les trois malheureux, les yeux hors de leurs orbites, écoutaient avec terreur : ils étaient pâles, exsangues, tremblants de tous leurs membres.

A la fin du récit du domestique du chérif, ma mère sembla irritée.

— Chiens, dit-elle en s'adressant aux trois délinquants, chiens, qui venez du haut des terrasses couler des regards indiscrets dans le harem de vos maîtres, vous n'avez que ce que vous méritez. Ah ! vous avez voulu soulever le voile du harem, le harem sacré du Chérif ! Ah ! vos regards se sont repus des beautés des femmes de Monseigneur. Eh bien, mourez, c'est bien fait et je serai la première à pousser des you you d'allégresse au moment où vous serez égorgés.

« Vous saviez pourtant que ces femmes sont les femmes d'un Chérif, du Chérif par excellence, que ce noble descendant du prophète dispose du droit de vie et de mort, sans rendre compte à personne ; vous saviez que, vous immolant, là où il vous a trouvés, avec ces nombreux témoins de votre crime, c'est comme s'il avait tué des voleurs en train de voler.

« Ah ! vous tremblez maintenant et, avec vous,

toutes ces femmes qui sont sur la terrasse, pleurent, tremblent et implorent.

« Et vous croyez, pauvres d'esprit que vous êtes, que Monseigneur le Chérif va salir ses mains toujours pures, comme sa lignée et sa descendance, dans votre sang vil et méprisable !

« Vous croyez que les femmes de ce lion, de ce guerrier, de celui qui fait trembler l'eau dans les bœufs, ont eu même une minute l'idée d'établir une comparaison entre vous et leur Seigneur. Regardez-moi donc ces pauvres académies, si ce n'est pas à faire pitié. Regardez-moi aussi cette robuste poitrine, ces bras musclés, cette face de lion, ces moustaches capables de lier toute une armée, et dites-moi, dites-moi bien vite si vous osez vous mettre sur le même rang. Ah ! laissez-moi rire !

« Si Monseigneur mettait la main sur vous, il aurait l'air de craindre des avortons comme vous, il aurait l'air de laisser croire que ses femmes auraient pu lui préférer des pygmées comme vous. Cela serait incroyablement ridicule.

« Il ne le fera pas. Mais, vous, ne recommencez plus.

S'adressant alors aux domestiques du Chérif :

— Déliez-moi ces drôles, leur dit-elle, qu'ils nous débarrassent de leur odieuse présence !

Les domestiques consultèrent le Chérif du regard ; il fit un geste d'acquiescement. Ils délièrent les trois pauvres diables, qui partirent en courant.

Ma mère, s'adressant alors au Chérif :

— La leçon a porté, Monseigneur, lui dit-elle, personne ne viendra plus sur la terrasse.

Elle salua et nous redescendîmes tous auprès

de grand'mère, à qui elle raconta tout ce qui venait de se passer.

— Je te bénis, ma fille, dit Ommi Lella, pour tout ce que tu as fait et je bénis en toi ta descendance.

de
mé
affa
«
gèr
un
ma
mê
eng
«
arr
J
sui
et,
la
-
la
l'oi

LES DJERBIENS

Le vieux Mohamed el Gritli semblait furieux.

— Qu'as-tu donc, mon père? lui demandai-je.

— Ce que j'ai, je viens d'être roulé une fois de plus par un Djerbien et je n'ai que ce que je mérite, car, vois-tu, toutes les fois que j'ai eu affaire aux Djerbiens, cela n'a jamais manqué.

« On dit que les juifs sont malins, qu'un indigène d'Akouda est plus fort que cent juifs, mais un Djerbien, vois-tu, mon fils, c'est plus fin, plus madré, plus rusé, plus fourbe que le Chitan lui-même. Ah ! ces enfants de... bonne femme, quelle engeance !

« Mais viens dans ce café et écoute ce qui m'est arrivé.

Je suivis Baba Mohamed. Nous nous assîmes sur un banc couvert d'un beau tapis de Kairouan, et, pendant que nous sirotions un excellent thé à la menthe, le vieux Gritli raconta.

— J'étais tout à l'heure au souk des bijoux, à la Barka. Je voulais acheter une chaîne en or que l'on vendait aux enchères sur la mise à prix de

quatre-vingt-dix francs. « Cent francs, » dis-je au crieur. « Cent francs, » répéta le crieur, qui alla d'un bout du souk à l'autre en criant mon offre.

« Cent un francs, » dit un Djerbien près de moi. Le crieur s'éloigna en répétant le chiffre proposé par le Djerbien. J'allais augmenter le prix, quand le Djerbien me dit :

« — Ce qui nous perdra, nous autres Musulmans, c'est que nous luttons toujours les uns contre les autres. Nous parviendrons à nous ruiner mutuellement.

« — Comment cela ? lui demandai-je.

« — Nous n'avons qu'à nous entendre entre nous deux, au lieu de nous piquer au jeu et d'enchérir l'un contre l'autre jusqu'à une somme supérieure à la valeur et au prix de cette chaîne. Cette chaîne vaut au moins trois cents francs. Laisse-la-moi adjudger pour le prix que je viens de donner. Nous irons ensuite la vendre ensemble pour trois cents francs à quelque marchand de bijoux et chacun de nous gagnera cent francs. »

« Séduit par ce raisonnement, malgré les invites du crieur, je ne surenchéris pas, je laissai pour la somme de cent un francs la chaîne au Djerbien, qui paya et emporta son emplette.

« Je le suivis, lui rappelant nos conventions d'association, voulant le conduire chez un bijoutier pour y vendre la chaîne et avoir ma part du bénéfice, cent francs, et peut-être plus.

« Il vient de me remballer de la belle façon, me disant que, si je l'ennuyais encore, il me mettrait entre les mains d'un agent de police.

« Ce qui m'ennuie, c'est que je me suis laissé duper par ce Djerbien de malheur, et cependant

je suis payé pour connaître les Djerbiens et leurs fourberies. »

— Sais-tu ce que deux autres Djerbiens ont fait à Mansour, le gérant de ma ferme ?

« Mansour était venu de Mateur à Tunis pour acheter un haïk et des anneaux de pied en argent pour Mabrouka, sa nouvelle femme. Il passait dans la rue des Glacières en se dandinant, avec cet air suffisant, naïf et bête qui distingue nos campagnards. En ce moment, un Djerbien, qui passait près de lui, se pencha sur le sol avec une telle précipitation, avec un geste tellement saccadé, que son turban tomba par terre. Il ramassa d'abord son turban, mais, pendant qu'il procédait à cette opération, Mansour avait eu le temps de voir une bague en or qui se trouvait à terre. Il se précipita pour la ramasser. Sa main rencontra celle du Djerbien :

« — C'est moi qui ai vu la bague le premier, dit le Djerbien.

« — Non, c'est moi, dit Mansour, mentant effrontément.

« Chacun persistait. Ils criaient tous les deux. Les passants s'arrêtaient. Le Djerbien dit alors à Mansour :

« — Ecoute, si nous crions, on va nous arrêter tous les deux, car nous n'avons pas le droit de nous approprier les objets trouvés. Si tu veux, nous allons vendre ensemble la bague et nous nous en partagerons fraternellement le prix.

« Cette proposition fut agréée par Mansour.

« Les deux hommes continuaient à marcher, se dirigeant vers la porte de France, quand ils firent la rencontre d'un autre Djerbien. Le compagnon

de Mansour, avec de grandes marques de respect, lui dit :

« — Que le salut soit sur toi, seigneur Abdallah !

« — Et sur toi, seigneur Ahmed, le salut et la miséricorde ! répondit le passant.

« — Dis-moi, Monseigneur, dit celui qu'Abdallah avait désigné par le prénom d'A Ahmed, dis-moi, toi, qui es bijoutier, combien valent cette bague et cette émeraude, qui s'y trouve enchâssée ? »

« Abdallah examina minutieusement le bijou et en estima le prix à trois cents francs, si la bague était achetée par un joaillier, à cinq cents francs, si elle était achetée par un amateur.

« — Merci, Monseigneur, dit Ahmed, qu'Allah t'assiste ! »

« Ils continuèrent tous deux à s'avancer vers la porte de France. Tout à coup, le Djerbien, s'adressant à Mansour, lui fit la proposition suivante :

« — Mon frère, cette bague ne peut être vendue qu'à la Barka (souk où les bijoux sont vendus à la criée aux enchères) et dans quelques jours, car son propriétaire pourrait se trouver à la Barka et nous faire arrêter.

« Ecoute-moi, veux-tu me la laisser ? Je t'en donne quatre-vingt-dix francs pour ta part. »

« Et le gremlin sortit son portefeuille, en disant ces paroles. Mansour voulait deux cents francs pour sa part. Le Djerbien alla jusqu'à offrir cent dix francs. Mansour se souvint alors qu'il avait de l'argent. Il proposa de donner au Djerbien cent vingt francs. Celui-ci fit semblant de refuser d'abord et finit par accepter.

« Mansour paya les cent vingt francs et vint triomphalement me montrer son acquisition.

« Sais-tu ce qu'était cette merveille ? Une bague en métal doré avec un verre de couleur verte, une de ces bagues que l'on vend au bazar, aux petits enfants, pour un sou.

« Mansour déposa plainte. Il attend encore depuis deux ans de rencontrer son voleur, dont le signalement qu'il a donné correspond à celui de tous les Djerbiens : mince, turban en soie blanche, babouches énormes, dans lesquelles se trouvent les pieds nus.

.

Ali el-Rafrafi, un autre campagnard, devait à un Djerbien soixante-dix francs. Un jour, il passa devant la boutique de ce fils du Chitan.

— Sidi Ali, dit le Djerbien, c'est Allah qui t'envoie aujourd'hui. Tu viens à Tunis, tu dois avoir de l'argent. Veux-tu me donner trente francs sur la somme que tu me dois ?

— Oui, dit Ali. Et il paya trente francs à son créancier.

Celui-ci sortit son registre :

— Tout, dit-il à son débiteur qui le regardait d'un air aussi bête qu'admiratif, tout doit être marqué sur le livre de comptes d'un négociant qui se respecte.

« Voici : tu me devais soixante-dix francs. Eh bien, soixante-dix et trente, cela fait cent. Tu restes me devoir cent francs.

— Comment ? dit Ali, hébété, ne pouvant comprendre comment cette soustraction devenait une addition, et ne sachant pas exprimer sa pensée, tellement il était médusé par l'assurance du Djer-

bien et par l'appareil imposant de la plume, de l'encre et du registre.

— Ah ! pauvre d'esprit, dit le Djerbien, tu ne me crois pas ? Eh bien, nous allons poser la question au premier passant et, si tu le veux, à toutes les personnes qui passeront devant ma boutique.

Et le Djerbien interpella une trentaine de personnes qui passaient dans le souk devant son échoppe :

— Pardon, mon frère, dis à mon frère, ici présent, combien font soixante-dix et trente ?

— Cent, répondaient invariablement les personnes auxquelles cette question était posée.

Ali devenait fou. Il rencontra précisément le Cheikh de Raf-Raf, de son pays d'origine et de son domicile et lui emprunta cent francs, qu'il alla payer à ce Djerbien, sorti de la géhenne, ne comprenant pas comment sa dette augmentait alors qu'il en payait une partie.

· · · · ·
— Tiens, l'autre jour, on me contait cette histoire plus troublante encore.

« Il y a quelques années, une felouque était partie de Sousse pour Tunis, avec un chargement d'oranges et de poteries. Il y avait sur la felouque les hommes du bord, et, comme passagers, un Kerkenni (indigène de Kerkenna), un nègre de Gabès et un Djerbien.

« A quelques milles de la côte, un monstre marin, de ceux probablement que les Français appellent « balina », vint devant la felouque et ouvrit une gueule énorme, un gouffre voulant avaler la felouque.

« Le raïs (capitaine) de la felouque fit jeter au monstre le chargement d'oranges et de poteries.

Le monstre les avala et continua à diriger vers la felouque sa gueule ouverte et menaçante ; on lui jeta alors les bancs, et, comme il continuait à avancer, la gueule toujours ouverte, on lui jeta l'un après l'autre, le nègre d'abord, puis le Kerkenni, et enfin le Djerbien.

« Le monstre s'avavançait toujours. Heureusement, une frégate de guerre était en vue. L'équipage fit des signaux de détresse.

« Le commandant de la frégate vit la felouque et le monstre. Il comprit la situation et fit tirer un coup de canon qui emporta la tête du monstre.

« On se précipita pour voir ce qu'il avait dans le ventre.

« Sais-tu, mon fils, ce que l'on vit ?

« Les oranges et les poteries étaient toutes rangées en ordre sur les bancs, et le Djerbien était en train d'en vendre au nègre et au Kerkenni.

LA RIPOSTE

A l'occasion de la Pâque juive, Jacob Ghanem était allé chez son ami, Joseph Cohen, qui habitait un très bel appartement à l'impasse du Dromadaire. On l'avait reçu magnifiquement, on lui avait fait visiter toutes les pièces, dallées de marbre, spacieuses, aérées, aux murs recouverts de faïence multicolore.

— Cette maison est splendide, dit Jacob Ghanem.

— Oh ! oui, dit Tourkia, l'épouse de Cohen. Exposée à l'est, chaude en hiver et fraîche en été. Elle est merveilleuse.

Jacob resta quelques instants à admirer l'appartement. Il se retira ensuite, ébloui par ce qu'il venait de voir.

Le lendemain, il se rendit chez le propriétaire, Ali el Bransi :

— Sidi Ali, dit-il, à quel prix loues-tu ta maison de l'impasse du Dromadaire à Youcef Cohen ?

— Deux cents piastres, répondit Ali.

— Je t'en donne quatre cents, veux-tu me la louer ?

— Entendu, dit Ali.

Ils se rendirent tous deux chez les notaires de Sidi Mahrès, et passèrent le contrat de location.

Le premier du mois de Moharrem, qui est le jour de l'an musulman et qui est le point de départ des locations, devait arriver dans dix jours. Ali se rendit chez le fèrik de la Driba, et fit signifier, par un zaptier, congé à Youcef Cohen d'avoir à quitter son local pour le premier Moharrem.

Cohen se rendit chez son propriétaire.

— Pourquoi, lui demanda-t-il, me signifies-tu congé ? S'il te faut une augmentation, je suis prêt à la subir.

— Impossible, dit le propriétaire, j'ai loué ton appartement à Jacob Ghanem pour quatre cents piastres.

Youcef Cohen se rendit tout pensif chez lui.

Le lendemain matin, il alla trouver le bourreau de Tunis. Le bourreau, ou plutôt, comme on dit à Tunis, « celui qui pousse à la potence », est généralement choisi dans le monde, oh ! combien spécial, des « Mercures » de la capitale de la Régence : c'est le proxénète en chef.

Cohen expliqua au bourreau ce qu'il attendait de lui, lui remit un boukouffa en or (pièce de vingt-cinq piastres) et lui en promit une autre s'il réussissait dans la mission particulière qu'il lui confiait.

Le bourreau se rendit dans la maison de Ghanem, située dans une impasse de la rue des Djerbiens.

Il trouva toutes les locataires en train de laver

le linge dans des lessiveuses, de grandes cuves en terre. Elles étaient toutes assises sur des escabeaux en bois, les jambes découvertes, frottant avec vigueur le linge sale des huit jours de la fête.

— Que votre jour soit béni ! dit le bourreau.

— Que le tien le soit aussi ! répondirent en chœur les ménagères.

— Quelle est celle d'entre vous qui est la femme de Jacob Cohen ? demanda-t-il.

Une femme énorme, à la figure paraissant tuméfiée, tellement elle était grosse, aux mollets formidables, au corps déformé par la graisse, d'une petite voix de fausset, répondit :

— C'est moi.

— Ah ! que tu es belle ! dit le bourreau. Que ton mari doit être heureux ! Je comprends que tu inspires des passions, avec cette immense quantité de chair. Ecoute, un homme des plus en vue, un avocat (oukil) du tribunal rabbinique, Youcef Cohen, m'a chargé de te proposer de passer cette nuit avec lui. Il te paiera cent piastres et ne te laissera pas dormir. Acceptes-tu ? Je veux ta réponse immédiate pour la lui rapporter, car cet homme périt d'amour pour toi.

— Ma réponse, chien maudit, répondit la grosse matrone, c'est une prière à Allah pour qu'il t'abîme avec celui qui ne craint pas de faire de telles propositions à une mère de famille respectable. Puisse ton sort et le sien tomber, puissiez-vous avoir tous les deux la peste, la lèpre et le choléra ! Puissez-vous mourir tous deux dans des souffrances intolérables !

Et la bonne femme se leva avec toutes les voisines pour se précipiter sur l'émissaire de Cohen.

Ce
hu
bou
dre
jou
.
L
trou
le l
ver
d'or
—
—
pas
Fig
rean
cen
—
Coh
—
voit
tion
sin
A
con
les
S
reg
(
rie
I
Co
(
I
mc

Celui-ci voulut résister. Les femmes se mirent à hurler à la mort. Les voisins furent attirés et le bourreau se retira après avoir produit un esclandre tel que tout Tunis en parla pendant toute la journée.

Le soir, Jacob Ghanem rentra chez lui. Il trouva sa femme alitée. Des voisines entouraient le lit, lui donnant des calmants, des tisanes de verveine et de l'eau sucrée avec de l'eau de fleurs d'oranger.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Ghanem.

— Ah ! lui répondit son épouse, si je ne suis pas morte aujourd'hui, je ne mourrai jamais. Figure-toi que Joseph Cohen m'a envoyé le bourreau de Tunis pour me proposer de me donner cent piastres si je voulais passer la nuit avec lui.

— Ce n'est pas possible, répondit Ghanem ; Cohen est un homme de goût.

— Comment ? Ce n'est pas possible ! Mais tu ne vois pas que je suis malade d'indignation, d'émotion et de colère. Demande-le plutôt à nos voisines Attou, Taïta, Cammouna, Bihla et Merizka.

Attou, Taïta, Cammouna, Bihla et Merizka confirmèrent avec volubilité et grands serments les dires de M^{me} Ghanem.

Son mari fut forcé de la croire, et il se mit à la regarder avec plus d'attention.

On dit même que, cette nuit-là... mais cela n'a rien à faire avec ce récit.

Le lendemain matin, Ghanem fit citer Joseph Cohen par-devant le grand rabbin.

Cohen arriva nonchalant.

La salle du tribunal rabbinique était pleine de monde. Tous les négociants des souks et tous les

négociants de la place s'y trouvaient ; il y avait même tous les rabbins de Tunis, car le père de Youcef Cohen, le vénérable rabbin Cheloumou Cohen, était juge rabbinique.

— Tu sais, mon fils, ce que te reproche Ghanem ? dit le grand rabbin, s'adressant à l'inculpé. On dit qu'un proxénète (que son nom soit maudit et honni !) est venu, en ton nom, proposer à la femme respectable de Jacob Ghanem de se détourner de ses devoirs. Sans doute, ce misérable a menti, dit le grand rabbin, dans un mouvement de sympathie et de défense irréfléchie.

— Non, notre maître le rabbin, répondit Youcef Cohen, non, cet homme n'a pas menti ; c'est moi qui l'ai envoyé à la femme de Ghanem pour lui faire les propositions malhonnêtes qu'il lui a faites. Je lui ai même donné pour cela vingt-cinq piastres avant d'y aller et vingt-cinq après qu'il a accompli sa mission.

Un cri d'indignation fut poussé par tous les assistants. Jacob Ghanem fit mine de se précipiter sur Youcef Cohen, mais il fut retenu par les huissiers.

— Tu sais, mon fils, répliqua le grand rabbin d'une voix que l'émotion faisait trembler, quelle est la gravité du péché et du délit que tu as commis, et tu ne t'étonneras pas si le tribunal, vu l'audace éhontée de ton cynique aveu, prononcera contre toi un jugement exemplaire.

— Je le sais, ô notre maître le Grand Rabbin, mais je sais aussi que, comme juge, tu dois entendre ma défense, et que, comme juge aussi, tu dois punir le véritable coupable.

— Parle, mon fils, dit le grand rabbin.

— Jacob Ghanem, répondit Joseph Cohen, est

venu me rendre visite à l'occasion de Pâque, il a vu ma maison, qui lui a plu, et il a offert au propriétaire le double de mon prix de location pour qu'il la lui loue. J'ai reçu congé et je dois quitter la maison dans cinq ou six jours, au commencement du mois prochain.

« Or, Dieu a dit dans l'exode :

« Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain. »

« Ghanem m'a pris ma maison, il est donc de toute justice que je lui prenne sa femme.

— Cela est-il exact? demanda le grand rabbin à Ghanem.

— Nous étions à l'étroit dans notre maison, dit piteusement Ghanem.

— Dieu soit loué, dit le grand rabbin, j'étais certain que le fils de mon vénéré collègue ne pouvait pas faire une action indigne.

« Voici mon jugement :

« Joseph Cohen restera dans sa maison et paiera le même loyer qu'il payait antérieurement. Ghanem paiera la différence qu'il a stipulée au propriétaire et remboursera à Cohen les cinquante piastres que ce dernier a payées au bourreau. »

Quelques contes de grand'mère

LE CHAMP DE NAVETS

— Restez sages, mes enfants, et je vous raconterai l'histoire du champ de navets, dit grand-mère.

Tous les enfants firent cercle autour d'elle, les plus petits s'assirent sur ses genoux, et grand-mère, les serrant affectueusement contre elle, esquissant son sourire si adorablement malicieux qui animait sa figure d'une suprême distinction, prit d'abord une prise dans sa tabatière en or, se moucha dans son mouchoir de soie garance et commença au milieu du silence attentif des petits :

— Il y avait une fois, dans les environs de Tunis, dans cette plaine magnifique de la Haraïria, un vieillard qui cultivait un champ qu'il avait semé de plantes maraîchères. Il y avait ensemencé des navets, qui avaient merveilleusement poussé sans besoin d'irrigation, à cause des magnifiques pluies d'automne, présage d'une récolte admirable.

« Le vieux jardinier se trouvait constamment

dans son jardin, sarclant, nettoyant, arrachant les mauvaises herbes, remuant la terre, donnant en un mot tous les soins que demandait son métier bien compris.

« Un jour, un cavalier vint à passer sur la route en face du champ. Il arrêta sa monture et dit au jardinier, qui travaillait dans son terrain :

« — O mon père le chenu, réponds, si tu peux, à la question que je vais te poser : ce champ de navets te mangera-t-il ou le mangeras-tu ? »

« A cette question inattendue, le vieillard, interloqué, réfléchit un instant et répondit :

« — J'ai qui consulter. »

« Le cavalier s'en alla, en souriant, et le vieux jardinier rentra chez lui tout pensif.

« Sa fille Mordjana (brin de corail) lui servit à dîner, mais le vieillard, tout soucieux, ne toucha pas à son repas.

« — Qu'as-tu donc, mon père ? Pourquoi es-tu si préoccupé ? Pourquoi ne manges-tu pas ? lui demanda-t-elle.

« — Ah ! ma fille, laisse-moi tranquille, répondit le vieux bonhomme.

« — Dis-moi, mon père, la cause de tes soucis, répliqua Mordjana, et je les dissiperai.

« — Ecoute, ma fille, répondit son père ; aujourd'hui, pendant que je travaillais à mon jardin, un cavalier m'a demandé, d'un air diabolique, si mon champ de navets me mangera, ou si je le mangerai.

« — Si ce n'est que cela, dit Mordjana en souriant, tu peux dîner à ton aise, mieux que d'habitude, et dormir bien tranquillement : demain matin, je te donnerai la réponse qu'il faut. »

« Le vieillard, confiant dans l'intelligence de sa

filles, mangea avec appétit et alla se coucher. Le lendemain matin, à l'aube, en lui servant un café brûlant, Mordjana dicta à son père la réponse à faire.

« Il s'en alla dans son champ, où il travailla comme d'habitude. L'après-midi, à la même heure que la veille, le cavalier vint à passer. Il arrêta son cheval et dit au jardinier :

« — Eh bien, mon père, as-tu consulté et peux-tu répondre à la question que je t'ai posée hier ?

« — Oui, mon fils, dit le vieillard : le champ me mangera, si je meurs avant d'avoir cueilli ses navets, et je le mangerai, si je cueille les navets avant que je sois mort.

« — Bien répondu, mon père, dit le cavalier. Et, puisque tu consultes des personnes si savantes, sache que je suis le Sultan. Je t'ordonne de venir dans huit jours me trouver dans mon palais du Bardo, où je tiendrai lit de justice : tu seras monté et marcheras à pied, habillé et nu, pleurant et riant à la fois. »

« Et, saluant de la main, le Sultan s'en alla à toute allure du côté du Bardo.

« Bien plus soucieux que la dernière fois, le vieillard s'en retourna chez lui. Mordjana lui demanda pourquoi il se trouvait dans cet état. Il le lui raconta.

« — N'aie donc aucune crainte, mon père, tu te présenteras chez Notre Seigneur le Sultan comme il te l'a dit, » dit Mordjana.

« Huit jours après, le portier du palais du Bardo fit entrer dans la salle du Trône le vieux jardinier monté sur un ânon tellement petit que les pieds du cavalier traînaient par terre, vêtu

sous son burnous d'un costume de gaze qui ne cachait pas sa nudité, se frottant les yeux avec un oignon qui faisait couler ses larmes pendant qu'il riait aux éclats.

« — C'est bien, mon père, tu as su résoudre la difficulté, dit le Sultan.

« Maintenant, écoute : voici un silex, tu m'en feras une veste et un gilet. »

« Tous les courtisans se mirent à rire à gorge déployée.

« Plus soucieux que jamais, le vieillard retourna chez lui.

« Mordjana vint à sa rencontre.

« Piteusement, son père lui tendit le silex en lui disant à quel usage le destinait le Sultan.

« — Ce n'est que cela, lui dit-elle, n'aie donc aucune préoccupation : tu réussiras ; cette fois encore, comme les deux précédentes, et cela, dès demain. »

« Le lendemain matin, le vieillard se rendit au palais du Bardo et fut immédiatement introduit auprès du Sultan.

« — Monseigneur, lui dit-il, on est en train de confectionner avec le silex la veste et le gilet : il y manque la garniture et le galon. Voici un crin de cheval ; ordonne qu'on m'en fasse du galon et je le ferai coudre aux bords de ces deux effets.

« — Tu m'as vaincu, mon père, dit le Sultan. Dis-moi donc qui te conseille si bien ?

« — C'est ma fille, Mordjana, Monseigneur, et elle n'a que quatorze ans, dit le jardinier avec orgueil.

« — Je te la demande pour épouse, mon père, répondit le Sultan.

« — Monseigneur, c'est trop d'honneur que tu
« me fais. Je te la donne pour épouse, que dis-je ?
« pour épouse ? c'est trop dire, je te la donne
« comme esclave dans la cuisine, dans la salle du
« feu, répondit le vieillard.

« — Sache, mon père, dit le Sultan, que ce
« n'est qu'à une condition que je te prie de lui
« soumettre préalablement, et de rapporter sa
« réponse si cette condition est agréée par elle ;
« la première fois qu'elle critiquera ou contre-
« carrera mes jugements, je la renverrai chez
« elle. J'attends sa réponse. »

« Le vieillard retourna immédiatement dans sa
demeure : la distance n'est pas longue du Bardo
à la Harāïria, et il revint quelques instants après
dire au Sultan :

« — Ma fille accepte avec reconnaissance, Mon-
« seigneur, l'honneur que tu lui fais, mais à la
« condition que, lorsqu'elle sera renvoyée chez
« elle, elle pourra emporter avec elle ce qui lui
« sera le plus cher. »

« Le Sultan pensa que cette jeune fille ne pou-
vait emporter chez elle que ses bijoux ou ses
effets préférés : il accepta.

« Les notaires rédigèrent immédiatement l'acte
de mariage. Le Khaznadar versa au vieillard cent
mille piastres pour la dot de la jeune fille, et on
le prévint que le mariage devait être célébré dans
un mois.

« Je vous donne à penser, mes enfants, dit
grand'mère, la magnificence des fêtes du mariage,
mais il est inutile d'y insister et de les décrire.

« Mordjana vint habiter à Kassar Saïd (le
palais du bonheur) et fut l'épouse du Sultan.

« C'est beau, mes enfants, d'être l'épouse du

Sultan. On mange des mets délicieux, on se gave de gâteaux et de bonbons que l'on ne vous donne à vous que lorsque vous avez été bien sages, on s'habille admirablement, on est toujours parée, on se met toutes sortes de bijoux, les plus beaux et les plus riches ; on écoute un concert constant et, à la longue, fastidieux, et comme on n'a rien à faire, on s'ennuie royalement, le mot est de circonstance.

« Un jour, après s'être attifée, peignée, lavée, parfumée, parée, avoir assisté à des concerts et des danses, mangé à toutes sortes de mets et de confiseries, servis dans des plats d'or et d'argent, Mordjana se tenait derrière la jalousie d'une de ses fenêtres, donnant sur la route du Bardo, et, là, elle bâillait, bâillait si souvent que les larmes lui coulaient le long des joues.

« Elle vit passer sur la route un homme monté sur une jument, tenant en laisse un petit ânon qui se faisait traîner. Cet homme pleurait.

« De derrière la jalousie, Mordjana l'interpella, lui demandant pourquoi il pleurait.

« — Lella (Madame), lui dit l'homme, c'est à
« cause d'un jugement que vient de rendre Sa
« Hautesse le Sultan : figure-toi que, hier au soir,
« j'étais venu sur ma jument, qui était pleine et
« que j'avais remise dans un fandouk (caravan-
« sérail) des Mellacine, près d'une ânesse, qui
« était pleine également. Pendant la nuit, les
« deux bêtes ont toutes deux mis bas : la jument
« d'un petit poulain ; l'ânesse, de ce petit ânon
« que tu vois.

« Les deux petites bêtes se tenaient au matin
« de la façon suivante : l'ânon près de la jument,
« le poulain près de l'ânesse. Le propriétaire de

« l'ânesse, une espèce de Kochbati, prétendit que
« sa bête avait donné le jour au poulain. J'eus
« beau protester, il ne voulut pas en démordre.
« Je suis allé me plaindre au Sultan : sais-tu ce
« qu'il m'a répondu ?

« — Est-il rien qui soit impossible à Allah,
« qu'il soit exalté ! Ta mère a pu être une très
« belle femme, cependant elle a donné le jour à
« un horrible singe comme toi. Prends l'ânon et
« laisse le poulain à l'ânesse. »

« A ces mots, Mordjana rit aux éclats.

« — Ecoute, dit-elle, va trouver le Sultan et
« dis-lui que tu as semé de l'orge sur la plage de
« la Marsa, que des rougets sont sortis de la mer,
« l'ont mangée et sont retournés dans l'eau ; que
« tu demandes le remboursement du prix de ta
« récolte. Le Sultan s'irritera contre toi. Il te
« dira : « Est-il possible que des poissons sortent
« de la mer pour manger une récolte et retour-
« ner dans l'eau ? » Tu lui répondras : « Est-il
« possible qu'une jument donne naissance à un
« ânon ? » Alors, il te fera rendre ton poulain.
« S'il te demande qui t'a donné ce conseil, tu lui
« diras : « C'est une dame de Kassar Saïd, qui
« m'a parlé de derrière la jalousie. »

« L'homme suivit ces conseils : le Sultan lui fit
rendre son poulain, qui suivit la jument en gam-
badant, et le souverain rentra chez lui fort irrité.

« En allant se coucher le soir dans son lit tout
enveloppé de rideaux, le Sultan dit à Mord-
jana :

« — Tu as contrecarré un de mes jugements ;
« demain matin, il faut que tu aies quitté mon
« palais et sois retournée chez ton père. »

« — En emportant ce qui m'est le plus cher,

« Monseigneur, » dit Mordjana en lui baisant la main.

« Le Sultan fit un geste d'assentiment et alla se coucher. Comme d'habitude, il s'endormit immédiatement.

« Morājana appela le Caïd de la maison (le chef des eunuques) et lui expliqua ce qu'elle voulait de lui. Lui baisant la main, l'eunuque répondit par l'ouïe et l'obéissance.

« Mordjana monta dans le lit auprès du Sultan et ferma hermétiquement les rideaux du lit, qu'elle assujettit avec des épingles.

« Cinquante vigoureux gaillards soulevèrent alors le lit et, sous la conduite du Caïd Ed-Dar, le transportèrent dans la demeure du vieux jardinier, à la Harāiria. Un corps de garde fut installé autour de la maison.

« A l'aube, le Sultan fut réveillé par le chant du coq. Il se rendormit. Il entendit un fetaïri (marchand de beignets à l'huile) qui criait ses beignets tout chauds. Il entendit le marchand de gâteaux qui criait : « Le déjeuner du matin, c'est « tout bénéfice. » Il entendit le marchand de légumes, le marchand de fruits, le marchand de poissons proposer leurs marchandises.

« Ces bruits, insolites dans une demeure royale, le réveillèrent tout à fait.

« — Où suis-je donc ? » demanda-t-il à Mordjana, qui souriait malicieusement.

« — Chez mon père, Monseigneur, lui répondit « cette dernière. N'as-tu pas permis à ton esclave « d'emporter avec elle ce qui lui est le plus cher ? « Or, est-il une chose au monde qui me soit plus « chère que mon maître, mon époux, mon « Sultan ? »

« Le Sultan fut désarmé par cette réponse. Il appela ses gardes et fit venir des voitures pour rentrer au palais avec sa Mordjana bien-aimée.

« Et, depuis ce jour-là, il consulta Mordjana pour tous les procès délicats qui lui étaient soumis.

« Ils vécurent longtemps, furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants. »

HISTOIRE DE BABA ABDALLAH ET DE SON ANE

Revenant du marché où il avait vendu son orge, Baba Abdallah, juché sur son âne, comptait avec plaisir l'argent que lui avait procuré cette vente. Arrivé près d'un ruisseau, l'âne s'arrêta brusquement et ne voulut pas le franchir.

« Erre-hé ! » lui dit Baba Abdallah, « hue, marche donc, chien d'infidèle, espèce de mécréant ! » Mais l'âne s'obstinait et ne marchait plus. Les coups de bâton, les retours brusques, les déplacements sur un autre point du ruisseau n'eurent pas de résultat plus efficace. Et Baba Abdallah voyait avec chagrin que le jour avançait et qu'avant d'arriver à son gourbi, il avait encore un long chemin à parcourir. Cette réflexion lui faisait perdre patience et il exhalait son mécontentement en plaintes, cris de colère et malédiction contre l'âne, qui restait toujours immobile et impassible.

Un spectateur de cette scène, demeuré silencieux jusqu'à ce moment, dit alors à Baba Abdallah :

— Que n'achètes-tu de « l'yadak » ? mon père, tu l'introduiras juste... sous la queue de l'âne et tu verras que non seulement il franchira le ruisseau d'un bond, mais encore qu'il te conduira tout d'un trait chez toi.

— Mais où se vend cette denrée et qu'est-ce que c'est ? demanda Baba Abdallah.

— Va chez n'importe quel souki (épicier et marchand de comestibles), répondit l'inconnu, et, pour une caroube, il t'en donnera en abondance.

Baba Abdallah confia alors la garde de l'âne, obstinément figé devant le ruisseau, au charitable étranger, rebroussa chemin et se dirigea vers le hameau voisin, où il s'arrêta devant la boutique d'un souki Djerbien :

— Donne-moi, lui dit-il, pour une caroube de yadak.

Le marchand se mit à sourire et lui donna pour une caroube de piments rouges, secs, mais de ces piments renommés de Naboul, dont l'odeur seule fait éternuer et que l'on appelle communément « guern el Ghezal » (cornes de gazelle).

Muni de son emplette, il retourna près de son bourricot, qu'il retrouva toujours figé sur ses pieds, devant le ruisseau, sous la garde de cet étranger, qui jetait sur l'âne et son maître des regards amusés.

« Err ! » dit Baba Abdallah. Autant valait parler à une colonne de marbre. « Hue donc, chien, fils et petit-fils de chien, enfant du péché, rejeton du Chitan, Err-hé, maudit ! » Chacune de ces apostrophes était accompagnée par un coup de bâton formidablement appliqué sur les flancs de l'animal, qui remuait les oreilles et ne bougeait pas plus que le minaret de Sidi Ben Arous.

— Emploie donc l'yadak, dit l'étranger.

Alors, en désespoir de cause, Baba Abdallah souleva la queue de son coursier, oh ! combien têtu ! et, juste en dessous, lui glissa un piment, le plus fin, le plus long, le plus dur, le plus recourbé de ceux qu'il avait achetés.

L'effet fut foudroyant.

D'un bond, l'âne franchit le ruisseau, et, galopant, brayant, faisant un bruit infernal, il se lança dans la direction du gourbi de son maître distant de quelques milles, dévorant l'espace, courant avec une vitesse prodigieuse, comme un échappé de la géhenne.

De saisissement, Baba Abdallah en resta immobile, écoutant ce bruit infernal et les éclats de rire de son singulier interlocuteur.

Allait-il pourtant abandonner sa bête ? Il franchit le ruisseau et se mit à courir, mais comment un pauvre vieux pouvait-il rattraper cet animal emballé, qu'un coursier de race ne pouvait égaler, que le vent ne pouvait atteindre ?

Alors, Baba Abdallah se fit cette triomphante réflexion :

« Si ce piment, que ce musulman appelle « yadak » et qui a certainement des vertus particulières, a tellement fait courir mon âne, peut-être me donnera-t-il la force de rattraper ma bête, si j'en faisais moi-même usage de la même manière. »

Il se retourna ; son conseiller était loin, et puis, ma foi, entre hommes, ça ne tire pas à conséquence. Tout en courant, Baba Abdallah releva le pan de derrière de son burnous et celui de sa chemise, et, juste au même endroit que pour l'âne, Baba Abdallah s'enfonça un piment, le plus

mince, le plus dur, le plus recourbé de ceux qui lui restaient.

Par le prophète ! l'effet fut surprenant. Baba Abdallah se sentit dans le corps tout le feu de l'enfer. Il perçut une force irrésistible, qui le poussait, l'empêchant de rester en place. Il se mit à gambader avec une vigueur et une vitesse qu'il ne s'était pas connues, même dans sa plus verte jeunesse.

Il rattrapa l'âne, que dis-je ? l'âne, arrivé au gourbi de son maître, avait ralenti sa course et s'était enfin arrêté, mais Baba Abdallah le dépassa et de loin il cria à sa femme, qui le regardait courir avec étonnement :

— Ya Fatma, ya Fatma, hé ! hé ! hé ! hé ! Je ne peux pas m'arrêter. Attends-moi, Fatma, je reviendrai tout à l'heure et, si tu ne marches pas droit, tu goûteras de l'yadak, fille d'un chien !

LA VIEILLE ET LE CADI

Un jour, en balayant sa chambre, qu'elle n'avait pas nettoyée depuis longtemps, une vieille femme trouva une caroube (pièce de monnaie de la valeur de quatre centimes).

Que faire avec ce trésor qu'Allah lui avait envoyé ? Après mûres réflexions, la vieille se souvint que, depuis bien longtemps, depuis l'époque lointaine où elle était petite fille, elle n'avait pas mangé de ce nougat au miel, assaisonné de sésame, fondant dans la bouche.

Quelque vieille que l'on soit, on a parfois des appétences d'enfant. Ce nougat au miel s'imposa à la vieille avec une si impérieuse obstination qu'elle sortit, se rendit à la place Bab-Souika et, pour sa caroube, se fit donner un bon morceau de nougat, dont l'odeur affriolante la regaillardit.

Elle revint chez elle.

— Je ne vais pas manger tout de suite ce nougat exquis ; je vais le mettre sur le bord de la fenêtre et continuer à nettoyer ma chambre. Quand j'aurai terminé, je dînerai et dégusterai ce nougat au dessert.

Elle plaça le nougat sur la fenêtre et se mit à nettoyer sa chambre avec ardeur, chantant de contentement. Jamais les meubles ne furent mieux astiqués, jamais le parquet et les murs aussi bien nettoyés.

Pendant ce temps, des abeilles, des frelons et des mouches, attirés par l'odeur, se posèrent sur le nougat en si grand nombre qu'elles le dévorèrent en entier.

Quand elle eut terminé son travail, la pauvre vieille vit le dernier brin, la dernière molécule de nougat emportée par la plus goinfre et la plus voleuse de toutes les mouches.

De déception, la vieille pauvre se mit à hurler et à pleurer. Les voisins, attirés par ce bruit, lui dirent de se consoler et d'aller porter plainte au Cadi, seul capable de lui donner satisfaction.

Elle s'habilla, mit sur sa tête son grand voile de coton blanc, prit son bâton à la main et se rendit au Divan. Elle attendit son tour parmi les plaignants et les plaideurs.

Le Cadi l'appela :

— Approche, ma mère, lui dit-il, et dis-moi pour quelle raison tu viens me trouver.

— Monseigneur le Cadi, dit la vieille, avec une caroube que j'ai trouvée chez moi, en balayant ma chambre, j'ai acheté un morceau de nougat que j'ai placé sur le rebord de la fenêtre, pendant que je continuais à nettoyer ma chambre. Des mouches voraces et voleuses sont venues et me l'ont mangé. Je porte plainte contre elles.

Le Cadi regarda la vieille et se mit à hocher la tête avec découragement. Les aoûns (huissiers) et la vieille attendaient sa décision. Il sourit tout à coup avec malice.

— Ma mère, dit-il, ces mouches et ces insectes, qui t'ont mangé le nougat, sont certainement coupables et convaincus du délit de vol commis à ton préjudice : ils méritent une punition. Je te vois un bâton entre les mains ; la première mouche que tu verras se poser quelque part, tu l'assommeras avec ton bâton, je t'en donne l'autorisation.

La vieille parut déçue par ce jugement (car, dit grand'mère, en présence d'une telle naïveté et d'une telle misère, le Cadi aurait dû donner une caroube à cette pauvre femme pour s'acheter un autre morceau de nougat), les huissiers rirent bruyamment à cette réponse, non pas à cause de la finesse de leur maître, mais par basse flatterie et vile platitude.

Tout à coup, une mouche vint se placer sur le nez du Cadi. La vieille la vit. Souriant malicieusement à son tour (car elle n'était pas aussi naïve qu'elle en avait l'air), elle leva haut son bâton et de toutes ses forces asséna un coup sur le nez du magistrat. Les huissiers voulurent l'arrêter pour violences et outrages à un magistrat :

— Qu'ai-je donc fait ? répondit la vieille madrée, en prenant son air le plus innocent. J'ai obéi à Monseigneur, j'ai assommé une mouche, une voleuse, qui est venue irrévérencieusement se placer sur son nez.

S'épongeant le nez avec son mouchoir, car il saignait abondamment, le Cadi fit un geste et les huissiers laissèrent la vieille femme s'en retourner chez elle, sans l'inquiéter.

CH'HA

— Ch'ha, mes enfants, dit grand'mère, a existé. Sa tombe se trouve au cimetière de Bab Khadra, non loin de la tombe du dernier des Abencérages, dont la vie a été racontée par Chateaubriand. Cette tombe est placée en travers, comme si Ch'ha avait voulu jouer encore un tour, même après sa mort.

« Ch'ha était un homme ingénu et malin à la fois ; ses naïvetés et ses mauvais tours sont innombrables. Certainement on lui a attribué beaucoup plus qu'il n'a fait, mais on ne prête qu'aux riches.

NAÏVETÉS

I. — *La pluie de fèves et de saucisses*

La mère de Ch'ha était une femme très fine et avec cela une voleuse redoutable. Comme elle se méfiait de son fils, qui était forcément au courant de tout ce qu'elle faisait, puisqu'il demeurait avec

elle dans la même maison, elle s'arrangeait pour le dérouter.

Un jour, elle avait volé dans la maison du premier ministre, où on l'admettait, une cassette pleine de bijoux et de pierres précieuses. Quand elle apporta cette cassette chez elle, Ch'ha se trouvait à la maison. Il vit l'objet volé et son contenu. Sa mère s'aperçut que son fils était au courant de son méfait.

Elle monta le soir sur la terrasse portant une plaque de tôle, un miroir, une bougie allumée et une marmite contenant des fèves et des saucisses bouillies.

Parvenue sur la terrasse, elle attendit que Ch'ha sortît de sa chambre et se rendît au patio (cour intérieure de la maison). Elle secoua alors la plaque de tôle, qui fit un bruit semblable à celui du tonnerre, mit la chandelle allumée devant le miroir, qu'elle remua, simulant ainsi des éclairs, et fit ensuite pleuvoir dans la cour de la maison des fèves et des saucisses bouillies, qu'elle jeta sur Ch'ha.

— Tiens, s'écria ce dernier, c'est extraordinaire ! jamais je n'ai entendu parler d'un orage comme celui-ci. J'entends le tonnerre, je vois les éclairs et il pleut des saucisses et des fèves bouillies. Il n'y a de force et de puissance qu'en la miséricorde d'Allah !

Contente de cette réflexion, la vieille mégère descendit.

Une dizaine de jours après, le premier ministre s'aperçut du vol dont il avait été victime. Il fit publier par le crieur public qu'il promettait cinq cents piastres à celui qui lui ferait connaître le voleur.

Ch'ha se présenta devant lui :

— Je connais le voleur, Monseigneur, je te l'indiquerai si tu me donnes les cinq cents piastres promises.

— Certainement, dit le premier ministre, tu auras les cinq cents piastres si tu me donnes un renseignement exact. Quel est le voleur ?

— C'est ma mère, répondit Ch'ha, ma mère qui a porté la cassette chez nous, le soir où il y a eu de l'orage et qu'il a plu des saucisses et des fèves bouillies.

— Rentre chez toi, mon enfant, dit le premier ministre, d'un air de compassion, à Ch'ha ahuri, tu as besoin de repos.

II. — *Moyens de transport extraordinaires*

Un jour, Ch'ha fut chargé par sa mère d'aller acheter des épingles.

Il en acheta. Pour les porter à la maison, il loua deux dromadaires et ficha les épingles sur les nattes en alfa qui étaient posées sur leurs bosses.

Sa mère le gronda :

— Comment, mon fils, lui dit-elle, pour quelques caroubes d'épingles que tu pouvais placer dans les revers de ta jebba, tu me fais dépenser deux piastres pour la location des dromadaires ! Tu n'es pas pratique et, de ce train, tu vas nous ruiner.

Ch'ha promit de suivre les indications de sa mère.

Quelques jours après, sa mère le chargea d'aller acheter du bois à brûler pour sa lessive.

Ch'ha alla au marché du charbon et revint à la maison avec des bûches fichées tout le long de sa jebba, par devant et par derrière.

— Mais, mon fils, lui dit sa mère, tu as littéralement abîmé ta jebba, qui coûte cent fois plus que le bois que tu m'as acheté ; tu aurais dû attacher ces bûches à une corde et les traîner jusqu'à la maison.

Ch'ha promis de ne plus recommencer.

Quelque temps après, sa mère le chargea d'aller acheter des gargoulettes et des hallabs (récipients) en poterie. Ch'ha attacha ces gargoulettes et ces hallabs à une corde qu'il passa par toutes les anses et revint à la maison en traînant toute son acquisition. Naturellement, toutes ces poteries s'étaient brisées en route, et il ne put rapporter à sa mère que quelques anses des poteries.

III. — *La couverture aux mille pieds*

Un autre jour, sa mère le chargea d'aller laver près du fleuve Oued el Miliane leur couverture de Djerba. Ch'ha la lava et l'étendit sur une corde aux rayons d'un brûlant soleil.

Quand la couverture fut séchée, il s'adressa à elle :

— Couverture, lui dit-il (en faisant allusion aux franges qui pendent à toutes les couvertures de Djerba), tu as mille pieds et je n'en ai que deux. Nous allons faire la course et voir qui arrivera le premier à la maison.

Et, sans tourner la tête, il se mit à courir de toutes ses forces.

Sa mère le vit rentrer.

— Et la couverture ? lui dit-elle.

— Comment, elle n'est donc pas encore arrivée ? lui dit Ch'ha. Cependant, elle a plus de mille pieds et je n'en ai que deux. Je vais voir où elle se trouve.

Il retourna jusqu'au fleuve. Naturellement, la couverture ne s'y trouvait plus.

IV. — *La lune*

Ch'ha était sorti un soir ; la lune brillait dans un ciel très couvert, un gros nuage cacha la lune. Ch'ha criait :

— Par Allah ! la lune est perdue, je m'en vais la chercher ; peut-être est-elle tombée sur le sol.

Il se mit à la recherche de la lune.

Un puits se trouvait devant lui. Ch'ha regarda dans le puits, la lune s'y reflétait.

— Tiens, dit-il, la lune est tombée dans le puits, je m'en vais la retirer et la vendre.

Il alla chercher une corde et un crochet en fer qu'il jeta dans le puits. Il tira de toutes ses forces, mais avec une telle violence que la corde sortit précipitamment du puits et qu'il tomba à la renverse. Il alla voir ce qu'il y avait au bout de la corde. Il avait une bûche, mais la lune ne s'y trouvait pas.

Il regarda au ciel. La lune y brillait de tout son éclat.

— Tiens, dit Ch'ha, j'ai tiré avec une telle force que j'ai rejeté la lune dans le ciel. Une autre fois, je procéderai plus doucement.

MALICES

I. — *Conseils*

Ch'ha, il faut le dire, c'est un surnom. En réalité, Ch'ha s'appelait Yahia.

Un jour, un jeune homme vint le trouver :

— Mon oncle Yahia, lui dit-il, mon père m'a laissé de l'argent. Je voudrais le faire travailler ; que me conseilles-tu de faire, mon oncle ?

— Mon fils, répondit Ch'ha, les moissons sont finies, achète du charbon et emmagasine-le. A la fin de l'automne et en hiver, tu le vendras avec bénéfice.

Le jeune homme suivit ses conseils.

A la fin de l'hiver, il avait vendu son charbon et réalisé comme bénéfice le triple du prix d'acquisition.

Il vint alors trouver Ch'ha :

— Oncle Ch'ha, dit-il, que me conseilles-tu de faire avec mon argent ?

Irrité par ce surnom qui ne lui était adressé que par ses détracteurs :

— Mon fils, dit Ch'ha au jeune homme, le printemps arrive, tous les légumes poussent admirablement. Achète des radis et garde-les dans ton magasin. Tu les vendras en été, quand ce légume deviendra très rare.

Le jeune homme suivit son conseil. Hélas ! quelques jours après, il se dégageait du magasin une telle odeur de pourriture que les voisins s'en plainquirent au Cheikh Medina, qui fit ouvrir le magasin et jeter les radis aux ordures.

Quand le jeune homme vint se plaindre au Ch'ha, il lui dit :

— Quand tu m'as appelé Yahia (celui qui donne la vie), je t'ai fait vivre (ahitek). Quand tu m'as appelé Ch'ha (celui qui trompe), je t'ai mis dedans (ahchitek).

II. — *Le clou de Ch'ha*

Ch'ha avait une maison au quartier Bab Souika. Il la vendit, en se réservant dans la maison un clou très fort, planté dans un mur du patio.

Le prix qu'il avait fait était de cinq mille piastres pour la maison. A cause du clou, il diminua de cinq cents piastres. L'acquéreur disait en riant :

— Ce brave Ch'ha est bien naïf, pour cinq cents piastres, je lui donnerai dix mille pitons.

Quelque temps après, Ch'ha vint à la maison et suspendit au clou une gargoulette pleine de vinaigre et de feuilles de roses, pour y faire du vinaigre à la rose ; la maison en était parfumée.

Il vint ensuite et suspendit au clou un burnous, qu'il avait fait teindre et qu'il voulait sécher.

Ensuite, il suspendit au clou une peau d'âne toute fraîche et salée. Les premiers jours, c'était supportable, mais, dans la suite, une puanteur épouvantable se dégagait de la peau. Les habitants ne purent pas résister. Ils allèrent trouver l'acquéreur, qui cita Ch'ha devant le Cadi.

— Ce clou m'appartient, j'ai le droit de m'en servir, dit Ch'ha.

Le Cadi lui donna raison et l'acquéreur fut tout

heureux de rétrocéder sa maison à Ch'ha pour la somme de mille piastres, perdant dans l'opération trois mille cinq cents piastres.

III. — *Curiosité campagnarde*

Ch'ha se tenait un matin de bonne heure au pied d'un mur près de la porte de Sidi Abdesselam. Un campagnard vint à passer :

— Mon frère, lui dit-il, je suis venu de la campagne pour voir Ch'ha, dont on m'a parlé. Le connais-tu ? pourrais-tu me le montrer et me présenter à lui ?

— Certainement, dit Ch'ha, c'est mon meilleur ami, je m'en vais le chercher et te le présenter. Seulement, on m'a mis ici pour soutenir ce mur qui menace ruine. Mets-toi à ma place. Soutiens ce mur avec tes épaules et ne t'en va qu'à mon retour.

— Merci, mon frère, dit le campagnard en appuyant ses robustes épaules contre le mur. Tu vas bien rire quand Ch'ha sera là.

Ch'ha partit. Une heure, deux heures, trois heures, quatre heures s'écoulèrent. Midi fut crié du haut du minaret. Vers six heures du soir, un vieillard, qui avait vu depuis le matin le campagnard appuyé contre le mur, l'interrogea :

— Que fais-tu là, mon frère ?

Le campagnard lui dit la raison pour laquelle il soutenait le mur, en attendant que celui qu'il remplaçait lui amenât Ch'ha.

— Eh ! pauvre de toi, lui dit le vieillard. C'est à Ch'ha lui-même que tu as parlé. Tu aurais pu attendre ici jusqu'à la fin de tes jours. Va-t'en,

mon ami. Tu as vu Ch'ha et tu lui as parlé. Tu dois être content.

IV. — *L'âne de Ch'ha*

Ch'ha avait perdu son âne. Il chargea le crieur public de faire la proclamation suivante :

« Gens de Tunis, Ch'ha a perdu son âne. Il vous notifie que, si on ne le lui rapporte pas dans les vingt-quatre heures, il fera ce que son père fit en pareille circonstance. A bon entendeur, salut! »

Tout le monde savait à Tunis que Ch'ha était un mauvais plaisant. Tous les habitants de Tunis se mirent à la recherche de l'âne, qu'on trouva dans une cour, près d'une maison en ruines. On rapporta à Ch'ha le bourricot perdu, qui se mit à braire de contentement en retrouvant son maître et son écurie.

— Qu'aurais-tu fait, Seigneur, lui dirent ceux qui lui rapportaient l'animal, si l'on ne t'avait pas ramené ton âne ?

— Mais je l'ai dit, et le crieur public l'a assez proclamé ; j'aurais fait ce que mon père fit en semblable circonstance.

— Eh bien, qu'a fait feu ton père ?

— Mon père, dit Ch'ha, lorsqu'il perdit son âne, il en acheta un autre.

V. — *Acquisition d'esclave*

Le chef du quartier Bab Souika, le m'harrek, comme on l'appelle, était obsédé par les tours

continuels que lui jouait Ch'ha. Quand il allait s'en plaindre au férik de la Driba et même au premier ministre, ces hauts personnages, au lieu de le plaindre, riaient aux larmes et se moquaient de lui. Aussi avait-il juré par le triple péché que, s'il survivait à Ch'ha, il irait... s'accroupir sur la tombe de ce dernier, et y déposer quelque chose de sale.

Ce propos et ce serment avaient été rapportés à Ch'ha.

Ch'ha convoqua alors sa femme, qui était son émule et l'épouse qu'il fallait pour un tel mari ; sa mère, qui était une de ces vieilles mégères que le dicton populaire désigne sous le nom de « vieille de la plage, tōut le monde se réjouira le jour de sa mort », et quelques dignes compagnons, les compères, les personnes dignes de vivre dans un tel milieu, dans la société de Ch'ha.

Ce qui se décida dans cette réunion sera connu tout à l'heure.

Deux jours après, toute la ville sut que Ch'ha était malade, à la suite d'une grande saoulerie probablement, car Ch'ha fréquentait naturellement toutes les tavernes et tous les tripots.

Puis la ville, qui s'intéressait à sa santé, sut qu'il allait de mal en pis.

Bref, le surlendemain, tout Tunis connut la nouvelle de la mort de Ch'ha.

Une foule énorme vint à son enterrement, mais, contrairement à ce qui se passe en semblables cérémonies, le cortège était gai et bruyant. La voix des lecteurs du Coran était couverte par le bruit des conversations particulières.

Chacun racontait les tours de Ch'ha.

On arriva au cimetière. On enterra Ch'ha. Mais, suivant la dernière volonté de Ch'ha, ce furent ses deux plus intimes amis qui le mirent dans la tombe.

Ils restèrent seuls dans le cimetière après le départ de la foule.

Chose extraordinaire, la pierre, le marbre qui couvrait la tombe avait un trou assez large, au milieu. Chose plus extraordinaire encore, après le départ de la foule, les deux compères de Ch'ha placèrent sur la tombe un petit brasero contenant des charbons ardents et, dans ce brasero, il y avait le fer à marquer le bétail et les esclaves : ce fer portait le nom de Ch'ha.

Enfin, les deux amis, portant leur mouchoir sur leurs yeux pour essuyer leurs larmes, sortirent du cimetière en criant :

— Adieu, Ch'ha ! adieu, homme de bien, dors en paix, que la miséricorde d'Allah soit sur toi !

A peine eurent-ils franchi la porte et le corps de garde de Bab Khadra, qu'un homme qui se tenait caché derrière la porte pénétra dans le cimetière.

C'était le M'harrek du quartier. Il se rendit à la tombe de Ch'ha :

— Tiens, dit-il en voyant le trou, qui se trouvait au milieu de la pierre tombale, on aurait dit que cette recrue de la géhenné savait ce que je devais faire sur sa tombe, voilà un trou qui est placé bien à propos.

Le M'harrek, à ces mots, posa culotte, s'accroupit et... tout d'un coup poussa un hurlement épouvantable.

Du trou de la tombe était sorti un fer chauffé au rouge, et ce fer avait marqué d'une manière ineffa-

çable le postérieur du M'harrek. Il s'en alla en courant et gémissant. A la porte du cimetière, il rencontra les amis de Ch'ha, qui lui semblèrent goguenards.

Il rentra chez lui en maugréant :

— Ce voyou, ce maudit jouera donc des tours, même après sa mort !

Il se fit poser des compresses par sa femme et passa une nuit fort agitée.

Le lendemain, un hamba, un spahi de l'oudjac vint lui dire que Son Altesse le Bey le convoquait.

Il se rendit au Bardo.

Que vit-il près de Son Altesse ? Vous l'avez deviné : Ch'ha en chair et en os. Mais, miracle, Ch'ha était vivant, alors que, la veille, il avait assisté à son enterrement. Il invoqua tous les saints, le prophète et Allah ! La vision ne disparut pas. Il se pinça pour voir s'il ne faisait pas un rêve, un horrible cauchemar, il faillit hurler de douleur. Il était bien éveillé.

— Parle, dit le premier ministre à Ch'ha. Voici l'homme que tu as cité, que lui veux-tu ?

— Cet homme, dit Ch'ha, est mon esclave, il s'est échappé de ma maison et de mon service, je veux qu'il retourne chez moi.

— Moi, ton esclave ! dit le M'harrek indigné. Je n'ai pas besoin de protester. Heureusement que les fonctions que j'exerce me mettent en rapport avec Son Excellence le Premier Ministre, qui sait que je suis le M'harrek du plus grand quartier de Tunis, celui de Bab Souika.

— Ici, dit Ch'ha, il ne faut pas tergiverser. Tu es mon esclave. La chose ne peut pas se nier. Tu portes mon nom gravé sur ta personne ; qu'on le déculotte et on verra.

Le bey, qui s'amusait prodigieusement, fit un signe à deux hambas qui déculottèrent le M'harrek et montrèrent sur son derrière le nom de Ch'ha gravé en lettres ineffaçables.

Son Altesse demanda des explications. Ch'ha les fournit, racontant le serment du M'harrek et le tour diabolique qu'il lui avait joué.

Son Altesse condamna le M'harrek à se racheter, et il paya cinquante mille piastres à Ch'ha.

VI. — *Subtilité*

En creusant dans son jardin, Ch'ha avait trouvé une cruche pleine d'or. Il la rapporta triomphalement chez lui :

— Ma mère, dit-il, j'ai trouvé un trésor.

— Allah soit béni ! mon fils, dit la vieille sorcière, c'est la première fois que tu rapportes quelque chose.

— Je ne rapporte rien du tout, dit Ch'ha, tu sais bien que les trésors appartiennent à Son Altesse le Bey. Demain matin, j'irai porter cette cruche à Son Altesse Notre Seigneur, au Bardo.

— Mon fils, dit la vieille rouée, ces sentiments t'honorent, mais ne t'enrichissent pas. Tu as bien travaillé aujourd'hui, va te coucher ; demain, tu feras ce que bon te semblera.

Ch'ha, fatigué par les efforts qu'il avait déployés, ne tarda pas à s'endormir. Sa mère s'assura de son sommeil.

Immédiatement, elle vida la cruche, enleva tout l'or qui s'y trouvait, qu'elle plaça dans une cachette, la remplit avec des citrons et des piments confits dans du sel, des navets et des carottes

salés, et la boucha avec du plâtre qu'elle fit sécher au feu. Puis, elle alla se coucher.

Le lendemain, après avoir déjeuné, Ch'ha demanda sa cruche. Sa mère la lui rapporta :

— Tu n'y as pas touché, ma mère, n'est-ce pas ?

— Tu peux t'en assurer, mon fils, dit la vieille voleuse ; elle est toujours hermétiquement fermée.

Content, Ch'ha prit la cruche et se rendit au Bardo. On l'introduisit auprès de Son Altesse :

— Notre Seigneur, dit-il, j'ai trouvé un trésor, en creusant dans mon jardin.

— Où se trouve ce trésor ? demanda Son Altesse.

— Le voici, répondit Ch'ha.

Et il tendit la cruche.

Le bey fit porter un beau tapis de Kairouan. Un spahi enleva le plâtre, qui se trouvait autour du col, et vida la cruche sur le tapis, qui fut abîmé par toutes les salaisons qui se trouvaient dans le récipient. Tous les assistants furent stupéfaits ; Son Altesse paraissait irritée.

Ch'ha protesta, disant qu'il voulait faire goûter des salaisons exquises à Son Excellence, qu'on avait eu tort de vider la cruche sur un tapis.

— Ecoute, lui dit le bey, je veux bien, pour l'intention que tu manifestes, ne pas te faire périr sous le bâton, mais j'entends ne plus voir ta face de damné ; as-tu compris ?

Ch'ha s'en alla tout pensif.

Quelques mois après, le bey vint à Tunis pour la fête du Mould (nativité du prophète). Il allait passer devant la boutique de Ch'ha, au Souk. Ch'ha se souvint de l'ordre du bey de ne plus lui montrer sa face.

Un trou se trouvait dans le sol, en face de la boutique. Il s'y jeta la tête au bas et les pieds en haut, montrant son horrible nudité.

— Chteghfar Allah (pardon à Dieu), dit le bey, que vois-je ?

Deux hambas sortirent Ch'ha de son trou et l'emmenèrent devant le bey.

— Que signifie cette attitude ? demanda le prince, irrité.

— Tu m'avais dit, Monseigneur, que tu ne voulais plus voir ma face : je t'ai montré l'opposé.

Le bey rit à cette réponse et lui fit donner cinq cents piastres.

LE MARIAGE DE MESSAOUD LE NÈGRE

Messaoud le nègre avait épousé Messaouda la négresse. Tous les deux étaient originaires du Soudan. Les mères des deux époux étaient deux « dadas » (titre de respect et nom des femmes initiées et attachées au culte de Sidi Saad). C'est dire si le mariage avait été imposant. Aucun nègre de Tunis n'y avait manqué. Le soir, à la lueur des torches et au bruit d'un tam-tam infernal, Messaouda fut amenée au domicile nuptial.

Mais, voilà, Messaouda était très grande et la porte de la maison était très basse.

Problème angoissant ! Comment faire ? Abattre le mur jusqu'à la hauteur de la tête de la nouvelle mariée ? Couper la tête de la nouvelle mariée, ou lui couper les pieds ?

Ces différentes propositions étaient soumises aux deux dadas, qui secouaient la tête, ne sachant quel parti prendre.

Un Djerbien vint à passer. Il vit ce monde perplexe et s'enquit de l'objet de la préoccupation commune. Quand on lui expliqua la situation, il s'approcha des deux dadas :

— Je suis sorcier, leur dit-il ; si vous me don-

nez vingt-cinq piastres, je peux faire rentrer Messaouda dans la maison nuptiale, sans démolir le mur de la maison et sans couper les pieds ou la tête de Messaouda, rien que par l'exercice des ressources de ma puissante sorcellerie. Pour cela, il me faut quatre choses : la première, qu'on approche la nouvelle mariée tout près de la porte ; la seconde, qu'on lui ordonne de faire tout ce que je lui imposerai ; la troisième, qu'on me fasse un tam-tam éclatant pour me rendre les génies favorables ; la quatrième, que tout le monde ferme les yeux jusqu'à ce que j'ordonne de les rouvrir.

Les deux dadas se consultèrent avec leurs maris et les principaux invités. Sur leur réponse affirmative, elles remirent vingt-cinq piastres au Djerbien, approchèrent Messaouda contre la porte ouverte de la maison et ordonnèrent aux musiciens de faire un tam-tam éclatant.

Au milieu du charivari épouvantable, le Djerbien cria d'une voix de stentor : « Fermez les yeux. »

Tout le monde lui obéit. Il s'approcha de Messaouda, la fit pencher et l'introduisit ainsi dans la maison.

Il la fit se redresser, sortit de la maison et, de la même voix, il cria : « Ouvrez les yeux. »

Miracle ! Messaouda était dans la maison. Le Djerbien s'en alla au milieu des remerciements unanimes en indiquant qu'il avait une boutique d'épicier dans la rue voisine, où l'on pouvait venir le chercher si besoin était.

Après son départ, la fête commença. On dansa, on chanta, et puis on servit un excellent plat de meloukhia, avec de la viande de mouton. Messaoud adorait la meloukhia. Cependant, par un

entêtement qu'il ne pouvait lui-même s'expliquer, il refusa d'en manger.

— Mange, Messaoud, lui dit dada Mabrouka, sa mère.

— La, la (non, non), répondit Messaoud.

— Mange de la meloukhia, mon fils, lui dit Saïda, sa belle-mère.

— La, la, dit Messaoud, qui avait envie de se frapper tellement il trouvait son entêtement inexplicable.

Son père, son beau-père, ses parents, les invités n'eurent pas plus de succès.

Le croyant fatigué, tout le monde se retira, laissant Messaoud avec Messaouda.

Fatiguée, la nouvelle épousée ne tarda pas à s'endormir.

Messaoud se leva et se rendit à la cuisine.

La marmite de la meloukhia, à moitié pleine, mijotait sur le feu.

Il s'approcha, il en goûta : c'était exquis. Allait-il laisser ce mets savoureux à des gens qui n'en connaissaient certainement pas la valeur comme lui ? Il n'y avait pas de cuillère ni de plats à sa disposition. Toute la vaisselle était dans l'armoire et Messaouda en avait la clef. Il n'allait pas la réveiller, lui dire qu'il avait refusé un mets qu'il adorait.

Ma foi, à la guerre comme à la guerre.

Il n'avait pas de plats, d'assiettes, ni de cuillère ; il introduisit sa tête dans la marmite et se mit à manger, à engloutir la meloukhia. Quand il eut tout vidé, il voulut sortir sa tête de la marmite, il ne le put pas. Il cria, Messaouda entendit cette voix étouffée. Elle se rendit à la cuisine. Elle vit son mari sa tête dans la marmite.

— C'est certainement mon mari, dit-elle, je le reconnais à sa ceinture rouge... Mais, au fait, Messaoud avait-il une tête ou une marmite sur les épaules ? On m'a ordonné de tenir constamment les yeux baissés, ce qui fait que je n'ai pas pu examiner ce point.

Qui pouvait répondre à cette question ?

Elle attendit l'arrivée de sa mère et de sa belle-mère au matin.

— Messaoud, leur demanda-t-elle, a-t-il une tête ou une marmite sur les épaules ?

— Demande à la sage-femme qui l'a reçu à son arrivée au monde, lui dirent les deux dadas.

La sage-femme vint.

— Messaoud, lui demanda Messaouda, avait-il sur les épaules une tête ou une marmite ?

— Pose cette question à son coiffeur, répondit la vieille matrone ; depuis trente ans qu'il est né, j'ai pu oublier.

Le coiffeur fut mandé.

— Messaoud a-t-il une tête ou une marmite ? lui demanda Messaouda en pleurant.

— Il a une grosse tête avec des lèvres lippues et un nez épaté, répondit l'artiste capillaire.

Comment faire pour faire sortir cette tête de la marmite ?

On se souvint du Djerbien. On l'appela. Cet homme vint avec un marteau. Il frappa à petits coups sur la marmite, qu'il brisa, et la tête de Messaoud apparut toute couverte de meloukhia verte.

.....
Messaoud et Messaouda furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants.

LES AZEROLLES

Ils étaient nouveaux mariés !

Messaouda était timide, mais timide à tel point que, si sa couleur n'eût été noire, elle aurait rougi constamment. Un rien la déconcertait. Vous lui auriez parlé, vous lui auriez demandé une gargoulette d'eau, vous lui auriez dit n'importe quelle banalité, la pauvre enfant n'aurait su où se mettre.

Ils étaient nouveaux mariés.

Messaoud était si grand, sa voix était si grave, et sa taille si imposante ! Avec cela, il vous pinçait les joues avec un tel sans-gêne, se préoccupant peu si vous étiez seuls ou non ! Messaouda aurait voulu être ailleurs, quand il revenait à la maison, à cause de ses manières ; mais elle était tout de même très heureuse d'être là.

Ils étaient nouveaux mariés.

Ce matin-là, il lui avait dit :

— Ma petite mariée, ce soir, mon maître me paiera mon salaire. Je te rapporterai de bonnes choses.

« Fais-nous un couscous aux gombauds, je t'apporterai du dessert : un melon, des raisins, des jujubes et de grosses azerolles, jaunes comme l'or et rouges comme le sang.

— Qu'Allah bénisse ! répondit Messaouda en baisant respectueusement la grosse patte noire de son seigneur et maître, qui (les convenances permettent à peine de le rapporter) prit Messaouda par la taille et, sur ses joues brûlantes, appliqua deux bons et sonores baisers.

Que, dans le secret d'une pièce, hors de tout regard indiscret, un mari embrasse sa femme, cela peut se comprendre ou s'expliquer, mais que ce baiser soit donné dans la courette étroite d'une petite maison où, dans d'autres pièces, habitent des voisins qui pourraient sortir, soulever le rideau de poils de chameau qui couvre leur porte et surprendre ces baisers, voyez jusqu'à quel point cela est contraire à toute décence !

— Messaoud ! cesse ! quelle honte ! dit Messaouda, avec une grosse envie de pleurer.

— Nous sommes nouveaux mariés, dit le beau gars, en s'en allant à son travail.

Messaouda courut s'enfermer dans sa chambre. Elle ne pouvait pas y rester indéfiniment. Elle avait à faire. Est-ce qu'on les avait surpris ? Elle n'avait vu personne. Elle n'avait rien remarqué. Elle entendait maintenant le va-et-vient des voisines travaillant, absorbées par les besoins du ménage. Il fallait bien les imiter, car l'homme allait rentrer, affamé et fatigué.

Elle sortit. Ses voisines étaient toutes autour du puits, puisant de l'eau, lavant la vaisselle, nettoyant des poissons, raclant des légumes. Elle dit un timide : « Que votre jour soit béni ! » Elle

entendit la fin seulement de la réponse unanime :
« Mabrouk » (béni).

Elle se mit à vaquer à son couscous, ne songeant plus à ses voisines, mais au contentement de son mari, lorsque, à sa rentrée, il trouvera tout à point, bien cuit et appétissant. Elle le voyait l'enlaçant et lui disant :

— Je suis heureux, Messaouda chérie.

Ils étaient nouveaux mariés !

Vers cinq heures, elle entendit la voix de Messaoud, parlant, sur le pas de la porte, avec des compatriotes du Bornou.

Vite, elle enleva sa fouta et sa jebba de travail en grosse toile blanche striée de bleu, elle mit une belle fouta de soie avec des rayures de toutes les couleurs, surtout les plus éclatantes, une jebba en taffetas rouge, un foulard vert et noir, s'enduisit la figure d'huile aromatique et, toute pimpante, les pieds dans des babouches jaunes vernies brodées d'argent, elle attendit son mari.

— Que tu sois touchés par le bonheur ! lui dit-il en entrant.

— Par toi, lui répondit-elle, la bénédiction nous visite.

D'un air las, il posa près de la porte un couffin rempli de provisions. Elle l'aida à faire sa toilette, lui versant l'eau d'une aiguière en cuivre et écouta, tout émue, l'air qu'il joua sur sa flûte en roseau.

Au coucher du soleil :

— Petite mariée, dit-il, donne-moi à dîner.

Elle le servit : le couscous était bien cuit, le bouillon gras à souhait, la viande à point et les gombauds juteux.

— Par Sidi Saad, Messaouda, lui dit-il, tu es la

perfection des femmes... Pendant que je vais me laver, assieds-toi et mange, nous prendrons ensuite le dessert ensemble.

Ils étaient nouveaux mariés !

Elle mangea rapidement, Messaouda apporta le couffin des fruits.

Il y avait un melon espagnol, un « cassabar » : il n'était pas assez fait ; Messaoud décida qu'on le mangerait le surlendemain. Il y avait des grands raisins, des muscats de Raf-Raf, ovales et dorés, des jujubes rondes et fermes : « Comme tes joues », dit Messaoud, et des azerolles parfumées, délicieuses, jaunes et rouges, divisées en tranches comme les petits melons cantaloup.

Messaoud goûta chaque sorte de fruits.

— Mange, nouvelle mariée, dit-il, mange avec moi.

— J'ai honte, dit Messaouda.

— Et pourquoi, diable, as-tu honte ? Mange, ô ma maîtresse (ya-lelleti).

— J'ai honte, répondit Messaouda, qui aurait voulu se cacher, tellement elle était troublée par les regards de son mari, tellement elle trouvait son refus inexplicable bien qu'insurmontable.

— Mange, ô nouvelle mariée, nouvelle mariée, mange.

Agitant sa tête, dans un mouvement négatif, Messaouda répondit :

— Hen-hen ! hen-hen !

— Mange, ma chérie, n'aie pas honte, dit Messaoud, ne suis-je pas ton mari ?

— J'ai honte, dit Messaouda.

De guerre lasse, Messaoud se leva et sortit dans le patio pour se laver près du puits.

Messaouda resta seule.

Qu'ils étaient beaux et parfumés, les fruits apportés par son mari. Ces raisins dorés étaient si tentants ! Vite, elle en prit un, qu'elle jeta dans sa bouche ; elle prit aussi une jujube, qu'elle croqua. Elle entendit Messaoud qui marchait dans la cour. Vite, vite, elle prit deux azerolles, l'une jaune et l'autre rouge, et, précipitamment, elle les fourra toutes les deux dans sa bouche.

Malechance ! au même moment, Messaoud rentrait. Il s'approcha de Messaouda. Il vit que ses deux joues étaient gonflées :

— Tu viens d'avoir une double fluxion ? demanda-t-il.

Les yeux de Messaouda se posèrent sur lui, pleins de larmes, mais elle ne répondit pas.

— Qu'as-tu donc, fille de l'oncle ? demanda-t-il auxieusement. Es-tu malade ? Cette fluxion subite aux deux joues m'indique-t-elle que tu vas mourir ?

Messaouda le regarda d'un air, oh ! combien suppliant ! mais garda un silence absolu.

Messaoud cria, appela au secours. Les voisins accoururent. On vit les deux joues enflées de Messaouda. On demanda des explications :

— Elle mangeait avec moi, dit Messaoud ; tout à coup, elle a eu une attaque, ses joues se sont enflées, et elle garde le silence.

On se souvint du Djerbien, le sorcier du voisinage.

On l'appela : il se fit raconter toutes les circonstances du repas, du dessert et de la sortie de Messaoud.

Il murmura quelques incantations, et, à toute volée, de toutes ses forces, il allongea deux gifles formidables sur les joues de Messaouda.

Deux choses : l'une rouge, l'autre jaune, sortirent de la bouche de Messaouda, et furent immédiatement ramassées par le Djerbien, qui dit :

— Elle est guérie, maintenant.

Les voisins se retirèrent, tranquilles désormais. Messaoud regarda avec adoration sa jeune femme. Ils étaient nouveaux mariés !

LA MORT DE MESSAOUD

Messaoud était devenu un personnage important.

Depuis quelques semaines, il était chef de l'équipe des travailleurs nègres qui, avec des lattes en bois, battaient les terrasses pour bien amalgamer le mortier.

Quand il y avait un travail délicat, on l'employait tout seul.

Il rapportait maintenant de grosses sommes à Messaouda, et ses deux enfants, Mabrouk et Mabrouka, étaient aussi bien habillés que les enfants d'un chouachi (fabricant de chéchias).

Le chérif venait de lui confier un travail important.

Il devait battre la terrasse de sa maison située dans le quartier de Bab Souika.

Depuis le matin, il était sur la terrasse, sous un soleil ardent, battant consciencieusement avec force et méthode et sans répit.

Tout en battant, il songeait :

— Un jour, je peux devenir sultan. Mes amis

et mes voisins viendront tous me voir, je les comblerai de faveurs et je leur donnerai ma main à baiser. Mes frères et ma sœur Saïda viendront aussi, je leur donnerai les plus hautes charges de mon royaume et je leur donnerai ma main à baiser (et il tendit sa main à des êtres imaginaires).

« Mes frères et ma sœur feront connaître ma nouvelle situation à mon père et à ma mère, qui quitteront leur maison du Soudan et viendront me présenter leurs hommages.

— Allah nous comble, mon fils, puisque tu es sultan, me diront-ils tous les deux ; nous sommes les plus humbles de tes sujets. Nous demandons à te baiser la main.

— Non, mon père, non, ma mère, leur répondrai-je avec toute cette noble dignité qui me caractérise ; non, Allah ne permet pas que les parents baisent la main de leurs enfants.

« Ils insisteront, se précipiteront sur moi pour me baiser la main.

« La, la (non, non), mon père ; la, la, ma mère, dirai-je en reculant (et Messaoud recula effectivement).

« Ils insisteront : « La, la », dirai-je en reculant.

« Ils me poursuivront : « La, la, la, la, » dirai-je en reculant toujours.

Et le pauvre diable recula tellement, en faisant le geste de retirer sa main, qu'il tomba du haut de la terrasse et se tua tout net.

HISTOIRE DU PETIT LÉZARD,
DU FILS DU SULTAN
ET DE LA PRINCESSE SILENCIEUSE

Un sultan très puissant et très riche était marié depuis fort longtemps et n'avait cependant pas d'enfants. Il en était très peiné ; mais il aimait fort sa femme, il ne voulait pas en épouser une autre qui eût pu le rendre père. Pourtant, il ne cachait point son chagrin à la sultane et, dans les longues soirées qu'ils passaient ensemble, il lui répétait souvent ces paroles :

— La table n'est belle que lorsqu'elle a son couvert et la femme ne s'embellit que par ses enfants.

La sultane, à ces mots, soupirait silencieusement ; ses yeux se remplissaient de larmes et les jours des deux souverains s'écoulaient ainsi bien longs et tristes.

Or, un soir que le sultan dormait, il vit en rêve un vieillard vénérable, à longue barbe, couleur de jasmin, qui lui dit :

— Que préfères-tu, Sultan, un fils qui aura des malheurs et qui vivra, ou bien une fille qui aura du bonheur et qui mourra ?

Emu par ce long songe, le sultan se réveilla aussitôt et le raconta à sa femme.

— Seigneur, lui dit la sultane, celui qui est affamé rêve qu'il mange : tu es tellement obsédé par l'idée d'avoir un enfant qu'elle ne te quitte pas, même pendant ton sommeil. Allons, Seigneur, lève-toi, change de lit et ce songe ne viendra plus te troubler.

Le sultan écouta ce conseil, mais, cette même nuit et les deux suivantes, il refit le même rêve et le même vieillard lui tint les mêmes propos et lui posa la même question.

A la troisième nuit, il répondit au vieillard que l'enfant qui vivrait vaudra mieux que l'enfant qui mourrait.

— Lève-toi, Sultan, lui dit alors le vieillard ; rends-toi dans le verger, tu cueilleras sept pommes, tu prendras ensuite sept baguettes d'or et, pendant sept soirs consécutifs, avant que la sultane vienne partager ta couche, tu la frapperas avec l'une de ces baguettes, que tu rejetteras ensuite, et tu lui feras manger une pomme. Après cela, le sein de la sultane sera fécondé.

A ces mots, le vieillard disparut.

Le sultan se leva et se réveilla sans retard. Il se rendit dans son verger et y cueillit sept pommes. Il prit ensuite sept baguettes d'or massif dans son trésor et, pendant sept soirs consécutifs, avant que la sultane vint partager sa couche, il la frappa avec l'une des baguettes d'or et lui fit manger une pomme.

Toutes les fois qu'il frappait la sultane, il rejetait la baguette d'or, et toutes les fois, par-dessous terre, la reine des génies, qui se trouvait dans la même situation de stérilité que la sultane, tendait

son épaule de façon que la baguette d'or ne manquait pas de l'atteindre ; elle mangeait en même temps les épluchures de la pomme que la sultane jetait à terre.

La sultane et la reine des génies ne tardèrent pas à présenter les symptômes de la maternité.

Le sultan employa tout le temps que dura la grossesse de sa femme à construire sur les « Souks » de la ville un magnifique palais en cristal.

La sultane donna enfin le jour à un fils, beau comme le soleil, digne de son rang et de sa naissance, sultan, fils de sultan. Sa beauté était si rayonnante qu'elle dissipa les ténèbres de la chambre. Le souverain enferma son fils et sa femme dans le palais qu'il venait d'édifier, et tous les loisirs que lui laissait le gouvernement de son royaume se passèrent dans l'adoration du petit être qu'Allah venait de lui donner. Toutes les minutes, il constatait des progrès dans son fils et toutes les minutes son affection pour lui allait grandissant.

Mais, de peur que le goût des aventures ne fût inspiré à son fils par quelqu'un de son entourage, le sultan ne permit à personne d'entrer dans le palais. Seul avec la sultane et la nourrice de l'enfant, qui devint sa gouvernante dès qu'il fut sevré, il formait la compagnie du prince. Et le sultan disait toujours à son fils :

— Il n'y a au monde que toi, moi, la sultane ta mère, ta gouvernante, et, au-dessus de nous, Allah, que son nom soit vénéré !

Or, il advint que la gouvernante du prince tomba malade et se trouva dans l'impossibilité de servir son jeune maître. Le sultan fit chercher

dans tout le royaume une femme qui lui ressemblât, et, dans la nuit, pendant le sommeil du prince, il la substitua à l'ancienne nourrice, qu'il fit transporter ailleurs.

La nouvelle gouvernante servit dès le lendemain matin au prince un repas qui différait de ceux qu'on lui donnait à l'ordinaire.

— Pourquoi, nourrice, lui dit-il, me sers-tu le radis sur sa feuille, la viande avec son os et le pain avec sa croûte ?

— Parce que, lui répondit la gouvernante, que le nom d'Allah soit sur Monseigneur ! Monseigneur n'est plus un enfant, Monseigneur a grandi : il lui faut d'autres aliments que ceux que je lui servais jusqu'à ce jour. Et si ceux qu'il goûte aujourd'hui plaisent à Monseigneur, qu'il autorise son esclave à lui servir dorénavant de ces mets plus en rapport avec son âge.

Le prince ayant consenti, dès le lendemain, la gouvernante lui servit, au repas de midi, un plat de « couscous » arrosé de bouillon de canard, et sur lequel, au milieu d'un mets de gombauds et de viande, étaient deux os avec leur moelle. La gouvernante expliqua au prince comment il devait s'y prendre pour tirer la moelle de l'os.

Du premier os, après deux ou trois secousses, le prince retira la moelle, qu'il trouva succulente, mais il ne put pas la faire sortir du second, malgré tous ses efforts. Il frappa alors l'os par terre. Au choc, l'une des dalles en verre du parquet se brisa. A sa grande surprise, le prince vit au-dessous de lui les « souks » pleins d'animation, d'étoffes aux couleurs les plus éclatantes, de marchands, de promeneurs, de crieurs, de gens affairés, qui couraient, se pressaient les uns contre les

autres, formaient des cohues indescriptibles, gesticulant, criant, se disputant et faisant ainsi parvenir à son oreille le son de leurs voix, qui ressemblaient au bruit d'une mer en courroux.

A cette vue, le jeune homme demeura interdit d'étonnement et d'admiration. Ensuite, comprenant que son père s'était joué de lui, il se coucha, et, malgré les observations et les prières de sa gouvernante, il ne voulut goûter à aucun aliment. La gouvernante alla immédiatement aviser le sultan, qui rendait la justice dans son « divan » et examinait les affaires du royaume. Le sultan abandonna immédiatement affaires, justiciables, ministres et cour, et, un pied chaussé d'une sandale et l'autre nu, accourut auprès de son fils. En voyant arriver son père, le prince lui demanda :

— Seigneur, en dehors de toi, de moi, de la Sultane et de ma gouvernante, qui existe donc au monde ?

— Il n'y a qu'Allah, que son nom soit vénéré ! lui répondit le sultan.

A ces mots, le prince se leva, conduisit son père près de la dalle brisée et, lui montrant toute la foule qui remplissait les « souks » :

— Quels sont donc tous ces êtres ? lui dit-il.

Le sultan lui répondit :

— Mon fils, jusqu'à présent, j'ai voulu te préserver de tout contact et t'éviter tout danger, car on m'a prédit pour toi de grands malheurs. Je t'ai attendu si longtemps, mon fils, que tu ne m'en voudras pas. Regarde, tu es mon premier né, mon fils unique, qu'Allah conserve et bénisse ! et ma barbe et mes cheveux sont tout blancs. J'ai craint, mon enfant bien-aimé, d'être séparé de toi, j'ai craint de mourir sans t'avoir près de moi pour me

fermer les yeux. Et alors, pardonne à mon subterfuge, je t'ai éloigné de tous les êtres vivants, de peur que tu puisses aimer une autre personne que ton père ou ta mère, un être qui aurait pu te soustraire, ne fût-ce qu'un instant, à notre affection. Mais maintenant, mon fils chéri, lumière de mes yeux, qu'il soit fait selon ta volonté. Moi, le Sultan, je suis ton humble esclave. Veux-tu le trône ? Veux-tu la couronne ? Je dépose tout à tes pieds et je suis prêt à te baiser la main et à me prosterner devant toi comme le dernier de tes sujets.

Et le sultan se tut à ces mots, serrant son fils contre son cœur, le couvrant de baisers et de larmes.

— Seigneur, lui répondit le prince fort ému, je suis le plus humble de tes sujets et je ne veux point du trône ni de la couronne. Qu'Allah augmente le nombre de tes jours, la grandeur de ta puissance et l'éclat de ta gloire ! Qu'il confonde tes ennemis ! Mais se peut-il que le fils unique d'un sultan si puissant ne connaisse point ses semblables et soit élevé dans l'ignorance ?

— Non, mon fils, non, lui répondit le sultan, je reconnais mes torts et, à partir de demain, tu auras ta cour composée de jeunes gens de ton âge, qui t'apprendront tout ce qu'ils savent. Allons, lève-toi, réjouis-toi et va dîner.

Le sultan quitta le prince à ces mots et, dès le lendemain, sur l'ordre qu'ils en avaient reçu de leur souverain, les fils des ministres, des hauts fonctionnaires et des grands dignitaires de la cour se rendirent auprès du prince et, tout en jouant et en conversant avec lui, se mirent en devoir de l'instruire. Six mois après, le prince en savait plus que ses maîtres. En dehors de toutes

les sciences, qu'il connaissait à merveille, il était devenu un cavalier parfait. Il excellait à la chasse et au maniment des armes.

Par l'exercice, ses membres s'étaient développés. En le voyant beau, grand et vigoureux, revenir à cheval au milieu de sa cour de jeunes gens superbement vêtus, le plus beau, le plus grand, le meilleur cavalier et le plus luxueusement vêtu de ses compagnons, plus d'un cœur avait soupiré derrière les jalousies vertes des maisons et plus d'une jeune fille avait dit : « Fasse Allah, que son nom soit glorifié ! que Mohamed, le fils du Sultan, soit l'époux que le sort m'a destiné ! » Et, après avoir entr'ouvert les jalousies, elles se penchaient légèrement, au risque de se laisser voir, et elles accompagnaient le prince d'un regard bien tendre et bien significatif, regard que ses compagnons surprenaient et qui les faisait pâlir d'envie.

— Comment, se disaient-ils entre eux, c'est nous qui avons été ses maîtres et il en sait plus long que nous !

« Comment, cet être, naguère chétif et malin-gre, est devenu plus beau, plus robuste que le plus beau et le plus fort d'entre nous ! Encore, s'il nous en avait récompensés ! s'il nous en avait manifesté sa reconnaissance ! Il faut que nous lui fassions sentir sa conduite, à ce beau séducteur des cœurs. »

Et, depuis ce moment, c'étaient des allusions continues et blessantes, que le prince supportait difficilement.

— Moi, dit Abdel-Kérim, le fils du premier ministre, lorsque j'ai terminé mes études et que les savants docteurs de la grande Mosquée ont déclaré à mon père qu'ils n'avaient plus rien à

m'apprendre, mon père a donné une fête d'un éclat éblouissant. Pendant quatre jours, il y a eu table ouverte chez nous, où pauvres et riches étaient également reçus. Aussi s'en souviennent-ils, et, lorsque je passe par la « Medina » (cité), je suis accompagné des bénédictions de tout le monde, de celles des pauvres surtout, qui disent : « Qu'Allah soit avec toi, noble fils du Grand Vizir ! »

— Pour moi, disait El Béchir, le fils du général de la Garde, il en a été de même, mais mon père a célébré la fin de mes études par le don d'un costume et d'une bourse à chacun de mes camarades et par une fantasia merveilleuse, dans laquelle j'ai couru avec les meilleurs cavaliers de la Garde.

« Moi aussi, moi aussi, » disaient les autres.

— Je ne crois pas, dit alors El Aziz, le fils du ministre de la Plume, qu'il y ait un père au monde qui ne donne une fête lorsque son fils a terminé ses études et qui ne distribue des aumônes pour que les pauvres s'en réjouissent. A moins qu'on n'aime pas son fils, que dis-je ? à moins qu'on ne le déteste, il n'y a pas tel exemple.

Le prince comprit la signification de ces propos. Il entra dans une violente colère, chassa tous ses compagnons et se rendit dans sa chambre, les yeux pleins de larmes, les lèvres frémissantes. Le sultan survint en ce moment. Ayant appris la cause du chagrin de son fils :

— Allons, Mohamed, lui dit-il, ne te fâche pas ; je ne pouvais savoir que tes études étaient terminées. Puisque les allusions envieuses de tes compagnons te démontrent qu'ils n'ont plus rien à t'apprendre, sois tranquille, mon fils chéri, lumière de mes yeux, je donnerai pour la fin de

tes études de telles fêtes que les générations futures en parleront. Je ferai de telles aumônes aux pauvres de mon royaume qu'ils ne tendront plus la main. »

A ces mots, le sultan quitta le prince.

Dès le lendemain, sur ses ordres, ses ingénieurs établirent deux rigoles, qui allaient de la « Casbah » au « ghetto » des juifs. Ce travail terminé, le sultan donna l'ordre de faire couler, pendant sept jours et sept nuits, du beurre salé dans l'une des rigoles, du miel dans l'autre. A droite et à gauche, dans toutes les rues que traversaient les rigoles, des esclaves, portant à la main un plateau rempli de beignets, se tenaient debout, offrant des beignets à tous les passants de la part du sultan. Sur la place de la Casbah, dans le grand espace de terrain situé près du palais du prince, se tenaient des jongleurs, bateleurs et saltimbanques qui égayaient les spectateurs par leurs tours de force, leur adresse et leurs saillies. A trois reprises, on donna des fantasias auxquelles furent conviés les meilleurs cavaliers du royaume, qui furent surpassés par le prince dans tous les exercices d'armes ou de cheval. Enfin, le soir, toute la ville était illuminée et, pendant que les hommes écoutaient les stances des chanteurs des minarets ou les airs de joueurs d'instruments de musique, en respirant l'odeur des bouquets de rose, de fleurs d'orangers, de jasmin ou de « fel » (jasmin d'Arabie), des femmes dansaient à la grande « rebaïbia » (bal) que donnait la Sultane à toutes les femmes de la ville pour rendre les génies favorables à son fils.

Des émissaires se rendaient aux portes des mosquées et dans les quartiers pauvres et y distri-

buaient au nom du sultan de larges et abondantes aumônes, d'autres jetaient de l'argent devant le prince, lorsqu'il sortait, à la foule qui se pressait sur son passage et qui ne cessait de crier :

« Gloire, bonheur et longue vie à Monseigneur le Sultan et son fils Mohamed ! qu'Allah les bénisse et les protège ! »

Ces fêtes durèrent sept jours et sept nuits. Le huitième jour, la ville avait repris sa physionomie habituelle. Le prince se tenait dans son palais. Par les fenêtres ouvertes, il regardait les passants.

Or, ce jour-là, une vieille femme, qui avait été malade et alitée pendant la durée des fêtes, était sortie de chez elle et essayait de remplir deux vieilles gargoulettes, l'une avec du miel, l'autre avec du beurre salé, dont elle n'avait pu avoir sa part. Depuis le ghetto des juifs jusqu'à la Casbah, elle était remontée avec ses gargoulettes : raclant tantôt l'une, tantôt l'autre rigole au moyen d'une coquille d'œuf, elle essayait ainsi de remplir de miel ou de beurre salé l'un ou l'autre de ses récipients.

Les yeux du prince s'arrêtèrent sur la vieille. Après l'avoir regardée un instant et avoir suivi son manège avec attention :

— Voyez donc cette vieille, dit-il à son entourage, elle ne se rassasiera jamais. Je suis certain qu'elle a fait une ample provision de beurre et de miel. Mais son avarice ne la laissera pas en repos, il faut qu'elle nettoie les rigoles, il faut qu'elle n'y laisse rien. Par Allah ! tant de cupidité doit être punie. Je vais, ô assemblée bénie, ôter cette bague de mon doigt et la jeter sur la vieille. Si je suis réellement prince, fils de sultan, ma bague la renversera par terre, lui brisera ses

deux gargoulettes et reviendra à sa place autour de mon doigt.

Sitôt dit, sitôt fait ; le prince ôta sa bague et la jeta sur la pauvre femme. La bague la renversa par terre, lui brisa ses deux gargoulettes déjà à moitié pleines de beurre salé et de miel, et, traçant dans l'air un sillon étincelant d'or et de diamant, revint se poser autour du doigt du prince.

— Pourquoi, lui cria la vieille, tant d'arrogance et de méchanceté envers une pauvre femme qui ne t'a rien fait, qui n'a rien goûté de tout ce que ton père a distribué et qui n'a eu aucune part à tes aumônes ? Mais aurais-tu épousé la princesse silencieuse, que tu ne devrais point être si orgueilleux !

— Répète, femme, ce que tu as dit, répliqua le prince.

— Le tamis seul repasse ce qu'il a passé, et moi je ne répète pas ce que j'ai dit, lui répondit la vieille, qui se leva péniblement et s'en retourna chez elle en boitant.

Frappé par cette réponse, le prince congédia son entourage, se rendit dans sa chambre, se coucha et ne voulut goûter à aucun aliment. Sa gouvernante courut informer le sultan, qui laissa toute sa cour pour venir auprès du prince.

— Qu'as-tu, mon fils adoré ? N'ai-je point célébré par des fêtes inoubliables la fin de tes études ? N'ai-je point distribué des aumônes pour qu'Allah te conserve à mon affection ? Parle, que veux-tu ?

— Seigneur, lui répondit le prince en rougissant et en détournant la tête, je veux voyager.

Le sultan comprit alors que les malheurs de son fils allaient commencer : le vieillard du rêve

ne lui avait-il point prédit que son fils serait éprouvé par de grands malheurs, mais qu'il vivrait? D'autre part, pouvait-il éviter ces malheurs, puisqu'ils étaient dans la destinée de son fils, qu'ils étaient inscrits sur son front?

— Allons, lui dit-il, lève-toi, lumière de mes yeux, mets-toi à table et qu'il soit fait selon tes désirs ; demain, tu partiras.

Dès le lendemain matin, monté sur un noble coursier, rapide et dur à la fatigue, armé jusqu'aux dents, portant une outre pleine d'eau et une autre de dattes sèches, les reins entourés d'une ceinture pleine de pièces d'or et de pierres précieuses, le prince quitta la capitale de son père. Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, il continua sa course à travers des contrées tantôt habitées et fertiles, tantôt arides et désertes : Allah ! que son nom soit béni ! peut seul peupler et dévaster !

Le cinquième jour, son cheval buta. Le prince se baissa pour en connaître la cause, il vit un charmant petit lézard vert et or, qui lui dit :

— Ramasse-moi, Mohamed, fils du Sultan, et mets-moi dans ton sein, je te serai utile.

Le prince ramassa le lézard et continua sa route.

Il arriva enfin près d'une ville entourée de hauts remparts, paraissant fort grands. Non loin de la porte, quatre-vingt-dix-neuf cadavres étaient pendus. Rempli d'horreur par ce spectacle, le prince continua son chemin et pénétra dans la cité, où il se fit indiquer un fondouk dans lequel il déposa ses effets et son cheval. Il se reposa pendant tout le reste de la journée et la journée suivante. Le surlendemain, il sortit et se rendit chez

un marchand de comestibles, auquel il demanda pourquoi ces quatre-vingt-dix-neuf cadavres étaient pendus près des remparts de la ville.

— Veux-tu des salaisons, du pain tout chaud, de l'huile, des fruits? lui dit le marchand sans répondre à cette question.

Il alla alors trouver un épicier, auquel il adressa la même question.

— Veux-tu du sel, du poivre, de la canelle, de l'anis, de l'ail, des oignons? lui répondit l'épicier.

Tous les marchands, les mendiants et les passants, en un mot tous les habitants de la ville qu'il interrogeait sur ce point, détournaient la conversation, évitant de le renseigner.

Le prince se rendit alors au marché, fit l'achat de deux quartiers de viande, de poissons et d'une grande quantité de fruits, de légumes et d'autres provisions, les chargea dans un grand couffin et les fit porter par un portefaix en dehors de la porte de la ville. Parvenus à une grande distance, il tira son khandjar du fourreau, mit quelques pièces d'or dans sa main et dit au portefaix :

— Ou bien tu vas me dire ce que signifient ces quatre-vingt-dix-neuf cadavres pendus près de la porte de la ville, et tu auras alors les provisions que tu portes, ainsi que ces pièces d'or, ou bien tu ne me diras rien et je m'en vais te donner la mort.

Tremblant d'effroi, le portefaix lui répondit :

— Seigneur, ces quatre-vingt-dix-neuf cadavres sont ceux de quatre-vingt-dix-neuf princes qui ont demandé la main de la fille du sultan de notre ville : la princesse silencieuse. Le sultan a imposé à tout prétendant ces conditions absolues et inexorables : il doit parvenir à faire parler la

princesse ; s'il n'y réussit pas, pendant les trois jours que lui donne le sultan pour cette épreuve, il est mis à mort, et son cadavre pendu aux remparts de la cité ; dans le cas contraire, il épouse la princesse. Comme tu le vois, quatre-vingt-dix-neuf princes sont déjà venus. Comme tu le comprends, chacun d'eux, pendant trois jours consécutifs, a essayé de faire parler la princesse, lui étalant son grand amour, — car la princesse est merveilleusement belle, — implorant sa pitié et lui demandant de le sauver de la mort. Comme tu le constates, la princesse est demeurée sourde à leurs prières, silencieuse et dédaigneuse. Les larmes aux yeux, le sultan les a tous fait mettre à mort sans se laisser fléchir par leur jeunesse, leur naissance et leur beauté. Car ces quatre-vingt-dix-neuf cadavres ont été, pendant que la vie animait leurs corps, des princes puissants, jeunes, riches et beaux.

Le prince, satisfait par ces explications, donna les pièces d'or et les provisions au portefaix et s'en retourna vers la ville, précédé par le pauvre homme, qui courait et se retournait souvent pour voir si cet étranger ne se précipiterait pas sur lui pour lui prendre tout ce qu'il venait de lui donner.

Arrivé chez lui, le prince mit ses plus somptueux habits et se rendit au palais du sultan. Dès qu'il entra dans la salle du trône, où le souverain rendait la justice, sa jeunesse, son port noble et majestueux et la suprême distinction de chacun de ses gestes impressionnèrent vivement tous les assistants. Le sultan, se faisant l'écho de l'admiration unanime, dit à son entourage :

— Fasse Allah, Seigneurs, que cet étranger soit un plaideur et non un prétendant !

Le prince parvint enfin aux pieds du trône. Après s'être prosterné devant le sultan, après lui avoir baisé les mains et rendu les honneurs qu'on doit à la royauté :

— Seigneur, lui dit-il, je viens de bien loin te supplier de m'accorder la main de la princesse ta fille, la fille du plus noble et du plus puissant des sultans, qu'Allah répande sur lui ses bienfaits et ses bénédictions ! Je sais, Seigneur, quelles sont les conditions que tu imposes à ceux qui osent ambitionner cet honneur ; d'avance, et avec joie, je m'y sou mets entièrement.

— Seigneur, lui répondit le sultan, je suis honoré par ta demande. Pourtant, tu m'as inspiré une telle sympathie que je me permets de te prier de revenir sur ta décision. A ton âge, on aime à vivre. Tu trouveras des femmes bien plus belles que ma fille et qui seront heureuses de t'avoir pour époux. Renonce à sa main et sois mon hôte aujourd'hui.

Mais le prince, après avoir remercié le souverain de sa bienveillante amabilité, demeura inébranlable dans sa décision.

Dès la tombée de la nuit, le sultan, la mort dans l'âme, le fit conduire par le grand vizir dans l'appartement de sa fille, la princesse silencieuse.

On y pénétrait par deux portes, séparées par un long vestibule meublé de larges divans, de tapis. Le grand vizir s'étendit sur l'un de ces divans. Le prince, continuant son chemin, poussa la deuxième porte, qu'il laissa ouverte, écarta sept rideaux de drap d'or et entra dans la chambre de la princesse, qui trônait silencieuse, froide et dédaigneuse sur un siège d'or, enrichi de pierres précieuses. Pendant quelques instants, il demeura

ébloui par l'éclatante beauté de la princesse, puis après avoir posé à terre, sur la recommandation qu'il lui en avait faite, le petit lézard vert et or, qu'il portait toujours dans son sein :

— Salut, dit-il à la maîtresse de céans, salut à la plus belle des belles, salut à toi, lumière des yeux, idole des cœurs !

A sa grande surprise, à sa profonde stupéfaction, le grand vizir, qui était aux écoutes, entendit répondre la princesse (mais c'était le petit lézard qui parlait).

— Salut, Mohamed, fils du Sultan ! Mon cœur se réjouit de te voir, et ma demeure s'embellit par ta présence. Sois le bienvenu, mon bien-aimé, qu'Allah répande sur toi ses bénédictions et augmente le nombre, par moi désormais chéri, de tes jours !

— Comment, lumière du ciel, tu es si belle et tu n'as pas encore trouvé de mari ? dit le prince.

— Comment, guide de ma vie, lui répondit la princesse, tu es l'époux qu'Allah m'a destiné et tu as retardé ton arrivée jusqu'à ce jour ? »

Le grand vizir ne revenait pas de son étonnement.

« Eh ! quoi, disait-il, cette jeune fille a causé la mort de quatre-vingt-dix-neuf malheureux, tous princes, tous fils de souverains, tous jeunes, tous beaux, et la voilà qui parle dès la première minute à cet étranger comme à une ancienne connaissance ? Les voilà qui boivent et qui mangent ensemble ! Par Allah ! j'entends le cliquetis des couverts et des assiettes, et la fille du Sultan, avec cet inconnu, roucoule et rit comme une courtisane ! »

Cependant, deux heures restaient encore pour

atteindre la moitié de la nuit. Le grand vizir entendit alors la conversation suivante :

— Idole des cœurs, dit le prince, la nuit touche à sa fin. Il me tarde que ces trois jours d'épreuves soient écoulés pour que je devienne ton époux. Permets-moi de me retirer et d'aller me coucher. Pendant mon sommeil, je ne calculerai pas le temps avec impatience, je pourrai ainsi attendre avec moins de souffrance la fin de mon supplice et le commencement de mon bonheur.

— Comment, Seigneur, lui dit la princesse, déjà tu vas te coucher ? Ne crains-tu point qu'un séjour prolongé dans le lit ne te fatigue : veille encore quelques instants, si ma compagnie t'est agréable, et raconte-moi une histoire pour passer le temps.

— Non, belle hôtesse, lui dit le prince, tu as été tellement généreuse que tu voudras mettre le comble à cette générosité en me racontant toi-même une histoire. D'ailleurs, n'est-ce pas à la maîtresse de céans à continuer ses dons envers un hôte étranger ?

— Puisque tel est ton désir, répondit la princesse, assieds-toi là, près de moi, sur ce divan, mon cher Seigneur, et écoute l'histoire des deux garçons meuniers et de leur domestique.

HISTOIRE DE DEUX GARÇONS MEUNIERS ET DE LEUR DOMESTIQUE

Deux garçons meuniers et leur domestique se tenaient un soir d'hiver à l'intérieur d'un moulin, près de la meule, que tournait avec peine un mulet aux yeux bandés. Ils étaient assis autour

d'un feu de charbon, auquel ils se chauffaient, en devisant entre eux. Le vent et la pluie faisaient rage à l'extérieur, une bise froide et glacée, pénétrant dans le moulin par la porte mal fermée, les faisait grelotter :

— Par Allah ! dit Salah, l'un des garçons meuniers, il fait grand froid, ce soir, et j'ai bien faim. Ah ! si l'on me servait maintenant un bon plat de couscous, bien arrosé de bouillon de poissons et d'herbes aromatiques, orné de tranches et de farces de dorade, je t'affirme que je n'en laisserais rien. Au moins atteindrais-je ainsi le double but de me réchauffer et de me rassasier au moyen d'une chose succulente.

— Moi, dit Ali, l'autre garçon meunier, je préférerais un bon plat de vermicelles, cuits dans le jus de deux poulets bien gras, rehaussés de tomates et de piments rouges. C'est ça qui est exquis, qui réchauffe et qui vous laisse longtemps dans la bouche un bon goût. Je t'affirme que cela vaut beaucoup mieux que ton couscous, à peine bon pour engraisser les filles à marier.

« Mais, dis-nous un peu, Ahmed, fit-il au domestique, que désires-tu, toi ?

— Moi, Seigneur, répondit Ahmed, je suis votre humble serviteur. Je ne désire qu'une chose, c'est que vous soyez content de mes services.

— Mais non, par Allah ! dit Salah, tu dois bien souhaiter quelque chose ! Allons, parle, formule ton vœu.

— Eh bien ! Seigneurs, puisque vous m'y encouragez, je voudrais posséder un moulin en or, pavé d'argent, avec un chameau d'or aux yeux d'émeraude pour faire tourner une meule faite d'un seul diamant. Et ce mouvement de la meule,

je voudrais qu'il produise non pas de la semoule, ni de la farine, ni du son, mais de l'or monnayé, des perles et des brillants.

— Ah ! chien, fils d'un chien ! Ah ! tu désires de l'or et des pierres précieuses ! Eh bien, va les chercher dehors. »

Malgré ses cris, ses pleurs et ses supplications, Ali et Salah le mirent à la porte du moulin par une pluie battante et par un vent glacial. Le malheureux Ahmed se mit à pleurer, il frappait à la porte en implorant la compassion de ses maîtres, demandant pardon d'avoir osé formuler son vœu, mais ceux-ci demeurèrent inexorables et sourds à ses prières. Alors, trempé par la pluie, transi par le froid, il partit en courant de toutes ses forces dans la vaste solitude qui entourait le moulin, essayant de se réchauffer, cherchant un refuge pour y passer la nuit et pour se mettre à l'abri.

Parvenu près d'un amas de ruines, il entendit une voix chevrotante qui criait :

— Qui veut acheter ces ruines pour un quart de piastre ?

Justement il avait cette somme sur lui, il se dit que peut-être il trouverait à se blottir pour le reste de la nuit dans ces ruines, que, plus tard, il pourrait dans tous les cas arranger ces pierres et s'y ménager un refuge. Il tira de son sein les quatre caroubes et, avisant un vieillard qui avait poussé le cri qu'il venait d'entendre :

— Est-ce toi, mon père, lui dit-il, qui es le propriétaire de ces ruines et qui veux les vendre pour un quart de piastre ?

Sur un signe affirmatif du vieillard, il lui donna les quatre caroubes et demeura seul dans

les ruines, - que lui abandonna immédiatement son vendeur.

Ahmed passa le reste de la nuit dans la propriété qu'il venait d'acquérir, se blottissant comme il pouvait dans sa nouvelle demeure. Le matin, il voulut faire un tas des pierres qui couvraient le sol, pour le vendre à quelque maçon et acheter ainsi quelque nourriture en attendant de trouver du travail. En déblayant le sol, il découvrit une grande dalle de marbre, dont il pensa tirer un bon prix. Après beaucoup d'efforts et de peine, il parvint à soulever la dalle en s'arc-boutant contre un mur et en employant une barre de fer comme levier. Alors, ô bonheur ! il vit sept marches d'escalier alternées, l'une en argent, l'autre en or. Rapidement, il descendit l'escalier. Dans une grande salle pavée d'argent et entourée de grandes jarres en ivoire remplies de pièces d'or, il aperçut un chameau en or avec des yeux en émeraude qui tournait une meule faite d'un seul diamant. Du bas de la meule, il s'échappait de l'or monnayé, des perles et des diamants. Ahmed prit une poignée de pièces d'or, remonta l'escalier, remit la dalle en place, y posa quelques pierres à l'effet de la dissimuler et se rendit dans la ville où il fit l'emplette d'un costume neuf et d'abondantes provisions ; il retourna, accompagné par un maçon qui lui arrangea un abri, parmi les ruines.

Dès le lendemain, ayant acquis les terrains avoisinants, il se fit construire un magnifique palais, plus beau que celui du sultan de la ville, palais qui comprenait dans son enceinte le terrain où se trouvaient auparavant les ruines, qui formaient maintenant la chambre à coucher d'Ahmed.

Ensuite, il acheta des esclaves noirs et blancs, mâles et femelles, connaissant toutes sortes de travaux, sachant la musique et la danse et les arts d'agrément. Parmi ses esclaves, ses favorites et les amis que sa haute situation ne tarda pas à lui attirer, le Seigneur Ahmed coula la vie la plus douce qui se puisse rêver.

Au bout d'un an, par un jour froid et pluvieux, il fit charger deux sacs de blé sur un mulet et, accompagné d'un esclave, il les fit porter lui-même chez ses anciens maîtres.

Les deux garçons meuniers, en voyant approcher ce seigneur si riche et si imposant, se précipitèrent à sa rencontre et lui baisèrent les mains. D'une voix doucement autoritaire et protectrice, Ahmed leur dit :

— Enfants, voici deux sacs de blé ; vous allez me le moudre séance tenante. Ce soir, vous m'apporterez vous-même ce qu'ils auront produit dans ma demeure, qui est la nouvelle construction élevée dans votre quartier sur l'emplacement des ruines. N'y manquez pas.

Les saluant d'un petit signe de tête protecteur, Ahmed disparut à leurs yeux au galop d'un magnifique cheval qu'il montait et retourna chez lui.

Il fit appeler la négresse chargée de la cuisine :

— Dada (nom que l'on donne en Tunisie aux négresses), lui dit-il, tu me prépareras pour ce soir, avant le coucher du soleil, un plat de couscous aux dorades et un plat de vermicelle cuits dans le jus de deux poulets, les plus gras qui se trouvent dans ma basse-cour. Applique-toi, Dada, car ces plats sont destinés à mes amis les plus chers, qui viendront ce soir chez moi.

Cependant, les deux garçons meuniers avaient moulu le blé que leur avait porté ce riche étranger. Le soir venu, ils chargèrent leur mulet de la semoule, de la farine et du son produits par le blé, et, avec beaucoup de précautions, ils arrivèrent au palais du riche seigneur.

Ahmed se tenait dans une salle magnifique et richement meublée. On vint lui dire que les deux meuniers étaient arrivés. Il les fit aussitôt introduire auprès de lui. Les deux pauvres garçons ne savaient comment se tenir et où marcher. Ahmed les fit asseoir et se mit à parler avec eux.

— L'hiver, leur dit-il après quelques instants de conversation, s'annonce bien rude, cette année. Voyez donc le froid qu'il fait aujourd'hui. Aussi ne me pardonnerai-je jamais si vous partiez d'ici sans vous restaurer et vous réchauffer.

Aussitôt, il frappa ses mains l'une contre l'autre.

A ce signal, deux esclaves noirs entrèrent avec deux petites tables en argent, deux sefras, recouvertes de deux serviettes de toile, et posèrent l'une des tables auprès de Salah, l'autre auprès d'Ali.

— Allons, leur dit Ahmed, au nom d'Allah, Messeigneurs, mangez.

Ali enleva la serviette qui recouvrait la petite table posée devant lui, et, par le prophète ! il vit, dans un plat d'or, un couscous succulent à gros grains, bien humecté de bouillon, et, sur ce couscous, des tranches d'une savoureuse dorade, des farces du même poisson, des herbes aromatiques, des légumes et du beurre. A côté, dans une tasse, du bouillon ; dans une autre, du lait ; dans une autre, du miel. Et le tout exhalait une odeur

suave, appétissante, qui ne permit pas à Ali d'attendre.

De son côté, Salah trouva un plat de vermicelles cuits dans le jus de deux poulets aussi gros et aussi gras que deux agneaux, ornés de tomates et de piments rouges, qui flanquaient les deux poulets. Dans des tasses, on lui avait également servi du beurre, du lait et du miel et, dans une assiette, des pains tout chauds et croustillants. Mis en goût par la vue de ces bonnes choses, alléché par l'odeur, Salah ne put pas résister et se mit à manger, manger avec tout l'appétit que procurent la misère, le froid et le travail. De temps en temps, il relevait la tête, ses yeux rencontraient ceux d'Ali, qui mangeait avec non moins d'appétit. Du regard, les deux amis se rappelaient les vœux qu'ils avaient formulés un an auparavant.

Une fois les plats vidés et les deux amis rassasiés, Ahmed leur demanda s'ils le reconnaissaient.

— Comment veux-tu, Seigneur, lui répondirent-ils, que de pauvres gens comme nous puissent avoir des relations avec un homme aussi riche que toi ? Non, nous ne te reconnaissons pas, parce que nous ne t'avons jamais connu.

Ahmed se fit alors reconnaître par ses anciens patrons. Les ayant conduits dans sa chambre, il souleva la dalle, les fit descendre dans le moulin et leur fit voir la meule, faite d'un seul diamant, le chameau d'or aux yeux d'émeraude qui tournait cette meule et les jets d'or monnayé de perles et de diamants qui s'en échappaient. Puis, il leur remplit leurs burnous de pièces d'or et de pierres précieuses et les renvoya chez eux, émerveillés et enrichis désormais pour toute leur vie.

— Eh bien ! Seigneur, ajouta le petit lézard (le grand vizir croyait toujours que c'était la princesse), quel est celui des trois souhaits qui te plaît davantage ?

— C'est celui du couscous aux dorades, répondit le prince, car c'est le mets le plus convenable, étant donné le froid qu'il faisait, et, d'ailleurs, c'est bien bon.

— Non, répondit le petit lézard (et le grand vizir pensait que c'était la princesse) ; à mon avis, c'est le plat de vermicelles. Celui qui avait fait ce souhait était certainement un gourmet, car ces vermicelles bien cuits dans le jus de deux poulets bien gras, avec des tomates et des piments, c'est certainement un mets délicat et exquis. »

Ils devisèrent ainsi pendant un bon moment. Ensuite, le prince, ayant souhaité une bonne nuit à la princesse, qui, toujours belle, froide et dédaigneuse, lui jeta un regard courroucé, ramassa le petit lézard qu'il plaça dans son sein, et alla se coucher dans une pièce voisine.

Dès l'aube, le lendemain, le grand vizir se rendit auprès du sultan.

— Prépare ton cadeau de noces, Notre Seigneur, lui dit-il. Il est inutile de prolonger cette épreuve. La princesse ta fille a parlé, que dis-je ? elle a même raconté une histoire. Si je n'avais moi-même assisté au supplice de ces quatre-vingt-dix-neuf malheureux jeunes gens, si je ne l'avais vu de mes propres yeux, je jurerais qu'il n'y a pas dans toute l'étendue de ton royaume de jeune fille plus bavarde que la princesse silencieuse ta fille.

Et le grand vizir raconta par le menu au sultan tout ce qu'il avait entendu.

Le sultan ne voulut point croire le vizir. Il décida d'envoyer, le soir, son fils à la place de ce dernier.

Le soir arriva. Après que le prince eut dîné avec le sultan et qu'il se fut entretenu avec lui, le souverain lui donna congé et ordonna à son fils de l'accompagner chez la princesse.

Le fils du sultan s'arrêta dans le vestibule qui précédait l'appartement de sa sœur. Le prince Mohamed continua son chemin. Arrivé au seuil de la porte, il déposa à terre le petit lézard vert et or et, s'inclinant devant la princesse, qui trônait sur son siège d'or, toujours belle, froide, dédaigneuse et plus silencieuse que jamais.

— Que la paix d'Allah, lui dit-il, soit avec toi, ô la plus belle des belles !

— Et sur toi, Mohamed, fils du Sultan, ô mon maître bien-aimé, le salut et la miséricorde divine ! lui répondit le petit lézard. (Le frère de la princesse croyait que c'était sa sœur qui parlait.)

Prêtant l'oreille, il l'entendit qui ajoutait :

— Tu as bien tardé, ce soir, mon doux Seigneur. Ne sais-tu pas que tu es le soleil de mon existence ; que, lorsque tu es loin de moi, tout me semble ténèbres ?

— Que pouvais-je faire, Madame ? lui répondit le prince. J'étais près du sultan, ton Auguste père. Décemment, je ne pouvais, en sa présence, manifester une impatience, bien légitime sans doute, mais que le sultan et toute sa cour auraient certainement trouvée fort inconvenante et indigne de l'époux d'une princesse aussi parfaite que toi.

Et le frère de la princesse entendit le cliquetis des assiettes, des verres, les rires et les joyeux

propos des deux jeunes gens. Le prince ayant ensuite manifesté l'intention d'aller se coucher, le fils du Sultan entendit ces paroles du petit lézard, qu'il attribua à sa sœur :

— Je croirais, Seigneur, que ma compagnie ne t'est pas agréable, si tu me quittais de si bonne heure. Aussi, te prié-je de venir t'asseoir auprès de moi. Et, puisque c'est mon devoir d'hôtesse, je te raconterai ce soir une autre histoire, celle des trois frères, fils du marchand, et de leur cousine.

HISTOIRE DES TROIS FRÈRES, FILS DU MARCHAND,
ET DE LEUR COUSINE (1)

Un riche marchand était mort en laissant trois fils, qui furent recueillis par leur oncle. Celui-ci avait une fille d'une beauté admirable. Les trois jeunes gens aimaient leur cousine à en mourir. Lorsqu'elle fut nubile et en âge d'être mariée, son père manda ses trois neveux et leur dit :

— Mes enfants, je voudrais avoir trois filles pour vous les donner en mariage, mais je n'en ai qu'une, telle a été la volonté d'Allah, que son nom soit exalté ! Or, je ne voudrais pas faire de préférence et donner ma fille à l'un d'entre vous au détriment des deux autres. Voici donc ce que j'ai décidé : je vais donner cinq cents piastres à chacun de vous, vous vous absenterez pendant

(1) Ce même conte se trouve dans les *Mille et Une Nuits* avec de notables différences, sous le titre d'histoire du : « Prince Ahmed et de la fée Pari-Banou ».

une année et vous tâcherez de trafiquer avec cet argent ; celui qui fera le meilleur emploi de ce capital, épousera ma fille.

Les trois jeunes gens acquiescèrent à la volonté de leur oncle et, ayant reçu chacun ses cinq cents piastres, lui baisèrent la main, firent leurs adieux à leur cousine et quittèrent le pays.

S'étant embarqués le jour même sur un bateau en partance pour Stamboul, ils arrivèrent dans cette ville et se rendirent aux souks, où chacun s'en alla de son côté.

L'aîné vit un tapis que l'on vendait aux enchères, sur une mise à prix de cinq cents piastres. Il appela le crieur :

— Comment se fait-il, lui dit-il, qu'un tapis soit vendu pour la somme de cinq cents piastres ? Te joues-tu des assistants ?

— Seigneur, lui répondit le crieur, ce tapis a une vertu particulière, en dehors de la beauté de son tissu : la personne qui s'y assied dessus n'a qu'à indiquer l'endroit où elle veut se rendre, pour que le tapis l'y transporte à l'instant.

— Dans ces conditions, dit le fils du marchand, je l'achète.

Il paya le prix au vendeur, emporta le tapis et se mit à la recherche de ses frères.

En se promenant de son côté dans les souks, le deuxième fils du marchand entendit un crieur qui disait :

— Cinq cents piastres, cette pomme, cinq cents piastres !

— As-tu perdu l'esprit, pour croire qu'il puisse se trouver une personne qui déboursa une aussi grosse somme pour acheter une aussi mince marchandise ? lui dit le fils du marchand.

— Seigneur, répondit le crieur, cette pomme est magique : quelque atteint qu'il soit, le malade qui la sent est immédiatement guéri. Voilà pourquoi celui qui la fait vendre en demande cinq cents piastres. »

Le fils du marchand, sans faire d'autres observations, se fit indiquer le propriétaire de la pomme par le crieur, lui versa les cinq cents piastres et, muni de son acquisition, se mit à la recherche de ses frères.

Quant au plus jeune, il entendit, en se promenant, crier un miroir cinq cents piastres. Il demanda pourquoi ce miroir avait une aussi grosse valeur. On lui répondit qu'on n'avait qu'à dire auprès du miroir qu'on désirait voir une personne pour que l'image de cette personne s'y reflât immédiatement. Il acheta ce précieux objet et se mit à la recherche de ses frères, qu'il ne tarda pas à retrouver.

Les trois frères se mirent dans un endroit écarté et se montrèrent réciproquement leurs emplettes, dont ils s'expliquèrent les vertus. Quand le plus jeune fit connaître le pouvoir du miroir, tous trois manifestèrent en même temps le désir de voir leur cousine. Aussitôt, l'image de la jeune fille se présenta à leurs yeux, mais, par Allah ! dans quel état ! Couchée dans un lit, pâle, amaigrie, haletante, les yeux fixes, donnant enfin l'apparence d'être bien près de la mort.

Immédiatement, l'aîné tendit son tapis. Tous trois, s'y étant assis, formulèrent le désir d'être transportés auprès de leur cousine. Aussitôt, ils se sentirent soulevés et se trouvèrent, en un clin d'œil, dans la chambre de la jeune fille, qui était dans l'état pitoyable indiqué par le miroir. Le

deuxième fils du marchand présenta immédiatement la pomme magique sous les narines de sa cousine. Celle-ci, poussant un long soupir :

— Qu'Allah ! dit-elle, fasse vivre celui qui m'a redonné la vie et qu'il tue celui qui me voulait la mort !

Ensuite, la jeune fille manifesta le désir de prendre quelques aliments. Ses parents, émus, tremblants de joie, les yeux pleins de larmes, lui présentèrent une tasse de bouillon. Peu à peu, dans les quelques jours qui suivirent, la jeune fille se rétablit et redevint plus belle, plus florissante, plus désirable qu'elle ne l'avait jamais été !

Le petit lézard vert et or continua (mais le fils du sultan, toujours aux écoutes, crut que c'était sa sœur qui parlait) :

— Voyons, Seigneur, d'après toi, quel est celui des trois frères qui aurait dû se marier avec sa cousine ?

— Fleur de ma vie, répondit le prince, il me semble que tous les trois avaient des mérites égaux à sa main, car, sans la pomme, elle n'aurait pu être guérie ; sans le miroir, on n'aurait pas vu l'état dans lequel elle se trouvait, et, sans le tapis, on ne serait pas arrivé à temps pour la sauver. Mais, à la place du père de la jeune fille, j'aurais imposé une nouvelle épreuve, ou bien j'aurais donné ma fille au propriétaire du tapis.

— Non, mon cher Seigneur, répondit le lézard (et le frère de la princesse croyait encore entendre sa sœur), moi, je l'aurais donnée plutôt au propriétaire du miroir.

Ils continuèrent ainsi à parier pendant quelques instants, puis le prince ayant souhaité une bonne nuit à la princesse, qui était dans une

colère incroyable, leva le petit lézard, qu'il mit dans son sein, et regagna la pièce voisine, où il se coucha.

Dès le lever du soleil, le fils du sultan alla retrouver son père.

— Il faut, Seigneur, lui dit-il, que tu prépares le cadeau de noces, car, réellement, ma sœur aime ce noble étranger. Par ta tête ! Seigneur mon père et mon Sultan, le vizir n'a pas dû dire tout ce qui s'est passé et a été certainement bien au-dessous de la vérité. Ma sœur a ri, causé et a même raconté une histoire.

Et le prince rapporta par le menu à son père tout ce qu'il avait entendu.

Le sultan demeurait incrédule. Il se demandait pourquoi sa fille conversait avec ce nouveau prétendant, alors que, depuis de longues années, elle se refusait à parler, même avec son père, sa mère et tous les siens. Sans doute, l'amour était une raison suffisante, mais pourquoi cette décision subite, pourquoi cette conversation vive et animée, ces rires et ces joyeux propos, dès les premières minutes qu'elle avait vu cet étranger ? Aussi décida-t-il de s'assurer de la chose par lui-même.

Le soir, le sultan accompagna le prince jusque chez sa fille. Il s'arrêta dans le vestibule qui précédait l'appartement. Le prince, poursuivant son chemin, entra dans la chambre, posa à terre le petit lézard vert et or et, s'adressant à la princesse, qui trônait, plus silencieuse, plus belle et plus dédaigneuse que jamais, il lui dit d'une voix toute vibrante d'amour, toute tremblante d'émotion et de peur :

— Salut, idole de mon cœur, lumière de mes

yeux ! Ah ! que, loin de toi, la journée m'a paru longue et fastidieuse ! Que la paix d'Allah soit avec toi et qu'il augmente le nombre chéri de tes jours et l'éclat de ta radieuse beauté !

Et le petit lézard lui répondit :

— Salut, Mohamed, fils du Sultan, sois le bienvenu dans cette demeure qui est la tienne et que tu embellis par ta présence. Cette journée, crois-le, a été, pour moi, aussi pénible et interminable, mais enfin le soleil a fini par disparaître du ciel ! Seigneur, par la volonté d'Allah et par celle du Sultan mon père (que ses jours et sa gloire soient augmentés !), demain, je serai ta femme. Dès demain, tu seras mon maître adoré. D'ici là, viens, mangeons, buvons, égayons-nous et permets à ta servante de goûter le charme de ta compagnie.

Le sultan, qui pensait entendre sa fille, n'en croyait pas ses oreilles :

— Qu'Allah soit loué, dit-il, les malheurs causés par ma fille ont cessé ! Mais qui aurait supposé entendre aussi facilement parler celle qui, d'un œil sec, d'un cœur dur, a laissé périr quarante-vingt-dix-neuf princes dans la fleur de l'âge, dans tout l'éclat de leur juvénile beauté ! »

Et, s'étant accoudé sur un coussin, il prêta l'oreille à ce qui se disait dans la chambre de sa fille. Il entendit le rire joyeux de la princesse, le cliquetis des verres et des assiettes, il s'amusa aux saillies spirituelles du prince et fut ému par ses propos pleins d'amour et de passion. Ensuite, il entendit la princesse (mais c'était le petit lézard qui parlait) dire au prétendant étranger :

— En ma qualité d'hôtesse, l'hospitalité du prophète étant de trois jours, je te dois, Seigneur, une

troisième histoire. Daigne me prêter ton attention et l'écouter : c'est celle du menuisier, du tailleur et du sorcier.

HISTOIRE DU MENUISIER, DU TAILLEUR ET DU SORCIER

Il y avait, une fois, trois amis qui ne se quittaient guère : l'un était menuisier ; l'autre, tailleur ; le troisième, sorcier.

Un jour, le troisième de la fête du Mouled, le menuisier, qui se trouvait seul dans son atelier, avisa une poutre de bois précieux et la travailla si bien qu'il en fit une magnifique statue de femme, d'une beauté remarquable. Il resta à contempler son ouvrage avec tant d'attention qu'il n'entendit point entrer son ami le tailleur :

— Par Allah ! dit celui-ci, voici une merveilleuse statue et qui reproduit une bien belle femme. Ma foi, comme je n'ai rien à faire aujourd'hui, je m'en vais chercher chez moi de quoi l'habiller. Nous verrons si, par le costume que je lui mettrai, elle en sera rendue plus belle.

A ces mots, le tailleur s'en alla et, peu d'instants après, revint avec un magnifique costume de soie blanche, brodée d'or et d'argent, qu'il mit à la statue. Les deux amis admiraient leur œuvre, lorsque le sorcier entra.

— Ah ! ah ! leur dit-il, vous voici en contemplation devant cette statue ! Elle est bien, par Allah ! Puisque, par suite de ces jours de fête, nous n'avons rien à faire, je m'en vais la faire parler, ne fût-ce que pour voir ce que pense une statue en bois.

Et le sorcier, ayant sorti de l'encens d'un petit sac qu'il portait toujours sur lui, jeta cet encens sur un brasier ardent et se mit à dire des incantations magiques en faisant, avec le bras droit, certains gestes autour de la statue. Peu à peu, sous l'influence de ces gestes et de ces incantations, la statue s'anima, se leva, marcha et finit par parler.

— Eh bien, Seigneur, ajouta le lézard, selon toi, lequel des trois amis devait épouser la statue ? A mon avis, c'est le menuisier.

— Non, répondit le prince, c'est le tailleur, car c'est lui qui l'a embellie et rendue désirable.

— Tu as certainement raison, Monseigneur, répliqua le lézard, mais pourtant, sans le menuisier, la statue n'aurait point été faite ; c'est lui qui l'a créée, c'est donc lui qui devait l'épouser.

Pendant un long moment, le prince et le lézard criaient chacun de son côté que c'était le tailleur ou le menuisier qui devait épouser la statue.

La princesse, qui avait écouté cette histoire, comme les précédentes, et qui était ennuyée par cette longue discussion et par les appréciations injustes du prince et du lézard, s'écria, à bout de patience :

— Non, celui qui devait l'épouser, c'est celui qui l'avait fait parler.

— Grâce à Allah ! dit alors le prince, et bénis soit le jour où j'ai pu entendre ta voix. Princesse, idole des cœurs, merveille des merveilles, c'est donc moi qui dois t'épouser, puisque c'est moi qui t'ai fait parler ! »

Et il se jeta aux pieds de la princesse et lui prit la main qu'il couvrit de baisers passionnés.

Le sultan ne voulut point en entendre davan-

tage et se retira dans ses appartements. Dès le lendemain, il célébra magnifiquement le mariage de Mohamed, le fils du Sultan, avec la princesse silencieuse, sa fille.

Quelques semaines après ce mariage, le prince fit connaître sa qualité au sultan. Avec l'autorisation du souverain, il partit avec sa femme et une nombreuse escorte, emportant dans son sein le petit lézard vert et or qui lui avait été si utile.

A quelques lieues de la capitale de son père, le prince sortit de son sein le petit lézard, qui le lui avait demandé. L'ayant posé à terre, il le vit tout à coup se transformer en une jeune fille plus belle que le jour, qui lui dit :

— Seigneur, je suis la fille du Sultan des génies. Comme ta mère, la mienne ne m'a conçue qu'après avoir été touchée par les baguettes d'or et après avoir mangé les pommes cueillies par ton père dans son verger. Je devais être un lézard jusqu'au jour où tes malheurs seraient terminés. Maintenant qu'ils le sont, que tu es arrivé sain et sauf, que des courriers ont déjà annoncé ton arrivée au Sultan, ton Auguste père, je prends la forme de ma race. Adieu, mes frères, fasse Allah que vous soyez toujours heureux !

A ces mots, la jeune fille disparut.

Le prince et sa femme continuèrent leur route et rentrèrent bientôt dans la ville, où une magnifique réception leur fut faite par le sultan, qui célébra de nouveau le mariage de son fils en grande pompe et lui donna de son vivant la couronne et le trône.

HISTOIRE DU PETIT SERPENT VERT
DE LA FILLE DU MARCHAND
ET DE LA SORCIÈRE

Un riche marchand avait laissé après sa mort deux enfants, un fils et une fille, tous deux très beaux et très instruits. Le fils avait pris dans le « Souk » la boutique de son père et continué son commerce ; la fille était restée à la maison, au milieu de ses domestiques, et passait son temps à broder sur le métier.

Or, un jour d'été que la fille du marchand brodait dans le « patio » de sa maison, près du jet d'eau qui retombait en murmurant dans une vasque de marbre entourée de plantes, un petit serpent vert, couleur d'émeraude, tomba sur le métier. La jeune fille le prit dans ses mains et l'admira un moment. Ensuite, elle remplit de coton une boîte en or, y posa le petit serpent et se remit à broder. Quelques instants après, elle entendit de grands battements d'ailes. Elle leva la tête et aperçut, sur les tuiles vertes de la terrasse, trois grands oiseaux d'un plumage éclatant qui lui dirent :

— Par Allah ! fille du marchand, réponds-

nous ; est-il tombé chez toi un petit serpent vert, couleur d'émeraude ? Dans ce cas, rends-le-nous, c'est notre frère.

La jeune fille se leva, ouvrit la boîte, en retira le petit serpent, et, les oiseaux étant descendus auprès d'elle, elle le leur rendit. Alors, touchés des soins dont elle avait entouré leur frère, les oiseaux lui remirent une belle boîte en ambre brun, entourée d'or et enrichie de pierres précieuses, et s'envolèrent en emportant le petit serpent vert couleur d'émeraude.

La fille du marchand admira la richesse de la boîte et la beauté de ses ciselures, puis elle l'ouvrit. Aussitôt, quarante et une jeunes filles, toutes superbement vêtues, portant chacune un instrument de musique différent, se présentèrent à elle portant une table garnie des mets les plus exquis, servis dans des plats d'or et d'argent, et, après l'avoir posée près d'elle, se prosternèrent à ses pieds. La jeune fille du marchand, éblouie, ne cessait de porter ses regards des jeunes filles à la table, de la table aux assiettes et des assiettes aux mets, qui dégageaient une odeur aussi suave qu'appétissante. Elle voulut goûter à ces mets et, dès qu'elle eut mis la main à l'un de ces plats, les quarante et une jeunes filles commencèrent à chanter en s'accompagnant de leurs instruments et continuèrent ainsi jusqu'à ce qu'elle eut terminé son repas. Le concert qu'elles lui donnèrent était tellement harmonieux que les passants, émerveillés, s'arrêtaient près de la porte de la maison pour l'écouter. Après avoir terminé son repas, elle referma la boîte et, aussitôt, table, mets et jeunes filles disparurent.

La fille du marchand prit l'habitude d'ouvrir

la boîte tous les jours, et tous les jours les passants s'arrêtaient près de la porte de la maison pour écouter ces chants et cette musique admirables.

On ne parlait dans toute la ville que des concerts et des fêtes que donnait la fille du marchand, et journaliers, ouvriers, marchands, magistrats et fonctionnaires venaient, dès la première heure, pour retenir leurs places et pouvoir ainsi entendre. Les femmes, les enfants, et même les maîtres d'école, se joignirent aux curieux et la foule était si grande que le bruit de ces fêtes parvint aux oreilles du frère de la jeune fille, le fils du marchand, et à celles du sultan de la ville.

Le fils du marchand demanda des explications à sa sœur, qui lui raconta ce qui s'était passé, ouvrit la boîte et le fit ainsi assister au concert.

Le sultan manda le fils du marchand et lui reprocha l'inconduite de sa sœur, qui donnait des fêtes journalières alors qu'elle était jeune fille et seule dans sa maison paternelle, ce qui était cause de l'arrêt du commerce et des affaires de la ville. Le jeune homme raconta au sultan ce qu'il en était, et celui-ci lui dit :

— Fils du marchand, je te demande alors la main de ta sœur pour mon fils : le mariage sera célébré dans huit jours. »

Le fils du marchand s'inclina devant la volonté du souverain, prit congé de lui, lui baisa la main et s'en alla près de sa sœur pour lui faire part du résultat de son entrevue et lui dire de s'apprêter pour le mariage :

— S'apprêter, Seigneur, lui dit la jeune fille, c'est bien, mais s'apprêter dans huit jours et pour

se marier avec le fils du sultan, c'est impossible. Comment faire, Seigneur mon frère ? »

Ce dernier, ne sachant que répondre, s'en alla, laissant sa sœur toute soucieuse.

Pendant que la jeune fille en était à ses réflexions, on frappa à la porte de la maison. Elle alla ouvrir elle-même et vit entrer une vieille femme du voisinage qui lui dit :

— J'ai appris, fille du marchand, le bonheur qui t'attend et je viens t'en féliciter, car aucune jeune fille de la ville n'en est plus digne, ni par sa beauté, ni par sa naissance, ni par son instruction.

La jeune fille la remercia de la démarche et lui exposa toute la difficulté de la situation.

— Comment, fille du marchand, lui dit la vieille, tu te trouves embarrassée pour si peu ? Laisse-moi faire et tu verras : dans huit jours, tout sera prêt.

La jeune fille, heureuse de cette aide inespérée, s'en remit en tout sur la vieille femme et ne s'occupa plus que de sa boîte et de ses broderies.

Pendant huit jours, il y eut dans la maison du marchand une très grande activité : tailleurs, brodeurs, tapissiers, bijoutiers, joailliers travaillaient nuit et jour, sous la surveillance de la vieille femme, qui fit les choses superbement.

Cette vieille femme avait une fille du même âge que la fille du marchand. Menait-elle cette dernière au « hammam », elle y menait sa fille avec elle. Lui teignait-elle les mains et les pieds avec de la pâte de « henné », qui fait des ongles de corail, elle en teignait également les mains et les pieds de sa fille. Lui parfumait-elle les cheveux

avec des noix de cyprès, elle en parfumait aussi ceux de sa fille. Enfin, elle agit de façon que, comme la fille du marchand, sa fille semblait être prête à se marier.

Le huitième jour arriva. La vieille femme se présenta chez la fille du marchand et lui demanda l'autorisation de l'habiller. Sur son assentiment, elle lui mit un magnifique costume de soie, brodé d'or et d'argent. Puis vint le tour des bijoux. La vieille lui passa elle-même le sautoir d'ambre et de perles, les bracelets de diamants et d'émeraudes, le collier de rubis. Ensuite, ce furent les bijoux qui sont accrochés à la coiffure. Au fur et à mesure qu'elle les plaçait, elle les assujettissait par des épingles. A la dernière épingle, la jeune fille poussa un cri et... tout à coup, devint oiseau et s'envola.

La vieille femme fit venir alors sa fille, la para d'un des costumes de la fille du marchand et, lui remettant la boîte enchantée entre les mains, la livra aux femmes que la Sultane avait envoyées pour prendre sa belle-fille.

Avec cette suite, la fille de la vieille se rendit dans le palais du sultan, où de grandes fêtes étaient données.

Le fils du sultan était fort impatient de voir sa femme. Enfin, après que tout le monde des invités se fut retiré, il se rendit dans la chambre nuptiale, où la jeune fille (sa femme, pensait-il) était assise sur un trône, la figure couverte d'un voile de gaze brodé d'or. Le prince s'approcha de la jeune fille, lui découvrit le visage et, après qu'il eut admiré sa beauté et causé avec elle, après qu'il l'eut embrassée :

— Montre-moi, ma chère âme, lui dit-il, cette

boîte merveilleuse qui est la cause de notre bonheur.

La fille de la vieille se leva, prit la boîte, l'ouvrit... et aussitôt, dans la chambre nuptiale surgirent quarante et un nègres, quarante et un géants noirs, armés de bâtons, gourdins, matraques et massues, qui se mirent à battre le prince à tour de bras. Celui-ci se mit à crier à sa femme de refermer la boîte, et, après qu'elle l'eut fait, les nègres disparurent.

Aux cris du prince, on accourut, on le releva sanglant, meurtri et évanoui. On le porta dans sa chambre et on appela en toute hâte des médecins.

Dès que le prince revint à lui, il fit éloigner la fille de la vieille, tout inquiète et interdite, et donna l'ordre d'emprisonner le fils du marchand, ce qui fut fait sur-le-champ. Et, pendant de longs jours, le fils du sultan resta chez lui, malade et triste de sa mésaventure.

Tous les soirs, le jardinier du sultan avait l'habitude d'éparpiller sur la couche du prince des roses et des jasmins, dont le parfum lui était agréable. Or, depuis quelques jours, depuis que le prince était malade, le jardinier n'avait point apporté de ces fleurs. Cela n'était pas fait pour diminuer la colère et le chagrin du prince, qui manda le jardinier et lui dit :

— Comment se fait-il, chien, fils de chien, que tu ne m'apportes plus de fleurs ? Me crois-tu mort, par hasard ? Et veux-tu que je te rappelle que je vis encore, en te faisant périr sous le bâton ?

— Seigneur, lui répondit le jardinier, je suis la chair et tu es le couteau. Qu'il soit fait selon ta volonté, mais je n'ai point failli. Tous les matins, je vois venir un oiseau dans le jardin de Notre

Seigneur le Sultan, ton père et notre maître bien-aimé (puisse Allah, que son nom soit exalté ! répandre sur lui et sur toi ses bénédictions divines et allonger ses jours et les tiens !) Cet oiseau a réellement un aspect merveilleux : son plumage est tout en pierres précieuses et scintille des feux les plus divers aux rayons du soleil. Or, Seigneur, cet oiseau se pose toujours sur le caroubier qui se trouve près du puits et, chose extraordinaire, m'adresse toujours ces mêmes paroles : « Jardinier, jardinier qui plante les pêches et les grenades, dis-moi, jardinier, le fils du marchand est-il toujours en prison ? » Sur ma réponse affirmative, l'oiseau se met à crier, à pleurer et — qu'Allah éloigne de toi tout malheur ! — à chanter des airs funèbres. Ensuite, il se précipite sur les fleurs que tu aimes le plus, Seigneur, sur les roses et les jasmins, les déchiquette en morceaux imperceptibles et s'envole. Ce n'est donc pas de ma faute, Seigneur, si je ne peux pas t'apporter des fleurs.

Ce récit remplit le prince d'étonnement. Il se leva aussitôt, s'habilla et se rendit au jardin. Il attendit quelques instants et il vit venir un oiseau tel que le jardinier le lui avait décrit. D'une voix bien douce, bien triste et bien tendre, d'une voix qui alla droit au cœur du jeune prince, l'oiseau demanda au jardinier si le fils du marchand était toujours en prison, et, sur sa réponse affirmative, il mit en morceaux les jasmins et les roses, cria, pleura et chanta des airs funèbres d'une voix si délicieusement émue qu'elle arracha des larmes à tous les assistants. Ensuite, il s'envola.

Tout pensif, le prince revint à son palais. Le soir, il fit tendre de la soie non filée tout autour du carou-

bier, et le lendemain, au point du jour, il retourna au jardin, se cacha sous un arbre et attendit impatiemment. L'oiseau au plumage en pierres précieuses revint à la même heure que la veille, se posa sur le caroubier et demanda au jardinier si le fils du marchand était toujours en prison. Sur la réponse affirmative du jardinier, il voulut s'envoler près des rosiers et des jasminiers, mais, ses pieds étant pris dans la soie, il ne le put.

Aussitôt, le prince s'empara de l'oiseau, admira la richesse de ses plumes et se mit à caresser la tête, qui était plus particulièrement couverte de pierreries, mais il se sentit piquer la main par une épingle. Il retira cette épingle et se mit à caresser la tête de l'oiseau. Nouvelle piqûre, nouvelle épingle, et ainsi de suite jusqu'à une dernière épingle. Dès qu'il l'eut retirée, l'oiseau disparut, et, aux yeux ravis du fils du sultan, se présenta une jeune fille belle comme le jour, habillée d'un costume de soie brodé d'or et d'argent et portant des bijoux d'une richesse incomparable :

— Idole des cœurs, lui dit le prince, à qui est réservée tant de beauté ?

— A celui qui fera sortir de prison mon frère, le fils du marchand, lui répondit la jeune fille avec un malicieux sourire.

Le prince, ravi d'aise, fit relâcher sur-le-champ le fils du marchand et le fit venir auprès de lui. Il lui raconta, ainsi qu'à sa sœur, sa mésaventure et pria le jeune homme de lui pardonner. La jeune fille leur fit part à son tour de toutes ses infortunes et le prince, outré de colère, fit immédiatement mettre à mort la vieille sorcière et sa fille.

Ensuite, il épousa en grande pompe la fille du marchand. Et depuis, à l'ouverture de la boîte, quarante et une jeunes filles, superbement vêtues, portant chacune un instrument de musique différent, se présentent au prince et à son épouse avec une table garnie des mets les plus exquis servis dans des plats d'or et d'argent, se prosternent à leurs pieds et, pendant tout le temps que dure leur repas, chantent, en s'accompagnant de leurs instruments.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface de Messaouda	7
Le prix du sang	10
Attal l'escroc	18
Mariage de raison — Mariage d'amour.....	26
Amour maternel	34
La Rebaïbia	42
La cabbouche sur l'oreille	47
La guenaouia (le gombaud).....	53
Les globules	60
L'épouse du mufti	69
El Oôbbeïta	75
Hospitalité et fatalisme.....	79
Le nouveau Palais de Justice.....	84
La mort de Habiba.....	87
Sellal el gloub (l'Arracheur des cœurs).....	92
Hassina	99
El Medjenoun (le Possédé).....	106
Le lévirat.....	119
Harem entrevu.....	146
Les Djerbiens.....	153
La riposte.....	160

QUELQUES CONTES DE GRAND'MÈRE

Le champ de navets.....	169
Histoire de Baba Abdallah et de son âne.....	178

	Pages
La vieille et le Cadi.....	182
Ch'ha. — NAIVETÉS :	
La pluie de fèves et de saucisses.....	185
Moyens de transport extraordinaires.....	187
La couverture aux mille pieds.....	188
La lune.....	189
MALICES :	
Conseils	190
Le clou de Ch'ha.....	191
Curiosité campagnarde.....	192
L'âne de Ch'ha.....	193
Acquisition d'esclave.....	193
Subtilité	197
Le mariage de Messaoud le nègre.....	200
Les azerolles.....	204
La mort de Messaoud.....	210
Histoire du petit lézard, du fils du sultan et de la princesse silencieuse.....	212
Histoire des deux garçons meuniers et de leur domes- tique	228
Histoire des trois frères, fils du marchand, et de leur cousine.....	237
Histoire du menuisier, du tailleur et du sorcier.....	243
Histoire du petit serpent vert, de la fille du mar- chand et de la sorcière.....	246

